Oy. 28

DES CAUSES
MORALES ET PHYSIQUES
DES
MALADIES MENTALES.

DE L'IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE FILS,
RUE DU COLOMBIER, N. 30, A PARIS.

DES CAUSES
MORALES ET PHYSIQUES
DES
MALADIES MENTALES
ET DE QUELQUES AUTRES AFFECTIONS NERVEUSES,
TELLES QUE
L'HYSTÉRIE, LA NYMPHOMANIE ET LE SATYRIASIS;

PAR F. VOISIN,

DOCTEUR EN MÉDECINE DE LA FACULTÉ DE PARIS, ET MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ MÉDICALE D'ÉMULATION ET DE L'ATHÉNÉE DE MÉDECINE.

Qui morbi causam agnovit, is facile poterit quæ conferunt afferre.
HIPPOCRATE.

S'il est possible de perfectionner l'espèce humaine, c'est dans la médecine qu'il faut en chercher les moyens.
DESCARTES

A PARIS,

CHEZ J.-B. BAILLIÈRE, LIBRAIRE,
RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, N. 14;

LONDRES, MÊME MAISON,
3, BEDFORD STREET, BEDFORD SQUARE;

BRUXELLES, AU DÉPOT DE LA LIBRAIRIE MÉDICALE FRANÇAISE.

1826.

A MA MÈRE.

A MONSIEUR ESQUIROL,

MÉDECIN EN CHEF DE LA MAISON ROYALE DE CHARENTON,
INSPECTEUR DE L'UNIVERSITÉ ROYALE DE FRANCE,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE,
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR, ETC., ETC.

A M. LE BARON AUVRAY,

MARÉCHAL DES CAMPS ET ARMÉES DU ROI,
CHEVALIER DES ORDRES ROYAUX ET MILITAIRES DE SAINT-LOUIS
ET DE LA LÉGION D'HONNEUR,
ANCIEN PRÉFET DU DÉPARTEMENT DE LA SARTHE.

TÉMOIGNAGE DE RESPECT, D'ESTIME
ET DE RECONNAISSANCE,

F. VOISIN.

INTRODUCTION.

Mon but, dans cet ouvrage, est de démontrer que la folie est une affection idiopathique du cerveau, et qu'elle tient à l'action de causes directes et immédiates sur cet organe. Je cherche à prouver, par des applications de la physiologie, que l'encéphale est soumis aux lois qui régissent l'économie, qu'il n'y fait point d'exception, que ses fonctions, comme celles des autres parties, sont dérangées par les lésions de l'organisation, et que ses maladies sont d'autant plus fortes et plus nombreuses, que les causes d'excitation auxquelles il est exposé sont elles-mêmes plus vives et plus multipliées; ou, pour tenir un langage plus physiologique encore, que ses maladies sont en rapport direct avec les applications désordonnées ou l'exercice trop violent ou trop long-temps soutenu des fonctions qui lui sont départies.

Pour arriver à connaître le siége de la folie,

je soumets à l'examen de mes lecteurs, dans un chapitre particulier, la force des preuves que je puise dans la manifestation des symptômes caractéristiques de cette affection.

Un dernier chapitre, relatif aux inductions à tirer de l'ouverture des cadavres des aliénés, consolidera mes opinions sur ce sujet. J'y combattrai celles de mes devanciers sur la non-existence des lésions cérébrales chez cette classe de malades, et je serai peut-être assez heureux pour démontrer qu'il ne peut y avoir de folie sans altérations organiques palpables de l'encéphale ou de ses membranes, et que, depuis l'époque où nous avons possédé plus de connaissances anatomiques sur le cerveau, des altérations inaperçues de nos prédécesseurs ont frappé tous nos sens. Je dirai, avec MM. Magendie, Serres et Falret, que, malgré toutes ces découvertes, nos moyens d'investigation ne sont point encore assez perfectionnés, que la structure intime de cet organe ne nous est point encore assez dévoilée, pour affirmer que, dans une circonstance donnée, il n'y a point d'altération; que l'analogie l'a fait

déjà supposer, et que si, dans certains cas, très rares aujourd'hui, on n'y peut constater aucun changement, il rentre encore ici dans la loi commune aux autres organes, qui ne laissent pas toujours après la mort des traces évidentes de l'affection dont ils ont été incontestablement le siége pendant la vie.

Cette partie de la médecine mentale est aujourd'hui l'objet d'une attention générale. Avec les médecins que je viens de nommer, je ne puis laisser échapper l'occasion de citer comme ayant également déjà beaucoup de titres à l'estime de leurs confrères sous le rapport des travaux qu'ils ont publiés sur les fonctions ou sur les maladies de l'encéphale, MM. Lallemand, Martinet, Parent, Rostan, Rochoux, Coindet, Sutton, Bouillaud [1], Pinel fils, Bayle et Calmeil [2]; tous ces hommes distin-

[1] *Traité clinique et physiologique de l'encéphalite, ou inflammation du cerveau et de ses suites, telles que le ramollissement, le squirrhe, le cancer, les tubercules*, etc. In-8°, Paris, 1825.

[2] *De la paralysie considérée chez les aliénés*, recherches faites aux hospices de la Salpêtrière et de Charenton, dans le service et sous les yeux de M. Royer-Collard et Esquirol. Paris, 1826, in-8°.

gués ont suivi l'impulsion donnée par MM. Pinel, Esquirol, Louyer-Villermay, Gall et Spurzheim.

Je cherche à prouver aussi que les causes physiques, telles que la suppression des règles, les suites de couches, le temps critique, qui ont été regardées par nos prédécesseurs comme les plus puissantes pour produire l'aliénation, n'occasionent pas cette maladie. J'espère démontrer que dans toutes ces circonstances on a pris l'effet pour la cause, et que le trouble qui se manifeste dans les fonctions de l'utérus est consécutif à une affection morale.

Je dois dire ici, par anticipation, que l'on ne comprendrait point ma pensée, si l'on croyait que je veux affranchir le cerveau de l'influence des autres organes. Je ne peux prétendre à établir leur insensibilité, en raison du *consensus* qui règne entre toutes les parties de l'organisme : chacun d'eux, considéré dans son état physiologique et pathologique, a ses rapports et ses influences : il peut donc entraîner secondairement le désordre dans les fonctions des organes qui ont avec lui les sympathies les plus étroites, ou

qui, par des circonstances particulières, sont les plus prédisposés à un état morbide; conséquemment le cerveau peut être affecté de cette manière. Mais dans la grande majorité des cas où les observateurs ont constaté sa lésion, ils ont confondu le délire aigu, symptomatique, avec l'aliénation mentale, ou la lésion primitive, idiopathique du cerveau.

Pour compléter tout ce qui est relatif au rôle que les auteurs ont fait jouer à l'appareil de la reproduction dans l'un ou l'autre sexe, nous avons cru devoir aussi parler de l'hystérie, de la nymphomanie et du satyriasis. C'est au lecteur à juger les idées générales que j'ai présentées sur ce sujet important et les observations particulières qui les fortifient.

Je termine l'ouvrage par des réflexions sur l'influence de l'hérédité et de certaines dispositions natives trop fortement prononcées, et par quelques considérations sur le traitement.

Démontrer que l'aliénation est une affection idiopathique du cerveau, prouver par les secours de la physiologie que l'action des causes des

maladies mentales est directe et immédiate sur cet organe, ou, en d'autres termes, que les causes de la folie consistent dans les fonctions violentes ou trop long-temps soutenues des parties cérébrales; préciser encore le siége de cette affection dans l'encéphale ou ses membranes par l'énumération des symptômes et par l'ouverture des cadavres, et donner conséquemment aux considérations premières une force nouvelle, tel est le plan que je me suis particulièrement tracé dans l'ouvrage que j'ose aujourd'hui présenter au public.

Ce serait abuser d'un temps précieux, et ne pas connaître ses lecteurs, que de s'attacher à démontrer dans une introduction l'utilité de la physiologie du cerveau pour le sujet que je traite en ce livre. Je vais seulement, avant d'entrer en matière, combattre une opinion répandue parmi quelques médecins, et que dans l'état actuel de la science il importe de détruire.

Jusque dans ces derniers temps, l'ignorance où l'on était des fonctions du cerveau n'avait point fait considérer l'étude des causes morales de la folie comme un sujet purement médical :

à juste titre, alors, il rentrait tout entier dans le domaine de la métaphysique, et se ressentait nécessairement de l'obscurité de cette science. Aujourd'hui que les travaux des physiologistes ont jeté un si grand jour sur ces matières, et que la noblesse et l'étendue des attributions du cerveau ont été rigoureusement analysées, aujourd'hui que cet organe est regardé sans contestation comme le siége, la condition matérielle des facultés intellectuelles et des qualités morales [1],

[1] Quand je dis que le cerveau est la condition matérielle des facultés intellectuelles et des qualités morales, je n'ai point à craindre le système des interprétations. Les muscles et les os sont la condition matérielle du mouvement, mais ne sont pas la faculté qui cause le mouvement : l'ensemble de l'organisation de l'œil est la condition matérielle de la vue, mais ce n'est pas la faculté de voir.

Je crois à la spiritualité et à l'immortalité de l'âme, mais tant qu'elle est renfermée dans le corps ses facultés ont besoin d'instruments corporels pour se manifester, et ses manifestations sont modifiées, diminuées, augmentées ou dérangées selon la disposition de ces instruments. Je peux dire aujourd'hui ce que Charron disait, il y a plus de deux cents ans, aux hommes de mauvaise foi qui doutaient de sa croyance.

« Aucuns ont pensé que l'ame raisonnable n'estoit point organique, et n'auoit besoin pour faire ses functions d'au-

loin d'envisager cette étude comme étrangère à la médecine, elle en doit paraître et en forme indubitablement une des parties les plus intéressantes. Le médecin donc qui choisit ce sujet pour son texte, et qui, comme dans toutes les autres branches de notre art, prenant l'observation pour guide, scrute avec la plus sérieuse at-

cun instrument corporel, pensant par la bien prouuer l'immortalité de l'ame : mais sans entrer en vn labyrinthe de discours, l'expérienee oculaire et ordinaire dément ceste opinion, et conuaincq du eontraire : car l'on sçait que tous hommes n'entendent ny ne raisonnement de mesmes et esgalement, ains auee très-grande diuersité : et vn mesme homme aussi ehange, et en vn temps raisonne mieux qu'en vn autre, en vn aage, en vn estat et certaine disposition qu'en vn autre, tel mieux en santé qu'en maladie, et tel autre mieux en maladie qu'en santé. Vn mesme en vn temps preuaudra en jugement, et sera foible en imagination, d'où peuuent venir toutes ees diuersittés et changemens sinon l'organe et instrument ehangeant d'estat? Et d'où vient que l'yurognerie, la morsure du chien enragé, vne fieure ardente, vn coup en teste, vne fumée montant de l'estomach, et autres accidens feront eulbutter et renuerseront entierement, tout l'esprit intellectuel, et toute la sagesse de Grece, voire contraindront l'ame de desloger du corps? Ces accidens purement eorporels ne peuuent toueher ny arriuer à eeste haute faculté spirituelle de l'ame raisonnable, mais seulement aux organes et instrumens,

tention les profondeurs de la pensée, et cherche à apprécier l'influence que peuvent avoir sur le bonheur et la raison de l'homme, l'éducation, les institutions politiques et religieuses, les mœurs, etc., ne doit pas craindre d'être mis au nombre de ces médecins métaphysiciens ou littérateurs dont l'imagination sut, il est vrai, donner

lesquels estant detraqués et desbauchés, l'ame ne peut bien et reglément agir, et estans par trop forcés et violentés est contraincte de s'absenter et s'en aller. Au reste se seruir d'instrument ne prejudicie point à l'immortalité, car Dieu s'en sert bien, et y accommode ses actions : et comme selon la diuersité de l'air, region et climat, Dieu produict hommes fort diuers en esprit et suffisance naturelle . . . . aussi l'esprit selon la diuersité des dispositions organiques, des instrumens corporels, raisonne mieux, ou moins. Or l'instrument de l'ame raisonnable, c'est le cerueau. » (CHARRON, *De la Sagesse*, liv. Ier, p. 88 et 89.)

Le passage que je viens de citer est aussi intéressant par la bonne foi de l'auteur et la force de ses raisonnements que par la connaissance exacte qu'il donne de l'état où se trouvait la science à son époque. Comment a-t-on pu, pendant près de deux siècles, ne tenir aucun compte d'observations si justes, si intéressantes, et qui pouvaient mener si loin ! Au lieu de suivre cette bonne direction, n'est-il pas bien malheureux qu'on se soit jeté dans les subtilités de la métaphysique et dans tous les errements qu'elle entraîne avec elle !

à leurs tableaux la couleur et la vie, mais dont l'esprit superficiel, le jugement peu solide ou les idées spéculatives ont presque annulé les productions.

Si cette page, qui fait connaître l'esprit dans lequel l'ouvrage que je présente est écrit, ne détruit pas les préventions des personnes qui ont vivement senti combien le système des idéologues introduit dans l'étude des maladies mentales lui avait été préjudiciable, je n'ai plus rien à leur dire; des médecins qui n'ont point de parti pris reconnaîtront mieux le point opposé d'où je pars, et, me voyant marcher péniblement terre à terre et m'arrêter partout où l'observation ne me prête plus son appui, ils ne craindront peut-être pas de s'engager avec moi dans un sujet auquel se rattachent et d'où sortent des questions du plus haut intérêt.

DES CAUSES

MORALES ET PHYSIQUES.

DES

MALADIES MENTALES.

INFLUENCE DE L'ÉDUCATION

SUR LA PRODUCTION DES MALADIES MENTALES.

L'éducation exerce une si grande influence sur le bonheur de l'homme; elle peut avoir des résultats si fâcheux pour la société, que cet art de perfectionner nos facultés fut, dans tous les temps, l'objet de la méditation des sages. Plutarque, dans l'antiquité; Montaigne, à une époque moins reculée; Locke, Fénélon, Condillac, Helvétius et Rousseau, dans le siècle dernier, ont insisté d'une manière toute particulière sur l'importance et les avantages d'une bonne éducation. Ces amis de l'humanité ont réformé des abus et annoncé des vérités; mais les mystères de l'organisation ne leur ayant point été dévoilés, ils ont accordé trop de puissance

à ses moyens, et leurs préceptes, qui n'étaient point assez appropriés à la nature de l'homme, n'ont pas constamment trouvé leur application.

On ne peut comparer le cerveau, comme ont fait tous ces philosophes, à une table rase, sur laquelle on imprime toutes sortes de caractères. L'homme n'est point un être indifférent, également susceptible de tout; ses dispositions sont innées, et ce n'est point aux impressions accidentelles reçues par les sens, ou fournies par l'éducation, qu'il doit ces penchants impérieux, ces sentiments profonds, ces talents remarquables qui l'ont fait placer au premier degré de l'échelle des êtres. Chaqueindividu, en raison de son organisation, a son caractère propre. La nature a comblé les uns de ses libéralités, elle a traité les autres en marâtre; et dans ces circonstances opposées, toujours l'élévation ou l'abaissement des conditions organiques est en harmonie avec la grandeur ou la petitesse des moyens de chacun d'eux. Ce serait donc bien inutilement qu'on voudrait apprendre à l'homme ou aux animaux des choses incompatibles avec leurs facultés primitives; l'éducation ne pourra jamais agrandir ou rétrécir la sphère dans laquelle chaque espèce est renfermée.

Je ne chercherais point à démontrer, par ces

considérations générales, jusqu'où peut s'étendre l'influence de l'éducation sur le caractère moral et intellectuel de l'homme, si les médecins qui ont écrit sur la folie n'eussent pas eu sur sa puissance les idées dont je viens d'estimer la valeur, et s'ils n'eussent pas constamment attribué à sa mauvaise direction des désordres intellectuels qui devaient être, dans un grand nombre de circonstances, considérés comme le résultat d'une organisation défectueuse, ou tout au moins comme un effet de l'action simultanée de ces deux causes.

Si j'avais besoin de confirmer ceci par des faits, je rapporterais les observations des médecins mêmes dont je combats l'opinion. La force des choses les a mis en contradiction et leur a fait avouer que presque tous les aliénés confiés à leurs soins avaient offert, avant leur maladie *et souvent dès la première enfance, des particularités, tant sous le rapport intellectuel que sous celui des qualités morales.* « Les uns, dit le docteur Esquirol, pour ne citer que le plus célèbre d'entre eux, avaient été d'un orgueil excessif, les autres très colères; ceux-ci souvent tristes, ceux-là d'une gaieté ridicule; quelques uns, d'une instabilité désolante pour leur instruction; quelques autres, d'une application opi-

niâtre à ce qu'ils entreprenaient, mais sans fixité; plusieurs, vétilleux, minutieux, craintifs, irrésolus; presque tous avaient une grande activité de facultés intellectuelles et morales, qui avaient redoublé d'énergie quelque temps avant l'accès[1]. »

Les hommes remarquables par l'étendue et la variété du génie, par la noblesse et la grandeur de l'âme, ou par une profonde scélératesse; tous ceux enfin qui, soit en bien, soit en mal, sortent des routes ordinaires et sont la honte ou l'orgueil de l'espèce humaine, ont, sous ce rapport, avec les aliénés, un point de contact sur lequel le philosophe ne doit pas dédaigner de fixer un moment son attention. Comme eux, et dès la première enfance, antérieurement à toute espèce d'instruction, ils manifestent des dispositions particulières, trahissent leur penchant et décèlent leur caractère héroïque, leur talent dominant ou leur affreux naturel. Cet aperçu, j'espère le prouver incessamment dans un autre ouvrage, ne sera point stérile, et servira, si je ne me trompe, à éclairer la morale et la législation.

« L'influence de l'éducation, de l'instruction,

[1] *Des passions considérées comme causes de l'aliénation mentale.*

des exemples et des circonstances environnantes, a lieu principalement, dit le docteur Gall, lorsque les dispositions innées ne sont ni trop faibles ni trop énergiques. Tout homme sain, ayant l'organisation essentielle de son espèce, a, par cela même, de la capacité pour tout ce qui est relatif aux dispositions propres à l'homme ; c'est à quoi la nature s'est bornée pour la plupart des individus. Avec cette médiocrité de forces morales et intellectuelles, on est, pour ainsi dire, passif, relativement à l'impression des objets extérieurs. Les facultés intérieures ne s'annoncent pas d'elles-mêmes; elles sont dans un état d'indifférence; elles ne saisissent rien et ne repoussent rien avec force; et, comme rien n'entraîne ces individus vers un but marqué, ils n'ont, par cela même, aucune vocation déterminée. C'est de cette grande majorité qu'on dit, avec raison, que l'homme est un animal imitateur..... C'est pour ces hommes qu'il faut calculer les institutions. »

Il ne peut être ici question de cette éducation physique qui, tout entière appliquée au développement du corps, est connue sous le nom de gymnastique : le docteur Londe en a fait dernièrement l'objet de ses recherches. Cet ouvrage, qui manquait à la science, est d'un

grand intérêt[1]. L'éducation dont nous voulons apprécier l'influence s'applique à cultiver l'esprit, à former le cœur; c'est l'éducation intellectuelle et morale des auteurs. On va juger de l'excellence de nos méthodes; mais disons auparavant quelles sont les causes qui, jusqu'à présent, se sont opposées à l'établissement d'un meilleur système, et peut-être sera-t-on enfin tenté de chercher s'il n'existe pas quelque moyen de soustraire l'humanité à une des causes prédisposantes ou occasionelles des maladies mentales.

C'est à l'ignorance et à l'orgueil de l'homme qu'il faut rapporter les vices de son éducation. J'ai déjà dit que la nature de l'homme n'ayant point été connue, on avait fait abstraction des dispositions primitives, et accordé trop de puissance à l'éducation. Je dois ajouter ici qu'on n'était point non plus assez convaincu que les facultés de l'âme sont aussi variées que les formes du corps, et que, depuis l'idiot jusqu'au plus grand génie, tous les degrés de l'échelle intellectuelle sont occupés. Chaque homme, en un mot, ne peut, comme on l'a déjà dit bien des fois,

[1] *Gymnastique médicale*, ou l'exercice appliqué aux organes de l'homme, d'après les lois de la physiologie et de la thérapeutique. Paris, 1821, in-8°.

que ce dont il est capable, et ne peut être que ce qu'il est [1]. Façonné par l'éducation, favorisé par les circonstances extérieures, qui fournissent une ample carrière au libre exercice de ses facultés, il peut, sans doute, s'élever à une grande perfection morale et intellectuelle; mais, arrivé à cet échelon supérieur, il ne saurait le franchir: la nature a posé la barrière, il ne peut aller au-delà.

Si ces observations, fournies par une étude approfondie de l'homme, eussent été connues, les philosophes du siècle dernier auraient moins accrédité le système de l'égalité des facultés, et les pères et mères, ainsi que les instituteurs,

[1] Cette vérité me paraît être d'une importanee majeure: elle conduit à la tolérance; elle apprend à mesurer l'homme d'après ses propres forces, et seule, par les lumières qu'elle jette sur sa nature, elle peut servir, sous le rapport de la criminalité, à mettre entre les infracteurs des lois des différences qui autorisent à rapporter, dans l'application des peines, des modifications dont on doit plus que jamais sentir la justice et la nécessité. Nos jugements par comparaison m'ont toujours affligé. La question n'est pas de savoir ce que nous ferions à la place de l'homme que l'on traduit à notre tribunal, mais ce qu'il est eapable de faire en vertu des facultés qu'il a reçues; enfin, ce qu'on peut attendre de lui dans les eirconstances toutes particulières où il se trouve.

séduits par leur éloquence et leur réputation, ne se seraient point imaginé qu'il est toujours possible, par une bonne éducation, de mettre indifféremment tous les hommes en état de violenter la fortune et de s'illustrer indifféremment aussi dans toutes les carrières. *Occupavi te, fortuna, atque cepi; omnesque aditus tuos interclusi, ut ad me aspirare non posses* [1].

Les règles immuables et les principes uniformes que ces idées ont fait nécessairement adopter pour toute éducation ont eu et ont encore tous les jours de fâcheux résultats. On le conçoit : les différences entre les individus n'étant pas posées, les pauvres d'esprit, dont on veut forcer la nature, et dont on eût pu tirer parti dans certaines conditions de la société, tombent dans une imbécillité complète, et les sujets privilégiés, dont il faudrait comprimer les facultés, s'usent de bonne heure et tombent dans une affligeante médiocrité, s'ils n'arrivent pas entièrement, par cette méthode invariable, à une incurable stupidité.

Un des vices de l'instruction, un des plus capables de fausser l'entendement et de multiplier les conditions favorables de l'aliénation

[1] *Émile*, livre 1er, page 30. (*Citation de Sénèque.*)

mentale, est de raisonner avec les enfants. C'était la grande maxime de Locke; c'est encore la plus en vogue aujourd'hui. Rousseau en a si bien fait sentir le ridicule et les inconvénients, que je vais rapporter textuellement ce qu'il a dit à ce sujet. « Le succès de cette maxime ne me paraît pourtant pas fort propre à la mettre en crédit; et pour moi, je ne vois rien de plus sot que ces enfants avec qui on a tant raisonné. De toutes les facultés de l'homme, la raison, qui n'est, pour ainsi dire, qu'un composé de toutes les autres, est celle qui se développe le plus difficilement et le plus tard, et c'est de celle-là qu'on veut se servir pour développer les premières? Le chef-d'œuvre d'une bonne éducation est de faire un homme raisonnable, et l'on prétend élever un enfant par la raison? C'est commencer par la fin; c'est vouloir faire l'instrument de l'ouvrage. La nature veut que les enfants soient enfants avant que d'être hommes: si nous voulons pervertir cet ordre, nous produirons des fruits précoces qui n'auront ni maturité ni saveur, et ne tarderont pas à se corrompre; nous aurons de jeunes docteurs et de vieux enfants[1]. »

Comment se fait-il que ces vérités aient été

[1] *Émile*, livre 2, page 138.

sans fruit pour les contemporains de ce philosophe et pour nous, et que les erreurs du même homme aient eu force de loi? La réponse est facile à faire : le système de l'égalité des facultés caressait l'orgueil et la vanité des parents; le conseil de retarder le développement intellectuel était en opposition directe avec le désir ou, pour mieux dire, la passion de satisfaire ces sentiments profonds et indestructibles. D'un autre côté, l'illusion sur toutes les qualités d'un objet tendrement aimé est également naturelle. On ouvre le cœur à la confiance, on le ferme à la crainte, on n'accueille point l'observation, on rejette l'épreuve de tant de parents dignes d'une famille heureuse, et trompés dans leur espérance; on trouve toujours à faire aux autres un reproche que l'on saura prévenir pour soi-même; on n'imitera point leur sévérité ou leur condescendance, et l'on croit ainsi pouvoir créer à volonté des hommes supérieurs, sans songer, comme je l'ai déjà dit, que la nature, inégale en ses dons, a mis des barrières insurmontables à l'avancement de certains individus.

Je suis cependant bien éloigné de penser que les enfants ne soient capables d'aucune espèce de raisonnement, et que cette opinion doive être

prise à la lettre. Ainsi ne l'entendait point Rousseau lui-même; il n'ignorait pas que les enfants raisonnent très bien dans tout ce qu'ils connaissent et qui se rapporte à leur intérêt présent et sensible; mais ce qu'il y a de plus malheureux pour cet âge, c'est que presque tous les parents, s'imaginant avoir un prodige dans leur enfant, lui prêtent des connaissances qu'il n'a pas, le font raisonner sur ce qu'il ne saurait comprendre, cherchent à le rendre attentif à des considérations qui ne le touchent en aucune manière; et, par cette éducation prétentieuse et babillarde, faussent son intelligence et le disposent conséquemment à la folie.

ÉDUCATION MORALE.

Les moralistes, les philosophes et les médecins ont eu sur l'éducation morale les idées et les principes dont nous avons fait sentir l'application trop générale dans la discussion précédente. Ne croyant point à l'innéité des facultés affectives, ils regardaient l'homme comme un être sans naturel, sans caractère; ils pensaient qu'on pouvait le façonner à tout gré, le plier dans tous les sens; qu'en un mot, l'éducation seule était comptable de ses vertus, de ses vices, des égarements de sa raison et des perversions morales, sans dérangement des facultés intellectuelles, que notre illustre Pinel a désignées sous le nom de manie sans délire ; ils semblaient ignorer que s'il est facile, par les raisons déjà données, d'imprimer à la masse des individus une direction avantageuse à elle-même et à l'ordre social, il se trouvait cependant quelquefois des hommes assez malheureusement organisés pour ne pouvoir se soustraire entièrement à la tyrannie de leurs penchants.

Gardons-nous cependant de donner à cette affligeante vérité une trop haute importance, et, dans la conviction la plus intime et la satisfaction la plus vive de notre âme, reconnaissons bien plutôt et proclamons partout que si, dans un certain nombre de circonstances, on voit des individus se montrer rebelles à toute éducation, nous aurions moins souvent à déplorer notre impuissance, si nos méthodes, basées sur la nature de l'homme, étaient en harmonie avec ses penchants, ses sentiments et ses besoins.

L'éducation morale a été, jusqu'à présent, beaucoup plus négligée que l'éducation intellectuelle. Cette négligence paraît tenir à l'idée qu'on avait, et qui est encore aujourd'hui trop généralement répandue, qu'il est plus difficile de cultiver les qualités affectives que les facultés intellectuelles. Rien n'est cependant plus contraire à la vérité; et la médecine détruit ici une erreur bien préjudiciable, en faisant connaître que l'on peut modifier d'autant mieux nos penchants et nos sentiments, qu'ils ont naturellement et ordinairement plus de force et d'activité que n'en possèdent les organes destinés aux fonctions de l'intelligence. Une autre raison explique encore la préférence que l'on a toujours donnée à la culture des facultés intellectuelles.

La vanité des parents, comme je l'ai déjà dit, y a trouvé son compte et sa satisfaction. Quand nous parlons de nos enfants, nous voulons, par-dessus tout, avoir à parler de leur esprit ; nous comptons presque pour rien les plus heureuses qualités et les dotations les plus riches de la nature ; notre amour-propre est en quelque sorte blessé, si nous n'en pouvons citer, par exemple, que la bonté, le courage, le désintéressement et l'intelligence ordinaire ; et nous oublions que, si l'intérêt social a raison d'exciter et de récompenser l'esprit et le génie par une haute considération, il n'a pas moins besoin d'encourager la vertu et d'honorer ses défenseurs. C'est en éclairant l'opinion sur le mérite des actions morales, c'est en en relevant à ses yeux toute la sublimité, c'est en créant les plus belles distinctions pour ceux qui, dans la société, se font remarquer par la noblesse de leurs sentiments et l'emploi bien mesuré de leurs penchants, que l'on fournira à l'éducation des qualités affectives un moyen puissant de perfectionnement ; c'est ainsi que l'on parviendra, chez la masse des individus, à développer dans d'égales proportions les facultés intellectuelles et morales. C'est par une semblable harmonie dans les fonctions du cerveau, que l'on verra diminuer les condi-

tions favorables de l'aliénation mentale, et c'est encore ainsi que l'on arrivera à former, ce qui est rare de nos jours, des hommes qui joindront à un beau talent un beau caractère.

Notre illustre Montaigne avait bien senti l'importance de l'éducation morale : « De vray le soing et la despense de nos pères, dit-il avec cette originalité de style qu'on lui connaît, ne vise qu'à nous meubler la teste de science : du iugement et de la vertu, peu de nouvelles. Criez d'un passant à nostre peuple : O le sçavant homme! et d'un aultre : O le bon homme! Il ne faudra pas détourner les yeulx et son respect vers le premier. Il y fauldroit un tiers crieur. O les lourdes testes! Nous nous enquerons volontiers : Sçait-il du grec ou du latin? escrit-il en vers ou en prose? Mais s'il est devenu meilleur ou plus advisé, c'estoit le principal, et c'est ce qui demeure derrière[1]. »

On ne trouvera pas déplacée la citation suivante de Labruyère[2] : « Il semble que le héros est d'un seul métier, qui est celui de la guerre; et que le grand homme est de tous les métiers, ou de la robe, ou de l'épée, ou du cabinet, ou de

[1] *Essais de Montaigne*, livre 1, chap. 24, pag. 263.

[2] Chap. 2, *Du mérite personnel.*

la cour : l'un et l'autre, mis ensemble, ne pèsent pas un homme de bien.

Voulez-vous réussir dans l'éducation, et apprendre, en même temps, à diriger l'homme à toutes les époques de sa vie : rendez à la nature tous ses droits, épiez ses mouvements; qu'elle soit votre unique et premier guide. Ne soumettez point indistinctement tous vos élèves à l'uniformité du même plan ; étudiez leurs dispositions primitives ; exaltez, modérez, suivant l'occurrence, les facultés de chacun d'eux ; comprimez l'orgueil et la vanité : ce sont les plus grandes sources de nos misères. Cultivez la raison ; elle éclaire les sentiments et les penchants, et les rend moins indomptables. Combattez quelquefois les passions par les passions ; opposez à leur déchaînement le mépris du public, la rigueur de la loi, la force et l'empire de la religion. En un mot, prenez en tout point le contre-pied de l'usage, et vous parviendrez ainsi, d'une part, à tirer de la nature humaine tout ce qu'elle peut donner de plus avantageux au bien-être de la société et au bonheur de l'individu ; et, d'une autre part, vous contre-balancerez par elle-même l'exaltation de certains penchants, qui mettent plusieurs infortunés presque constamment en guerre avec eux-mêmes et avec leurs semblables.

Ce n'est que de cette manière, ce n'est qu'en multipliant pour l'homme les motifs déterminants de ses actions, qu'il vous sera possible de le modifier, de le soustraire au joug de ses affections, de ses sentiments, de ses penchants, de lutter avec avantage contre ses inclinations perverses, et de l'enlever conséquemment aux causes qui, dans la majorité des cas, le conduisent à l'échafaud ou provoquent l'explosion du délire.

Un excès de sévérité et un excès de condescendance sont également à éviter dans l'éducation morale. « Il y a, dit à ce sujet Labruyère, d'étranges pères, dont toute la vie ne semble occupée qu'à préparer à leurs enfants des raisons pour se consoler de leur perte. » Les observations que j'ai recueillies en visitant avec le docteur Esquirol, en Belgique et en France, les maisons publiques de correction et les établissements consacrés aux aliénés, ne m'ont que trop convaincu de cette triste vérité. Parmi les prisonniers que j'ai interrogés, plusieurs m'ont assuré que la violence et la sévérité de leurs parents avaient fatigué leur patience, révolté et abruti leur caractère, et que c'était là la cause de leurs premiers débordements. Les renseignements obtenus sur la masse des aliénés donnaient au délire de quelques uns la même origine. Déjà le professeur

Pinel avait fait cette observation. « Combien de fois des reproches amers pour les fautes les plus légères, dit-il dans son *Traité de l'aliénation mentale*, des duretés exprimées avec le ton de l'emportement, ou même des menaces et des coups, exaspèrent une jeunesse fougueuse, rompent tous les liens du sang, produisent des penchants pervers, ou précipitent dans une aliénation déclarée. Une complaisance molle et asservie à tous les caprices des enfants, l'habitude de la dissipation et des plaisirs, la lecture des romans, et une société remarquable par la dépravation des mœurs et toutes les séductions de la galanterie, ont souvent amené le même évènement. »

Il n'est pas toujours aisé de juger si l'aliénation tient à une faiblesse originaire de l'entendement ou à l'influence d'une éducation vicieuse. Il serait difficile de citer un exemple de ce genre plus frappant que celui de deux frères mineurs dont l'examen juridique avait été confié à M. Pinel.

Orphelins dès l'âge le plus tendre, ils avaient été élevés, par un contraste singulier, d'un côté, dans la mollesse la plus efféminée, par leur gouvernante, et de l'autre, avec une rudesse extrême, par un instituteur d'un caractère dur, emporté et morose. Soit vice d'une institution

pareille, soit disposition primitive, l'entendement de ces enfants resta sans se développer, et leur corps affaibli fut sujet à des maux variés, qui ne laissèrent plus de doute, à l'époque de la puberté, sur le vrai caractère d'une sorte de démence. Ils étaient l'un et l'autre de la stature ordinaire d'un jeune homme de vingt à vingt-deux ans, mais leur entendement faible et détérioré semblait les rapprocher de l'instinct d'un enfant de trois à quatre ans; mêmes gestes, mêmes propos, mêmes goûts pour les jeux de l'enfance. Le langage de l'un et de l'autre, plein de volubilité, ne laissait entendre que les premières syllabes des mots, et devenait souvent inintelligible. Ils avaient coutume, comme par une sorte d'habitude automatique, de finir leur journée par une scène attendrissante. Recueillis au coin de leur chambre, ils rappelaient, avec une vive effusion de cœur et au milieu des soupirs et des sanglots, la triste perte qu'ils avaient faite de leurs parents dans un âge tendre, parlaient avec reconnaissance des soins que leur gouvernante leur avait prodigués, mais ne prononçaient qu'avec un sentiment d'horreur et avec des imprécations le nom odieux de leur instituteur.

Un caractère violent et mélancolique peut con-

tracter, dès sa première jeunesse, une froide réserve et une dissimulation étudiée qu'on pourrait confondre avec une faiblesse d'entendement, si on s'en rapportait aux apparences extérieures. On avait chargé l'homme illustre que nous venons de citer, et auquel appartient cette réflexion, de faire un rapport juridique sur un jeune homme âgé de 17 ans, qui avait été dirigé, dès l'âge tendre, par un instituteur dévot, minutieux et très acariâtre. Il avait, en abordant M. Pinel, l'air de la défiance et du soupçon, annoncé par un regard en dessous et une contenance mal assurée. Sa mère lui fit en vain quelques questions; il se balançait sur son siége, ne répondait que par quelques propos décousus et sans suite, et paraissait chercher à s'échapper. Était-ce, demande ce grand observateur, une faiblesse d'entendement, ou bien un silence prémédité et contraint ? Une première entrevue fut loin de dissiper ses doutes et ses incertitudes, et il crut devoir encore ajourner son jugement. Des observations ultérieures sur l'état de ce jeune homme ont appris qu'il était d'un esprit pénétrant et artificieux, et qu'il attendait avec impatience que le temps de sa minorité fût expiré pour jouir de sa fortune.

Exemple d'une manie sans délire publiée par le même auteur, et qui semble tenir autant à une organisation vicieuse qu'à une éducation mal dirigée.

Un fils unique, élevé sous les yeux d'une mère faible et indulgente, prend l'habitude de se livrer à tous ses caprices, à tous les mouvements d'un cœur fougueux et désordonné ; l'impétuosité de ses penchants augmente et se fortifie par le progrès de l'âge, et l'argent qu'on lui prodigue semble lever tout obstacle à ses volontés suprêmes. Veut-on lui résister, son humeur s'exaspère : il attaque avec audace, cherche à régner par la force ; il vit continuellement dans les querelles et les rixes. Qu'un animal quelconque, un chien, un mouton, un cheval, lui donnent du dépit, il les met soudain à mort. Est-il de quelque assemblée ou de quelque fête, il s'emporte, donne et reçoit des coups, et sort ensanglanté ; d'un autre côté, plein de raison lorsqu'il est calme, et possesseur, dans l'âge adulte, d'un grand domaine, il le régit avec un sens droit, remplit les autres devoirs de la société, et se fait connaître même par des actes de bienfaisance envers les infortunés. Des blessures, des procès, des amendes pécuniaires, avaient été le seul fruit de son malheureux penchant aux rixes ; mais un fait notoire met un

terme à ses actes de violence : il s'emporte un jour contre une femme qui lui dit des invectives, et il la précipite dans un puits. L'instruction du procès se poursuit devant les tribunaux, et, sur la déposition d'une foule de témoins qui rappellent ses écarts emportés, il est condamné à une réclusion dans l'hospice des aliénés de Bicêtre.

Nous devons à M. Falret une observation fort intéressante de mélancolie avec penchant au suicide, produite par une éducation trop sévère, et sur laquelle les moyens de douceur et de persuasion ont exercé une heureuse influence. Elle est consignée dans son excellent traité *de l'hypocondrie et du suicide.*

Un jeune enfant de onze ans, dont les parents n'ont jamais éprouvé d'aliénation mentale, très gai, aimant beaucoup les plaisirs de son âge, néglige un de ses devoirs et donne pour raison que, récemment arrivé de vacances, il n'a pas encore repris l'habitude du travail. Le maître lui inflige une punition en lui donnant quelques coups; l'enfant s'obstine à ne pas faire son devoir : le maître redouble et les coups et les punitions. L'enfant devient triste, éprouve de violents maux de tête, dort mal : il forme le projet d'attenter à ses jours, et refuse de manger. Après deux jours, ce moyen lui ayant paru trop

tardif, il ajourne son projet et commence à prendre de la nourriture. Pendant l'année, cette idée prend de la fixité ; il cherche continuellement à se trouver seul, dans l'espérance de pouvoir accomplir son dessein. Une fois, à la promenade, il s'échappe, court à la rivière pour s'y précipiter; mais il en est empêché. Enfin, les vacances arrivent, l'enfant retourne au sein de sa famille; son père le gronde vivement et le menace de lui faire travailler la terre s'il ne change de conduite. Ce reproche, de la part d'un père qui ne l'avait jamais puni injustement, l'afflige beaucoup. Les idées de suicide se réveillent; mais les douces consolations d'une mère chérie, les visites qu'il rend et qu'il reçoit distraient son esprit, en procurant une heureuse diversion; cependant la gaieté ne revient pas. A son retour au collége, il est confié à un maître qui n'emploie, pour faire travailler ses élèves, que les moyens de la douceur et de la persuasion. L'enfant commence à prendre du goût pour le travail; l'idée de suicide se dissipe sans qu'il reprenne son ancien caractère. A la fin de l'année il obtient un prix. Ses parents lui font un accueil favorable; cependant il reste sombre, taciturne, évite de se trouver dans des réunions nombreuses. Les années suivantes il continue à

se livrer à l'étude des langues et des belles-lettres avec succès. Quelques efforts qu'il ait faits depuis pour reprendre la gaieté de sa première enfance, quoique âgé de trente ans, il est ordinairement mélancolique, et tellement impressionnable, que, lorsque le temps est sombre, lorsqu'il éprouve la plus légère contrariété, il est obligé de marcher beaucoup ou de visiter ses amis pour dissiper son *tædium vitæ;* mais une bonne éducation, fortifiée par une religion éclairée, l'empêche d'avoir l'idée de se suicider.

INFLUENCE

DES INSTITUTIONS POLITIQUES.

L'influence des institutions politiques sur le caractère, les passions, les mœurs et la grandeur des peuples a été appréciée dès la plus haute antiquité. Hippocrate en a fait le premier l'objet de ses recherches, et les observations qu'il nous a laissées attestent la hauteur du point de vue sous lequel il a envisagé ce sujet éminemment philosophique et médical; suivant donc la voie ouverte par ce grand homme, nous allons rechercher quelles sont les modifications que les gouvernements impriment par leur nature aux facultés de l'homme, et nous étudierons d'une manière plus spéciale l'influence que chacun d'eux peut avoir sur la production et le caractère des maladies mentales.

Pour traiter convenablement cette question, renfermons-nous dans l'exposition des faits.

Si nous voulons rechercher un instant avec attention la cause de l'état florissant des an-

ciennes républiques, nous serons bientôt convaincus qu'elles ont dû leur illustration à la nature de leur gouvernement. Quelle autre cause aurait pu développer chez les Athéniens, par exemple, cet esprit ingénieux, cette urbanité touchante, cet amour des beaux-arts, cette éloquence sublime, qui, après deux mille ans, leur attirent encore nos hommages et notre admiration? Qui aurait produit, chez les Spartiates, cette austérité de mœurs, cette équité, cette concorde, ce désintéressement qu'on voyait régner dans leurs murs? A qui devaient-ils cette constance inébranlable et ce courage héroïque qui imposaient à l'Asie? Quelle autre cause, enfin, aurait pu donner aux Romains cette énergie, ces vertus mâles et guerrières et ce génie supérieur, qui leur firent conquérir et gouverner la terre. Rien n'a changé autour de ces peuples. Le climat, les circonstances extérieures sont les mêmes qu'autrefois, et cependant aujourd'hui Athènes, Sparte et Rome n'existent plus. Qui donc a renversé le pouvoir de ces nations et dégradé leurs facultés? La perte de leurs institutions peut seule expliquer leur décadence.

D'après ces exemples frappants de la puissance des gouvernements sur le génie des peuples,

on ne doit point être surpris si la forme de chacun d'eux exerce quelque influence sur la production et le caractère de la folie.

Sous les gouvernements despotiques, au rapport de tous les voyageurs, il y a peu de maladies mentales; nous allons en donner les raisons. Dans de semblables gouvernements, toutes les institutions conspirent à étouffer les lumières et à comprimer les passions, la crainte y abat tous les courages et y éteint tous les sentiments. *Sous les pieds d'un despote*, dit Montesquieu, *tout s'aplanit, et chaque individu doit connaître qu'il ne tient sa sûreté que de son anéantissement.* Les peuples y sont réduits à la condition des plus vils troupeaux : ils n'ont point d'existence morale, et conséquemment, le cerveau frappé de nullité, enchaîné dans l'exercice de ses fonctions, n'est exposé à aucun dérangement; il ne peut que tomber dans la torpeur, et leur procurer du moins l'avantage de ne pas sentir leurs misères.

Sous le gouvernement républicain, monarchique ou représentatif, tout favorise au contraire la production des maladies mentales. Les raisons en sont également faciles à donner. Ces institutions élevées ne peuvent exister que chez des peuples qui jouissent des bienfaits de la civilisation. L'intelligence y est par conséquent

développée, le savoir utile, et l'émulation nécessaire. Les passions y prennent leur essor, toutes les carrières sont ouvertes au génie, à l'intrigue, à l'ambition. Les sentiments, faiblement comprimés et modifiés de mille manières, y acquièrent de la violence, de la profondeur, de la délicatesse; l'homme enfin y jouit de la plénitude de ses droits. Ce n'est plus cet être abâtardi dont nous retracions à l'instant même l'infortune et les mutilations; c'est le chef-d'œuvre de la création déployant, dans une sphère immense, les richesses intellectuelles et morales qu'il reçut en partage. Mais aussi le cerveau, condition matérielle de ces brillants phénomènes, de ces facultés sublimes, se trouvant trop souvent en exercice, est par cela même exposé, comme tous les autres organes, à éprouver des modifications dans son tissu; modifications plus ou moins profondes, plus ou moins durables, qui troublent momentanément ou anéantissent pour toujours les hautes fonctions qui lui sont départies.

C'est de la même manière, c'est-à-dire par une action directe et immédiate sur le cerveau, mais avec plus de violence encore, que les commotions politiques produisent les maladies mentales, en même temps qu'elles multiplient le

nombre des suicides et des crimes. Animés par la vengeance ou la cupidité, dévorés d'ambition, exaltés quelquefois par des sentiments généreux, mais qui sont mal secondés, les différents partis, momentanément affranchis du joug des lois, s'abandonnent aux excès les plus condamnables. Dans cette secousse générale, la société, ébranlée jusque dans ses fondements, ne présente que l'image du chaos et de la convulsion; le choc violent des intérêts opposés amène brusquement la chute et la ruine des uns, l'élévation et la fortune des autres: et combien peu d'hommes, dans un déplacement semblable, ont une âme assez forte pour maîtriser les évènements heureux ou malheureux! Où sont ceux qui supportent avec une noble résignation la perte de leurs dignités? Où sont ceux qui, inopinément arrivés au faîte du pouvoir et des grandeurs, ne se laissent point enivrer par les succès? Au milieu du déchaînement de toutes les passions, quels sont encore les hommes qui, vaincus dans leur cause, après avoir tout sacrifié dans la tourmente révolutionnaire à ce qu'ils ont consciencieusement regardé comme leur devoir, blâmés, insultés, oubliés par leurs contemporains, sont assez stoïques pour ne pas gémir de tant d'ingratitude, ou assez éclairés pour rester in-

sensibles à tant d'affronts? A ces causes, qui mettent en jeu toutes les puissances de l'âme, réunissez encore la terreur qu'inspirent les assassinats, les incendies, l'emprisonnement, la permanence des échafauds; voyez la discorde établie dans le sein des familles qui avaient jusqu'alors vécu dans la paix et le bonheur domestique, et vous saurez ainsi pourquoi, pendant et après les orages politiques, l'aliénation est si fréquente; les suicides, qui n'en sont qu'une variété, et les crimes, qui tiennent de si près à ce genre d'affection, si nombreux.

C'est ce qui eut lieu au Pérou après la conquête des Européens, dit le docteur Esquirol, qui a seulement envisagé les commotions politiques sous le rapport de leur action sur la production de la folie; c'est ce qui a eu lieu en Angleterre il y a plus d'un siècle; c'est ce qui a eu lieu en Amérique après la guerre de l'indépendance; c'est ce qui a eu lieu en France pendant notre révolution. L'influence de nos malheurs politiques a été si grande, ajoute cet observateur, que je pourrais donner l'histoire de notre révolution, depuis la prise de la Bastille jusqu'à la dernière apparition de Buonaparte, par celle de quelques aliénés, dont la

folie se rattache aux évènements qui ont signalé cette longue période de notre histoire.

Les observations suivantes, qui prouvent l'influence que la forme du gouvernement peut avoir sur le caractère des maladies mentales, appartiennent également au docteur Esquirol; elles donnent tout le poids de leur autorité à l'opinion que nous cherchons à rendre incontestable.

Dans les temps modernes, la puissance religieuse perdant de son influence sur les idées et la conduite des hommes, les gouvernements eurent recours à d'autres moyens pour s'assurer de la docilité du peuple et pour surveiller son obéissance; ils ne s'en rapportèrent qu'à eux seuls, et la police devint une sauvegarde pour la tranquillité publique. Elle est une grande puissance, dont les moyens souvent cachés enlacent les perturbateurs et les coupables; plus son action est secrète, plus elle agit fortement sur les esprits faibles et craintifs. Beaucoup d'individus ont peur de la police, comme autrefois on avait peur des astres et des démons.

Si l'on ajoute à cette influence celle que la police acquiert dans des temps de troubles, dans les discussions civiles, on ne s'étonnera plus si, dans les hospices d'aliénés, les démoniaques sont

remplacés par des malades qui ont peur de la police, de la prison, du supplice : c'est toujours la pusillanimité, l'inquiétude, la crainte, qui agissent sur ces infortunés, comme elles étaient la cause des maladies des possédés. Tel individu est aux petites maisons parcequ'il craint la police, qui eût été brûlé autrefois parcequ'il aurait eu peur du diable.

INSTITUTIONS RELIGIEUSES.

INFLUENCE DU FANATISME ET DE LA SUPERSTITION.

De tous les sentiments qui furent donnés à l'homme en partage, celui de la divinité est, sans contredit, le plus sublime, le plus irrécusable, et le plus profondément gravé dans son âme. Les hordes sauvages, les nations qui sont dans la force de l'état social, celles qui languissent dans la décrépitude de la civilisation, toutes en éprouvent la puissance. Antérieur à tous les législateurs, il n'est point le fruit des institutions. L'imposture et l'autorité en ont abusé; mais il ne fut point créé par elle pour asservir les peuples : il est inhérent à l'organisation. Étranger par sa nature à tout égoïsme, il imprime à l'homme un caractère auguste, assure son indépendance; et, ne se bornant point à adoucir ses chagrins, il lui procure quelquefois cette impassibilité, ce stoïcisme que l'orgueil philosophique cherchait vainement dans la raison,

et qui, lui faisant envisager d'un œil égal les scènes de la vie, le maintient inébranlable dans la fortune ou dans l'adversité.

Il en est de la croyance en Dieu comme de toutes les qualités que nous avons reçues; ce sentiment est plus ou moins prononcé : il peut être balancé par des sentiments ou des penchants non moins impérieux; et par cette organisation particulière, autant que par ces différentes associations, l'homme offre dans son caractère des particularités qui s'expliquent aisément, et qui sont aussi variées lorsqu'il jouit de sa raison que lorsqu'il l'a perdue.

Présentons d'abord à nos lecteurs des faits tirés de l'état physiologique.

« Le guerrier dévot, comme Gustave-Adolphe et le sanguinaire Souwarow, invoquera Dieu avant la bataille pour obtenir de lui la victoire, et il astreindra ses soldats à la prière; le dévot cruel, comme Louis XI, Philippe II, et plus d'un autre tyran, prouvera son zèle pieux en armant l'inquisition, en faisant des auto-da-fé, et en remplissant de ses propres mains les fonctions de bourreau. L'artiste dévot, comme Philippe Champagne, évitera scrupuleusement ce qui est licencieux, et ne représentera que des sujets sacrés. Le philosophe et le naturaliste dé-

vots, comme Newton, Bonnet, Cleinjok et Clarke, verront partout dans la nature le doigt de Dieu, et rendront partout honneur au Créateur; ou même, comme Malebranche, feront découler toutes nos idées de Dieu et soutiendront que l'on voit tout en Dieu. Le poëte dévot, comme Milton et Klopstock, chantera les mystères de la religion[1]. »

C'est encore en vertu de son organisation que tout homme religieux modèle, sans le savoir, la divinité sur son caractère. L'homme violent, mélancolique et austère s'attache aux idées qui le remplissent d'épouvante et d'effroi; il redoute le pouvoir et la vengeance de son Dieu; il le représente toujours colère et prêt à lancer ses foudres pour l'extermination des coupables. L'homme calme, doux et bienveillant, ne parle, au contraire, que de ses inépuisables miséricordes; il l'appelle un père saint, un pasteur qui court après la brebis égarée et qui la met avec bonté sur ses épaules, un ami qui se laisse vaincre par les importunités de son ami, un père de famille touché du retour et de la résipiscence de son fils. C'est ainsi que saint Pierre et saint

[1] Voyez l'ouvrage si remarquable du docteur Gall, *Sur les fonctions du cerveau et sur celles de chacune de ses parties, etc.* Paris, 1825.

Jean ont peint Jésus-Christ sous des couleurs tout-à-fait différentes ; et pour chercher moins loin de nous des exemples, c'est ainsi que Bossuet et Fénélon, à la cour de Louis XIV, ne semblaient point invoquer la même divinité [1].

Venons aux faits pathologiques.

L'homme frappé d'aliénation nous offre des caractères aussi tranchés, aussi divers, et qui se rapportent à la même cause. En effet, suivant que le sentiment religieux coexiste avec tels ou tels autres sentiments très actifs, ces différentes associations produisent différentes espèces de manies pieuses.

Chez les jeunes mélancoliques, doués d'un tempérament ardent, et plus particulièrement chez les femmes, très souvent on observe, avant

[1] On peut, d'après cela, estimer à leur valeur les sorties virulentes de certains écrivains, qui, aveuglés par leur haine contre les ministres des autels, se sont imaginé que leur langage n'était jamais l'expression de leur sentiment intime. Ignorants sophistes qui n'ont pas voulu voir que l'homme ne peut rien par lui-même, et que, par conséquent, les tableaux variés mais toujours imposants qu'il fait de la divinité sont involontaires; que, par leur diversité même, ils se trouvent en rapport avec la trempe et l'étendue différentes des esprits, en même temps qu'ils rendent à la fois tous les attributs sous lesquels elle a voulu se dévoiler à nos yeux.

et pendant leur maladie, une lutte pénible entre les penchants de la nature et les devoirs rigoureux prescrits par la morale et la religion.

Une jeune fille de seize ans, élevée dans des principes sévères, est placée chez un ouvrier pour y apprendre la broderie. Elle y reçoit d'abord les prévenances d'un jeune homme du même âge, et se trouve exposée à toutes ses agaceries. Des sentiments de piété, qu'elle doit à son éducation, se réveillent encore avec force, et il s'établit une sorte de lutte intérieure avec les affections du cœur.

La mélancolie succède avec toutes ses craintes et ses perplexités : plus d'appétit, plus de sommeil, et un délire furieux se manifeste ; conduite à l'hospice et livrée tour à tour à des mouvements convulsifs et à tous les écarts de la raison, elle semble assaillie par les idées les plus incohérentes, fait entendre souvent des sons inarticulés, ou des phrases entrecoupées, parle de Dieu et de tentation. (*Pinel.*)

Une fille de service, douée dès sa tendre jeunesse d'un caractère vif et emporté, sentit se développer, à trente ans, toute l'effervescence d'un tempérament ardent, quoique d'ailleurs très sage et très pieuse ; et il s'excita alors une sorte de lutte pénible entre les penchants du cœur et

les principes sévères de conduite dont elle avait depuis long-temps contracté l'habitude. Ces combats intérieurs et les alarmes d'une conscience timorée la plongeaient quelquefois dans le désespoir et lui faisaient chercher les moyens de se détruire; elle avait recours, dans ses perplexités extrêmes, à un confesseur compatissant et éclairé, qui cherchait à relever son courage, et qui lui répétait souvent qu'elle devait s'attacher à *Dieu* pour retrouver la paix du cœur. « Mais je me » sens, répliquait cette fille avec naïveté, plutôt » portée vers les créatures que vers le Créateur, » et c'est là précisément ce qui fait mon sup- » plice. » Le bon prêtre persévérait, lui tenait des propos consolants, et l'engageait *à attendre avec résignation le triomphe de la grâce, à l'exemple de plusieurs saints, et même d'un grand apôtre.* C'est ainsi que, loin d'inspirer des craintes sur l'avenir, il cherchait à ramener le calme dans cette âme agitée, et à lui opposer le meilleur remède aux grandes passions, la patience et le temps. Mais les inquiétudes et les veilles prolongées finirent par produire une aliénation, qui fut traitée à la Salpêtrière suivant les mêmes principes moraux, et qui fut de peu de durée. (*Pinel.*)

Une jeune personne élevée dans les maximes d'une morale sévère, reconnut, à sa vingtième

année, l'imprudence d'avoir fait un vœu de chasteté à l'âge de quatorze ans; et elle consentit au mariage, après des formalités du culte les plus propres à rassurer sa conscience timorée. Mais des lectures pieuses et des méditations mélancoliques ramènent chaque jour des scrupules et des remords, et lui font rechercher la solitude; on la trouve quelquefois fondant en larmes, et répétant, au milieu des soupirs et des sanglots, *qu'elle est une malheureuse et qu'elle n'aurait jamais dû se marier.* Elle n'en était pas moins une épouse tendre, et elle devint successivement mère de quatre enfants. Des contrariétés survenues durant l'allaitement du dernier aggravent son état; ses scrupules et sa mélancolie semblent s'accroître chaque jour; il survient souvent des palpitations et des syncopes: enfin un délire avec fureur se déclare. (*Pinel.*)

Un orgueil extrême vient se combiner quelquefois avec l'exaltation du sentiment religieux. Telle était la femme d'un tailleur, qui passait une partie de la journée dans les églises, avec des enfants bien parés, qui traitait un mari très complaisant avec le plus grand dédain, et qui finit par exiger de sa part de la servir à genoux, et de voir en elle une âme privilégiée et comblée de grâces surnaturelles.

On ne peut se dissimuler, dit à ce sujet le vénérable Pinel, auquel nous avons encore emprunté cette observation, certaines difficultés de dissiper cette sorte de prestige qui tient à une dévotion très exaltée ou au fanatisme. Comment ramener à des idées saines un aliéné bouffi d'orgueil, qui ne pense qu'à ses hautes destinées, qui se croit un être privilégié, un envoyé du Très-Haut, un prophète, ou même une divinité? Quels propos peuvent contre-balancer l'effet des visions mystiques et des révélations sur la vérité, desquelles l'aliéné s'indigne qu'on puisse former le moindre doute?

Malgré les priviléges accordés à l'espèce humaine, notre nature est si faible, si pauvre et si bornée, que les sentiments les plus capables de donner à l'homme une haute idée de lui-même et de ses semblables, et d'assurer sa félicité, deviennent aussi la cause de ses malheurs, s'ils sont trop violents, ou s'ils ne sont point suffisamment éclairés. La force du sentiment religieux, par exemple, son excitation par des habitudes pieuses et sévères contractées dès l'enfance, élèvent le caractère jusqu'à l'héroïsme, le mettent au-dessus des intérêts matériels, le font triompher de tous les obstacles, et lui donnent en même temps un fonds inépuisable de tolérance; mais

ce degré franchi, l'homme n'est plus qu'un malheureux frénétique, qui, sous l'empire d'un sentiment exclusif, méconnaît la voix de la raison, devient persécuteur, et auquel il ne faut qu'un ou deux degrés de plus dans l'exaltation pour avoir avec l'aliéné une ressemblance frappante, et offrir comme lui, dans son délire, tout ce que le fanatisme a de plus hideux et de plus révoltant.

L'histoire suivante fera connaître à quels excès atroces une pareille aliénation peut conduire : elle appartient au professeur Pinel.

« Un missionnaire, par ses fougueuses déclamations et l'image effrayante des tourments de l'autre vie, ébranle si fortement l'imagination d'un vigneron crédule, que ce dernier croit être condamné aux brasiers éternels, et qu'il ne peut empêcher sa famille de subir le même sort que par ce qu'on appelle baptême de sang ou le martyre. Il essaie d'abord de commettre un meurtre sur sa femme, qui ne parvient qu'avec la plus grande peine à échapper de ses mains. Bientôt après, son bras forcené se porte sur deux enfants en bas âge, et il a la barbarie de les immoler de sang-froid pour leur procurer la vie éternelle. Il est cité devant les tribunaux, et, durant l'instruction de son procès, il égorge encore un criminel qui était avec lui dans le cachot, toujours dans

la vue de faire une œuvre expiatoire. Son aliénation étant constatée, on le condamne à être renfermé pour le reste de sa vie dans les loges de Bicêtre. L'isolement d'une longue détention, toujours propre à exalter l'imagination, l'idée d'avoir échappé à la mort, malgré l'arrêt qu'il suppose avoir été prononcé par les juges, aggravent son délire et lui font penser qu'il est revêtu de la toute-puissance, ou, suivant ses expressions, qu'il est la quatrième personne de la Trinité; que sa mission spéciale est de sauver le monde par le baptême de sang, et que tous les potentats réunis de la terre ne sauraient attenter à sa vie. Son égarement est d'ailleurs partiel, comme dans tous les cas de mélancolie, et il se borne à tout ce qui se rapporte à la religion; car sur tout autre objet il paraît jouir de la raison la plus saine. Plus de dix années s'étaient passées dans une étroite réclusion, et les apparences soutenues d'un état calme et tranquille déterminèrent à lui accorder la liberté des entrées dans la cour de l'hospice. Quatre nouvelles années d'épreuves semblaient rassurer, lorsqu'on vit tout-à-coup se reproduire ses idées sanguinaires comme un objet de culte; et, une veille de Noël, il forme le projet atroce de faire un sacrifice expiatoire de tout ce qui tomberait sous sa main. Il se procure un tranchet de cor-

donnier, saisit le moment de la ronde du surveillant, lui porte un coup par-derrière, qui glisse heureusement sur les côtes; coupe la gorge à deux aliénés qui étaient à ses côtés; et il aurait ainsi poursuivi le cours de ses homicides, si on ne fût promptement venu s'en rendre maître et arrêter les suites funestes de sa rage effrénée. »

C'est quelquefois sur eux-mêmes que ces pauvres malades exercent les fureurs de leur fanatisme.

« Mathieu Lovat, cordonnier à Venise, dominé par des idées mystiques, se coupa les parties génitales et les jeta par la croisée. Il avait préparé d'avance tout ce qu'il lui fallait pour panser sa plaie, et n'éprouva aucun autre accident fâcheux. Quelque temps après, il se persuada que Dieu lui ordonnait de mourir sur la croix; il réfléchit pendant deux ans sur les moyens d'exécuter son projet, et s'occupa de préparer les instruments de son sacrifice. Enfin le jour est arrivé : Lovat se couronne d'épines, dont trois ou quatre pénètrent dans la peau du front; un mouchoir blanc serré autour des flancs et des cuisses couvre les parties mutilées; le reste du corps est nu; il s'assied sur le milieu d'une croix qu'il a faite et ajuste ses pieds sur un tasseau fixé à la branche infé-

rieure de la croix ; le pied droit repose sur le pied gauche ; il les traverse l'un et l'autre d'un clou de cinq pouces de longueur, qu'il fait pénétrer, à coups de marteau, jusqu'à une grande profondeur dans le bois ; il traverse successivement ses deux mains avec des clous longs et bien acérés, en frappant la tête des clous contre le sol de sa chambre, élève ses mains ainsi percées et les porte contre les trous qu'il a pratiqués d'avance à l'extrémité des deux bras de la croix, et y fait pénétrer les clous, afin de fixer ses mains. Avant de clouer la main gauche, il s'en sert pour se faire, avec un tranchet, une large plaie au côté gauche de la poitrine. Cela fait, à l'aide de cordages préparés et de légers mouvements du corps, il fait trébucher la croix, qui tombe hors de la croisée, et Lovat reste suspendu à la façade de la maison. Le lendemain on l'y trouva encore ; la main droite seule était détachée de la croix et pendait le long du corps. On détacha ce malheureux, on le transporta aussitôt à l'école impériale de clinique. Aucune plaie n'était mortelle : Lovat guérit de ses blessures, mais non de son délire. On remarqua que, pendant l'exaspération du délire, Lovat ne se plaignait point, tandis qu'il souffrait horriblement pendant les intervalles lucides. Il fut transféré à l'hôpital des insensés ; il

s'y épuisa par des jeûnes volontaires, et mourut phthisique le 8 avril 1806[1].

La fête du Ticonnal n'a jamais lieu, au Bengale, sans qu'on n'y compte un grand nombre de victimes. Il est difficile, dit M. Deville, qui en a été le témoin et qui a bien voulu en communiquer la description au docteur Esquirol, il est difficile de se faire une idée de cette atroce et brillante fête, qui attire des dévots et des curieux des parties les plus éloignées de l'Inde. Après dix jours de préparatifs, la procession ou mieux la course du char a lieu. Ce char se compose de trois socles immenses, posés les uns sur les autres, et supportés par des essieux montés sur des roues. Sur le socle le plus élevé est un dais sous lequel on place la niche qui renferme l'idole. Les ornements qui décorent le char sont magnifiques; on y emploie les plus riches étoffes, les pierreries les plus précieuses; on brûle les parfums les plus exquis dans des cassolettes placées autour de l'idole; des troupes de musiciens sont assises sur les marches du char; des bayadères chantent des hymnes; des brames, debout devant l'idole, éventent le dieu avec des paucas (*éventails*); on attache au char des cordes assez longues pour que

[1] *Bibliothèque médicale*, n° de septembre 1811, Marc.

des milliers d'Indiens puissent le traîner. Pendant la marche, qui est d'environ vingt milles, les dévots se précipitent et se font écraser, au nombre de quatre à cinq cents, sous les roues du char, sans que rien en arrête la marche. D'autres se font des incisions aux bras, aux jambes, sur tout le corps, et, tout dégouttants de sang, ils bravent les ardeurs du soleil, les douleurs, et suivent le cortége en poussant des cris de joie [1].

Les lecteurs qui connaissent ces observations demanderont pourquoi je les ai rapportées. Voici les motifs qui m'y ont déterminé : ces observations sont dégagées de toute espèce de complication ; elles ont été publiées par des médecins d'un grand nom et d'un grand caractère, et, sous ce rapport, elles présentent tout le degré d'authenticité nécessaire pour ne pas être contestées dans l'emploi que j'en veux faire. La plupart des lecteurs les connaissent, mais leur mémoire seule en est propriétaire ; elles y sont, comme tant d'autres faits, entassées sans méthode et sans utilité. Je les ai rappelées dans cet ouvrage, parcequ'elles sont, comme je l'ai dit, véridiques et sans complication ; parce-

[1] *Dictionnaire des sciences médicales,* Esquirol, article *Suicide.*

que j'ai cru trouver entre les aliénés qui les ont fournies et certains fanatiques la plus frappante conformité, et qu'elles cessent dès lors d'offrir l'intérêt banal et secondaire de l'historiette d'un jour. On pourra voir à la fin de ce chapitre si ce rapprochement est naturel. Dans cette supposition, il ne sera peut-être pas sans intérêt pour les hommes appelés à constater l'innocence ou la culpabilité de leurs semblables.

Les faits historiques confirment encore l'opinion que nous avons émise touchant la faiblesse de notre nature et l'influence que peuvent avoir sur le dérangement de la raison les choses même données et instituées pour la plus grande félicité de l'homme. Je ne dis rien de ces religions mensongères dont les dogmes absurdes n'enfantaient que des extravagances ou des horreurs ; j'arrive de suite à l'influence que produisit le christianisme lors de son apparition, et je laisse ici parler un des hommes les plus distingués de l'époque actuelle.

« Le christianisme, ramenant les idées religieuses à l'unité de Dieu, faisant taire les oracles en éclairant les hommes, consacra l'opinion de Platon, de Socrate, sur l'existence des esprits ; il opéra une grande révolution dans le monde et occupa toutes les têtes ; on exagéra les puis-

sances des esprits sur les corps. La crainte de céder aux instigations du diable inspira l'effroi ; on se crut dès cette vie au pouvoir des démons ; les démono-maniaques se multiplièrent : c'est ce que prouve l'institution des exorcismes dans la primitive Église. Bien postérieurement à cette époque, lorsque le fougueux Luther, sous prétexte d'atteindre des abus, s'efforça de réformer l'Église pour venger sa querelle, les discussions religieuses devinrent le sujet de tous les entretiens, de toutes les prédications, et même de tous les rapports politiques. Les divers partis se menacèrent réciproquement de la damnation éternelle ; le fanatisme se réveilla. La mélancolie religieuse ajouta à tous les maux qu'avaient provoqués les novateurs. Calvin les accrut encore. On ne vit partout que des excommuniés, des damnés et des sorciers. Le diable fut assigné à comparoir. Les possédés furent traînés en jugement ; on dressa des échafauds, on alluma des bûchers ; les démono-maniaques, doublement victimes des erreurs régnantes, furent brûlés, après avoir été mis à la question, pour renoncer au prétendu pacte qu'ils avaient fait avec le diable.

» Les médecins et quelques hommes supérieurs ont, dans tous les temps, combattu les préjugés

qui faisaient méconnaître les vraies causes des maladies nerveuses et de l'aliénation mentale. Hippocrate, dans le livre de *la maladie sacrée*, assure qu'il ne peut y avoir de maladies causées par les dieux. Arétée est du même sentiment, *de causis morb. diut.*, lib. I. Le rapport de Maricot, Riolan et Duret, sur la possession de Marthe Brossier, est un modèle de raison et de savoir; ils réduisent leur opinion à ces termes mémorables: *Nihil à dæmone, multa ficta, à morbo pauca.* Cardan, Corneille Loos, Joseph Duchêne, Becker, Pigrai, Bayle, Naudé, Méad, défendirent ces infortunés contre les préjugés et contre les Del-Rio, les Bodin, les Pierre de Lancre, et les inquisiteurs. Mallebranche, dont l'opinion ne saurait être suspecte, se prononce avec une noble franchise dans la *Recherche de la vérité.* Tout le monde a lu le beau passage de d'Aguesseau où ce célèbre magistrat dit au parlement que, pour faire cesser la sorcellerie, il suffit de ne plus parler des sorciers, de ne plus accorder d'importance à cette sorte d'affaire, et de renvoyer, sans éclat, aux médecins, ces infortunés plus à plaindre que coupables. Les sorciers et les possédés étaient, en effet, souvent victimes des imposteurs, qui trafiquaient de l'ignorance et de la superstition de leurs semblables. C'étaient

des imbéciles, des mélancoliques, des hystériques qui croyaient être possédés parcequ'on les avait menacés; les juges étaient assez ignorants pour livrer aux flammes ces malheureux. Il y avait une jurisprudence contre la sorcellerie et la magie, comme il y avait des lois contre le vol et le meurtre. Les peuples, voyant l'Église et le prince croire à la réalité de ces extravagances, restaient invinciblement persuadés. Plus on poursuivait les sorciers et les possédés, plus on mettait d'appareil à leur supplice, plus aussi on augmentait le nombre de ces malades, en exaltant l'imagination, en s'occupant de craintes chimériques. Une meilleure éducation, les progrès des lumières ont peu à peu détruit ces funestes erreurs, et ont eu plus de succès que les bûchers, le code et le digeste. »

Ces documents précieux nous ont été fournis par le docteur Esquirol, qui les a consignés dans son article *Démonomanie*, du Dictionnaire des sciences médicales. C'est un des mémoires les plus remarquables que ce médecin ait publiés sur les maladies mentales; nulle part il n'a mis plus d'indépendance et de profondeur dans la pensée. On n'avait point encore fait, dans un livre de cette sorte, une association aussi heureuse de la médecine et de la philoso-

phie. Le sujet y est envisagé dans ses rapports avec la morale et la législation. D'un bout à l'autre, la tête d'un grand maître s'y décèle, et le cœur d'un excellent homme s'y montre à découvert.

Je vais extraire du même article cinq observations particulières de démonomanie. Dans tout autre travail sur les affections mentales, nous ne pourrions trouver, sur cette variété du délire, des faits qui aient été aussi bien observés et qui soient plus caractéristiques. Puisse le tableau de cette maladie épouvantable, que l'on a vue malheureusement se manifester quelquefois d'une manière épidémique, faire sentir de plus en plus la nécessité de l'instruction ! puisse-t-il également fixer l'attention des ecclésiastiques qui exercent leur ministère dans les campagnes ! Les peintures qu'ils font presque continuellement de la puissance du *diable*, du *malin esprit*, qu'ils représentent comme un être existant par lui-même, devant un auditoire qui prend à la lettre leurs expressions figurées, contribuent singulièrement à accréditer les erreurs contre lesquelles nous nous élevons, et à prolonger conséquemment le règne de la superstition.

PREMIÈRE OBSERVATION.

A. D....., âgée de quarante-six ans, était fille de service; taille moyenne, cheveux châtains; yeux bruns, petits; peau brune, embonpoint médiocre, douée d'une grande sensibilité; elle a beaucoup d'amour-propre, et est élevée dans les principes religieux.

Quatorze ans : première menstruation ; depuis, menstrues peu abondantes et irrégulières.

Trente ans : elle est amoureuse d'un jeune homme qu'on lui refuse; elle devient triste, mélancolique, se croit abandonnée de tout le monde. Les menstrues cessent, pour ne plus reparaître; elle se jette dans une extrême dévotion, fait vœu de chasteté et se voue à Jésus-Christ. Quelque temps après, elle manque à sa promesse; les remords s'emparent d'elle; elle est damnée, livrée au diable; elle souffre tous les feux de l'enfer. Six ans se passent dans cet état de délire et de tourments, après quoi l'exercice, la dissipation, la ramènent à la raison et à ses occupations ordinaires.

Quarante ans : délaissée d'un nouvel amant, elle renouvelle ses vœux de chasteté, et passe son temps en prières. Un jour, étant à genoux, lisant l'imitation de Jésus-Christ, un jeune homme

entre dans sa chambre, lui dit qu'il est Jésus-Christ, qu'il vient la consoler; que, si elle s'abandonne à lui, elle n'aura plus à redouter le diable; elle succombe. Elle se croit, pour la seconde fois, au pouvoir du démon; elle ressent tous les tourments de l'enfer et du désespoir. Envoyée à la Salpêtrière, elle y reste presque toujours couchée, gémissant nuit et jour, mangeant peu, se plaignant continuellement et racontant ses malheurs à tout le monde.

Quarante-six ans; 16 mars 1813. Cette femme est transférée aux infirmeries des aliénées : maigreur extrême, peau terreuse, face décolorée, convulsive; les yeux ternes, fixes; haleine fétide; langue sèche, rude, parsemée de points blanchâtres; refus des aliments, quoiqu'elle dise être tourmentée par la faim et la soif; insomnie; pouls petit, faible; tête pesante, très brûlante à l'intérieur, extérieurement étreinte comme avec une corde; constriction très douloureuse de la gorge; elle roule sans cesse la peau du cou avec ses doigts et la repousse derrière le sternum, assurant que le diable la tire, l'étrangle et l'empêche de rien avaler; tension considérable des muscles de l'abdomen, qui, lui-même, est sensible par le toucher; constipation; sur le dos de la main droite et du pied gauche une tumeur scrofuleuse.

Le diable a placé une corde depuis le sternum jusqu'au pubis, ce qui l'empêche de rester debout; le démon est dans son corps, qui la brûle, la pince, lui mord le cœur, déchire ses entrailles; elle est entourée de flammes, au milieu des feux de l'enfer, qu'on ne voit pas. Personne ne peut croire à cela; mais ses maux sont inouïs, affreux, éternels; elle est damnée, le ciel ne peut avoir pitié d'elle.

Avril 1813 : diminution des forces; la malade ne voit plus les personnes qui l'approchent; le jour lui paraît une lueur, au milieu de laquelle errent des spectres et des démons qui lui reprochent sa conduite, la menacent et la maltraitent.

Elle repousse toute consolation, s'irrite si on persiste; l'assistance des ministres de la religion est inutile; les secours de la médecine sont rejetés; sa maladie ne s'étant jamais vue, les hommes n'y peuvent rien; il faudrait une puissance surnaturelle; elle maudit le diable, qui la brûle et la torture; elle maudit Dieu, qui l'a précipitée dans l'enfer.

Mai 1813 : marasme, membres abdominaux rétractés sur l'abdomen ; chute des forces, quoiqu'elle ne doive jamais mourir.

22 juin : mort à sept heures du soir.

DEUXIÈME OBSERVATION.

M...., actuellement âgée de quarante-neuf ans, vivant à la campagne, fileuse de laine, avait souvent entendu faire des contes de sorciers. Quinze ans : menstrues spontanées.

Trente-sept ans : au moment de se marier, elle reconnaît que son prétendu la trompe; elle ne veut plus l'écouter, et un an après elle se marie à un autre. Celui qu'elle a délaissé la menace de se venger et l'envoie à tous les diables. Un homme de son village, qui passe pour sorcier, donne son corps au diable, sans toutefois qu'elle s'en doute. A quarante ans, cessation des menstrues; alors ses idées commencent à se déranger, mais d'une manière insensible aux étrangers; céphalalgie. Quarante-deux ans : revenant d'une longue course, elle est fatiguée, se couche par terre pour se délasser; peu après, elle sent dans la tête un mouvement et un bruit semblables au bruit et au mouvement d'un rouet à filer, elle s'effraie; néanmoins elle reprend son chemin, mais en route elle est enlevée de terre à plus de sept pieds de haut. Rendue chez elle, elle ne peut ni boire ni manger; elle se rappelle la menace qui lui a été faite; elle ne doute plus alors qu'elle ne soit ensorcelée. Beaucoup de remèdes lui sont

prodigués; elle fait des prières, des neuvaines, des pèlerinages; elle porte sur la peau une étole que lui a donnée un prêtre, mais en vain : le diable et ses tourments ne la quittent plus. Trois ans après, elle est conduite à la Salpêtrière.

Maigreur, peau hâlée, terreuse, brûlante; pouls faible, petit; tête penchée, face bouffie, front ridé; les sourcils, par moment, se confondant avec les plis du front, se perdent avec les cheveux; abdomen dur, volumineux; elle y porte toujours la main. Elle assure qu'elle a dans l'utérus le malin esprit, sous la forme d'un serpent, qui ne la quitte ni nuit ni jour, quoiqu'elle n'ait point les organes de la génération faits comme les femmes; elle se plaint d'une forte constriction de la gorge; elle éprouve le besoin de marcher; elle souffre davantage si elle en est empêchée; elle marche lentement, parlant à voix basse de son état, qu'elle déplore; elle se cache pour boire et manger, ainsi que pour uriner et aller à la selle, afin de mieux persuader qu'elle n'est pas un corps, mais une vision, une image. Le diable a emporté son corps; elle n'a point de figure humaine; il n'y a rien d'affreux comme paraître vivre sans être de ce monde. Elle brûle; son haleine exhale le soufre; elle ne mange ni ne boit, parceque le diable n'a pas besoin de

tout cela. Elle ne sent rien; on la mettrait dans le feu terrestre, qu'elle ne brûlerait pas. Elle vivra des millions d'années, ce qui est sur la terre ne pouvant mourir : sans cela, le désespoir l'eût portée à se détruire depuis long-temps.

Rien ne peut la désabuser. Cette infortunée dit des injures aux personnes qui semblent douter de la vérité de ce qu'elle dit; elle appelle sorciers, démons, ceux qui la contrarient; si l'on insiste, elle s'irrite; ses yeux sortent de la tête, deviennent rouges, hagards; alors, « Voyez, dit-elle, cette belle figure, est-ce celle d'une femme ou celle d'un diable ? » Elle se frappe à grands coups de poing sur la poitrine. Elle prétend être insensible, et, pour le prouver, elle pince fortement sa peau, se frappe la poitrine à coups de sabot. Je l'ai pincée moi-même, je l'ai piquée avec une épingle; elle exprimait la douleur lorsqu'elle n'était pas prévenue.

D'ailleurs cette femme est tranquille, n'est point méchante; elle parle raisonnablement sur tout autre objet, lorsqu'on peut la distaire de ses idées. Sous prétexte de la délivrer du diable, de la désensorceler, elle a été magnétisée trois fois, et je n'ai pu observer aucun effet magnétique sur elle.

TROISIÈME OBSERVATION.

H...., âgée de cinquante-un ans, marchande foraine, n'ayant eu ses menstrues qu'à l'âge de vingt-quatre ans, sujette à la céphalalgie, aux coliques, est mère de trois enfants. Pendant sa dernière grossesse, à l'âge de trente-six ans, elle lisait l'apocalypse et des livres de revenants et de sorciers. Souvent elle était effrayée de ses lectures. Sa couche fut laborieuse, et après elle eut plusieurs syncopes; elle croyait voir des flammes. Vers l'âge de trente-sept ans, elle emprunte de l'argent pour obliger un parent. Le créancier l'inquiète, la menace; tourmentée par cette dette, et étant à se promener dans le jardin de sa maison, le diable lui apparaît, lui propose de signer un papier avec du sang tiré du petit doigt de la main gauche, et lui promet la somme d'argent qu'elle doit : après bien des débats, elle écrit la renonciation à Dieu et son dévouement au diable; aussitôt la terre tremble sous ses pieds et autour d'elle; sa maison est entourée par un tourbillon qui l'ébranle et brise les toits. Dans cet instant, le malin esprit disparaît, emportant son corps, et n'en laisse que le simulacre. Tous ses voisins ont été effrayés de tous ces phénomènes. Son corps étant au diable, son image est

tentée de se jeter dans l'eau, de s'étrangler. Le diable l'excite à divers crimes; se sentant dévorée par les feux de l'enfer, elle s'est jetée dans une marre et brûle davantage depuis. Elle n'a point de sang; elle est absolument insensible. Je traversai la peau de son bras avec une épingle, sans qu'elle parût éprouver de la douleur. Elle restera éternellement sur la terre, jusqu'à ce que des hommes savants aient trouvé le moyen de contraindre le diable à rendre son corps créé. Tout ce qu'elle dit lui a été enseigné par le corps qui n'est plus et qui était sur terre.

Cette femme est très maigre, sa peau très noire; le chagrin et le désespoir sont tracés sur sa face, qui est très ridée. Elle se promène paisiblement en tricotant. Elle évite ses compagnes; elle ne se croit point malade, et gémit sur son état misérable que rien ne saurait changer. Elle est tranquille, supporte la contrariété, et a un grand désir de se guérir. En flattant cet espoir, elle a consenti à se faire magnétiser quatre fois sans éprouver les moindres effets du magnétisme. Dans l'espérance que son portrait serait porté à M. l'archevêque, elle s'est très bien posée pour se faire dessiner. Tel est l'état de cette infortunée depuis douze ans.

QUATRIÈME OBSERVATION.

L....., âgée de cinquante-sept ans, blanchisseuse, très dévote dès l'enfance. Quinze ans : première menstruation. Dix-sept ans : mariée; mère de quinze enfants. Quarante-six ans : mort de son mari et d'un de ses enfants, qui expire dans ses bras; anomalie de la menstruation. Vers le même temps, elle a des scrupules, s'accuse d'avoir fait de mauvaises communions, exagère ses exercices de religion, néglige ses occupations, passe son temps à l'église; insomnie, gémissements, crainte de l'enfer. Cinquante-deux ans : cessation des menstrues; ses craintes se changent en terreurs religieuses; elle se croit au pouvoir du diable. Cinquante-quatre ans : fièvre, délire; elle se jette par la croisée, est envoyée à l'Hôtel-Dieu, d'où, après cinq mois, elle est transférée à la Salpêtrière.

Maigreur extrême, peau hâlée, terreuse; teint jaune, physionomie inquiète; tout son corps est dans une sorte de vacillation et de balancement continuels; elle marche toujours, cherchant à faire du mal, à frapper, à tuer.

Il y a un million d'années qu'elle est la femme du grand diable; elle s'entend avec lui; il couche avec elle, et ne cesse de lui dire qu'il est le père

de ses enfants. Elle a des douleurs utérines. Son corps est un grand sac fait de la peau du diable, et plein de crapauds, de serpents et d'autres bêtes immondes, qui sont des diables. Elle n'a pas besoin de manger, et cependant elle mange beaucoup; tout ce qu'on lui donne est empoisonné. Elle serait morte depuis long-temps si elle n'était pas le diable; il y a plus de vingt ans qu'elle n'est pas allée à la selle.

Elle s'accuse de toutes sortes de crimes : elle a tué, volé; le diable lui répète sans cesse de tuer, d'étrangler même ses enfants. En une minute elle commet plus de crimes que tous les scélérats ensemble n'en commettent en cent ans; aussi n'est-elle pas fâchée d'avoir le gilet de force; sans cette précaution elle serait dangereuse.

En se donnant au diable, elle a été contrainte de lui vouer ses enfants; mais, en retour, elle a demandé au diable de faire tomber celui qui est en haut, de tuer Dieu et la Vierge. Quand elle communiait, elle prenait le bon Dieu de l'église pour s'en moquer : elle n'y croit plus; il ne faut plus y croire; il ne faut plus se confesser, le diable le défend.

Elle reste à l'écart, évite ses compagnes, craint de leur faire du mal, parle seule, voit partout le diable et souvent se dispute avec lui.

Cette infortunée nous présente l'exemple de

la démonomanie compliquée de démence et de fureur. Les hallucinations les plus bizarres entretiennent son délire, et provoquent les actes de la fureur la plus aveugle.

CINQUIÈME OBSERVATION.

S....., âgée de quarante-huit ans, est dévorée par deux démons qui se sont établis dans ses deux hanches, et qui ressortent par ses oreilles. Les diables lui ont fait plusieurs marques sur le corps; son cœur est tous les jours déplacé. Elle ne mourra jamais, quoique le diable lui dise d'aller se noyer. Elle a vu les deux diables qui la possèdent; l'un est jaune et blanc, l'autre est noir; ce sont des chats. Elle met du tabac, du vin et surtout de la graisse sur sa tête et dans ses oreilles pour conjurer le diable. Elle marche sans cesse nu-pieds, au soleil, à la pluie; en marchant, elle ramasse tout ce qu'elle rencontre; elle égare ses vêtements; elle mange beaucoup; ses défections sont involontaires; elle ne dort point; elle est sale, elle est maigre; sa peau est très noire. Elle n'a aucune suite, même dans le système d'idées qui la préoccupent sans cesse; elle articule les sons avec la plus grande difficulté. C'est bien là une démonomanie compliquée de démence et de paralysie.

Maintenant que nos lecteurs connaissent, par des observations nombreuses, à quels égarements l'exaltation du sentiment religieux peut conduire, maintenant qu'ils connaissent les malheurs de l'ignorance et de la superstition, et qu'ils possèdent un terme de comparaison, voyons, comme je l'ai déjà dit, si les hommes ignorants, fanatiques ou superstitieux, dont l'histoire de tous les temps nous a retracé les ridicules et les horreurs, n'ont pas, avec les aliénés cités, la plus frappante conformité. Si ce rapprochement est naturel, il atténuera, aux yeux de l'homme impartial, les violences de ces infortunés; si jamais des calamités semblables à celles dont nous avons la triste connaissance affligent son pays; si sa profession, son devoir l'appellent à prononcer sur de pareils individus; si l'intérêt social en exige impérieusement la punition exemplaire, il gémira sur cette nécessité cruelle; il fixera l'attention des gouvernements sur la nature et la source de ces égarements; il indiquera les moyens de les prévenir, et sa voix éloquente, plaidant la cause du malheur, réclamant les droits de l'humanité, frappera, n'en doutons pas, tous les esprits généreux, étendus et bien intentionnés.

Comme les aliénés, d'abord ils vivent sous

l'empire d'un sentiment exclusif; ils ont une idée fixe, et ils asservissent la religion aux caprices de l'imagination et aux dérèglements des passions.

Sur eux comme sur les aliénés, la raison, les lois sont sans autorité; joignez à cela la simplicité, la bonhomie avec laquelle ces convulsionnaires, pour honorer la Divinité, se livrent à des pratiques bizarres et ridicules; ajoutez que, dans leur enthousiasme, violant les droits les plus sacrés, étouffant les sentiments les plus chers et faisant couler le sang par torrents, ils croient non seulement être innocents, mais encore avoir fait pour le ciel une œuvre expiatoire; vous aurez alors rassemblé tous les traits qui caractérisent le délire, et loin d'imiter ces écrivains déclamateurs qui cherchent à attirer sur ces malheureux la vindicte publique, plus éclairés, vous ne verrez en eux que de véritables monomanes qui, dans leur exaltation et dans leurs atrocités, croient constamment bien faire, deviennent meurtriers de bonne foi et toujours pour la bonne cause, et qu'il est plus juste de chercher à ramener à la raison et à des sentiments modérés, par les secours de la médecine, de la philosophie et de la véritable religion, que de les punir pour leurs infractions à

l'ordre social; infractions qui perdent une partie de leur criminalité, par l'impuissance où ils sont, dans cet état de l'âme, d'apporter dans leurs actions la moindre moralité.

Le flambeau de l'analyse, que j'ai osé porter ici dans les profondeurs de la nature humaine, fait clairement distinguer, si je ne me trompe, le zèle aveugle et conséquemment dangereux de cet enthousiasme, de ces sentiments sublimes approuvés par la raison, mais bien supérieurs à elle, qui, transportant l'homme hors de lui-même, étouffent l'égoïsme et deviennent la cause de cette abnégation totale, de ces dévouements généreux qui tant de fois ont servi la religion et la patrie. Qui de nous voudrait calomnier les héros, avilir les martyrs? Ces grandes âmes, qu'on ne saurait se lasser d'admirer, rappellent à l'homme la noblesse de son origine; elles lui retracent en même temps la règle de ses devoirs, et lui montrent le degré de perfection où le courage et la vertu peuvent le faire arriver.

INFLUENCE DES MŒURS.

Tous les auteurs qui se sont occupés avec quelque distinction de l'étude des maladies mentales ont remarqué qu'elles étaient d'autant plus nombreuses que les mœurs du pays où ils les observaient étaient plus dissolues. Il est fâcheux que ces médecins n'aient pas eu plus de connaissances sur la nature de l'homme et la source de ses déterminations ; ils auraient étendu cette idée, et démontré, par des faits incontestables, que la multiplicité des délits suit, comme le suicide et la folie, le relâchement ou la perte des mœurs ; et les gouvernements, frappés de cette vérité, auraient peut-être alors mieux senti la nécessité de mettre une digue, par de bonnes institutions, à ces débordements qui non seulement font perdre la raison à quelques individus, mais qui multiplient encore les crimes dans la même proportion, et entraînent nécessairement, à la longue, la ruine et l'opprobre des nations.

Ici se présente cette question tant de fois agi-

tée, et dans l'examen de laquelle chaque auteur n'a cessé d'apporter ses préjugés et ses passions. Est-ce parmi le bas peuple, est-ce parmi les classes élevées de la société, que la dépravation morale est la plus grande? Des volumes ont été faits sur cette matière, et la question paraît encore indécise. Essayons donc d'en donner la solution, et ne craignons pas d'exprimer, dans l'intérêt de la morale et de la vérité, notre pensée tout entière.

Pour juger dans quelle classe de la société la dépravation morale est la plus grande, pour trancher en un instant la difficulté, il ne faut, ce me semble, qu'apprécier la position respective et l'état intellectuel et moral de chaque classe en particulier. Je m'explique.

Les enfants du bas peuple naissent au sein de la misère, abandonnés en quelque sorte à la charité publique; ils passent leur première enfance dans le vagabondage et la mendicité, ne tenant à rien dans la société, pas même aux auteurs de leurs jours, qui le plus souvent, aigris par le malheur, ne leur ont fait essuyer que de durs traitements; sans éducation, conséquemment sans morale, sans religion, ou ne possédant sur toutes ces choses que des notions confuses, et, par la même cause, presque sans intelligence,

ils arrivent ainsi à l'époque de la puberté, à cette époque où des sentiments et des penchants jusqu'alors inconnus se prononcent avec énergie, et demandent impérieusement leur emploi; à cette époque enfin signalée par tous les observateurs comme orageuse pour le jeune homme même élevé dans les principes de la morale la plus austère, fortifié par les leçons sublimes de la religion, accoutumé de bonne heure à soumettre ses passions à la voix de la raison, et dont l'intelligence, agrandie par tous les moyens, lui fournit encore des motifs d'un ordre supérieur pour sortir triomphant de cette lutte difficile.

Comment veut-on maintenant qu'un enfant nourri dans l'abjection, élevé dans l'ignorance et la débauche la plus grossière, dont la vie *animale* a été jusqu'alors presque seule en action, apporte, lorsqu'il est homme, de la dignité dans sa conduite, dompte ses penchants, et puisse éviter de perdre la tête ou de tomber dans tous les dérèglements imaginables? Un pareil homme n'est point un être dépravé, à prendre le mot dans son acception rigoureuse; n'ayant jamais rien possédé en grandeur, en morale, en vertu, il est tel qu'il a toujours été. C'est une véritable brute, qui, par le vice de nos institutions, s'enfonce de plus en plus dans la fange où elle est née, et qui, dans

ses violences, ses turpitudes et ses crimes, mérite souvent, de la part du législateur, une attention particulière si celui-ci veut, dans ses condamnations, satisfaire à la fois la raison, la justice et l'humanité.

L'homme profondément dépravé, l'homme profondément criminel est celui qui fait servir sa naissance, son pouvoir, sa fortune, son intelligence et son Dieu à satisfaire les penchants, les sentiments et les intérêts contre lesquels, par tous ces avantages, il était le mieux prémuni. Doué de la liberté morale au plus haut degré, rien ne peut excuser sa dépravation. Il n'est point à confondre avec ces individus qui, momentanément dominés par une passion quelconque, oublient leurs devoirs, et dont la violence même et non la préméditation atténue la culpabilité aux yeux du jurisconsulte éclairé. Il calcule, au contraire, et cherche froidement tous les moyens de multiplier ses débauches. D'autant plus dangereux qu'il ne se montre point dans toute sa nudité, et que, prenant successivement tous les masques, il parvient, non pas à voiler entièrement ses désordres, mais à échapper à la vengeance des lois, et à donner par conséquent au peuple imitateur l'exemple le plus funeste et en même temps le plus affligeant pour l'honnête homme, celui du pou-

voir et des dignités offrant le spectacle des plus affreux débordements, sans encourir néanmoins les peines réservées à ces excès.

Les lois de la physiologie expliquent à mes lecteurs comment cette manière de vivre conduit, à la longue, et presque indistinctement, au crime ou à la folie ; ils conçoivent sans peine qu'une aussi grande facilité à se satisfaire en toutes choses doit faire acquérir aux penchants et aux sentiments mis journellement en activité, et dont quelques uns d'ailleurs sont assez souvent déjà prédominants par eux-mêmes, une force telle que l'on devient en quelque sorte incapable d'en régulariser l'action et d'en réprimer la violence. Dans de pareilles circonstances, la raison et la volonté perdent insensiblement leur pouvoir ; l'homme n'obéit plus qu'aux facultés d'un ordre inférieur : il se rapproche encore ici du reste de l'animalité; et ce n'est malheureusement, pour la société comme pour l'individu, que lorsque son état mental est presque incurable, et qu'il en est résulté les plus graves inconvénients, que l'on se détermine enfin à l'enchaîner dans les prisons ou à réclamer pour lui, dans un établissement d'aliénés, les secours de la thérapeutique.

Ce n'est donc ni une digression, ni une analyse

philosophique, que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs : c'est l'appréciation physiologique de l'existence morale et intellectuelle, et de la position respective de la première et de la dernière classe de la société ; c'est l'énumération rapide et circonstanciée des causes qui multiplient chez elles les crimes et les maladies mentales ; c'est en quelque sorte le développement d'une idée qui appartient au docteur Esquirol, et que tout le monde a sans doute remarquée dans son article *folie* du *Dictionnaire des sciences médicales*. « De la situation la plus calme, dit-il, on s'élève par des nuances insensibles à la passion la plus violente, jusqu'à la manie la plus furieuse ou à la mélancolie la plus profonde ; car toutes les folies ont leur type primitif dans quelques passions. » Idée féconde, idée vraie, qui, par malheur pour la science, ne s'est présentée à son esprit que comme un éclair, et qu'il a presque à l'instant même abandonnée.

Les révolutions dont la France a été le théâtre pendant trente années consécutives ont beaucoup contribué à relâcher la morale. Placés sur une scène mouvante et orageuse, privés de bonnes institutions, nous avons été pendant tout ce temps le jouet des passions des hommes supé-

rieurs et des évènements politiques qu'elles ont amenés. Trompés dans nos calculs et dans nos espérances, trahis dans nos affections les plus chères, nous n'avons plus voulu nous donner en sacrifice. Dans un pareil état de choses, la bienveillance s'est lassée, l'égoïsme a remplacé les mouvements généreux, et l'on est successivement tombé dans la plus honteuse des dégradations. L'opinion, qui doit, par ses suffrages ou ses mépris, honorer ou flétrir les individus, a perdu sa puissance; on a tout sacrifié à l'orgueil, à la cupidité, à l'intérêt personnel; la justice, la conscience et la raison ont été méconnues; et la religion, également méprisée pendant une partie de cette époque, a inutilement offert à tous ces êtres égarés, malheureux ou coupables, ses lumières, ses espérances et ses consolations.

Ce concours de circonstances morales et intellectuelles est plus que suffisant pour affaiblir les mœurs; il rend compte aux médecins de l'augmentation qu'ils ont tous remarquée dans le nombre des affections cérébrales, et il donne également aux jurisconsultes la raison de la multiplicité des infractions faites à l'ordre social. Un oubli aussi profond de tous les devoirs ne peut être que momentané.

Suivant le docteur Esquirol, et d'après le rap-

port des voyageurs, le petit nombre de maladies mentales qu'on observe chez les Anglo-Américains dépend de ce que leurs mœurs ne sont point corrompues. Le même auteur prétend, et l'on sait combien il mérite de croyance, que les mœurs des Italiens rendent chez eux la mélancolie religieuse et l'érotomanie très fréquentes.

M. le docteur Falret, qui a recueilli, en 1820, des observations précieuses sur les établissements de bienfaisance et les maisons de correction de la Suisse, a bien voulu me communiquer celles qu'il a faites dans les établissements consacrés aux aliénés. Il a constaté, dans dix-sept cantons, la fréquence des mélancolies religieuses, et surtout celle de l'érotomanie. Les connaissances que nous avons sur les mœurs et les institutions de l'Italie et de la Suisse donnent l'explication de la prédominance de ces deux variétés du délire.

M. Falret, dans son ouvrage classique sur le suicide et l'hypochondrie, a également fait remarquer que la fréquence des maladies mentales est toujours en rapport avec le mauvais état des mœurs. Le lecteur me saura gré d'avoir mis ici la partie de son travail où, d'après les documents historiques, il apprécie cette influence chez les Ro-

mains, après l'époque désastreuse de la bataille de Pharsale, qui porta un coup si funeste aux mœurs de ce peuple souverain. On ne peut en moins de mots analyser avec plus de profondeur, et rendre en même temps la pensée avec plus de force et d'éclat.

« De la bataille de Pharsale, dit-il, qui fut le tombeau de la république romaine, date la plus grande fréquence de la mort volontaire chez les Romains. Quelles circonstances, en effet, plus favorables pour le développement du suicide que la perte de la liberté pour des âmes fières, accoutumées à l'indépendance ! Que de beaux souvenirs il fallait effacer de sa mémoire ; que de regrets, en comparant deux époques si rapprochées et si différentes ; quels changements dans les mœurs ; quelles cruautés sous les empereurs ! Quel temps peut présenter un concours plus nombreux de causes de suicide que celui où le ressentiment d'une femme, la haine d'un affranchi, la délation d'un esclave mécontent ou corrompu, la possession d'une grande fortune, la jalousie, la cupidité, l'esprit ombrageux d'un tyran, un geste, le silence, un songe même, sont des motifs suffisants pour vous envoyer au supplice, dans le moment le plus inattendu ?

INFLUENCE DES PROFESSIONS.

L'étude de l'influence des professions sur la production des maladies mentales donne, par ses résultats, une force nouvelle à l'opinion que nous avons émise; savoir, que les causes de ces affections avaient une action directe et immédiate sur le cerveau. En effet, l'observation journalière, et les relevés publiés sur ce sujet par des médecins placés sur un grand théâtre, mettent hors de doute que les professions qui peuvent être le plus considérées comme causes prédisposantes ou occasionelles de la folie sont celles qui maintiennent presque constamment en exercice les facultés de l'âme. Le cerveau, je ne cesserai de le répéter, est en cela, comme en toute chose, soumis aux lois qui régissent l'économie, et, conséquemment à cette vérité, semblable aux autres organes dont on l'a trop long-temps séparé; le nombre de ses maladies est toujours en rapport avec la multiplicité ou l'énergie des causes d'excitation auxquelles il est exposé.

Le travail intellectuel a été regardé par tous les auteurs comme une des sources les plus fécondes en maladies mentales ; les symptômes qui se manifestent à la tête dans toute contention un peu prolongée de l'esprit leur ont fait naître cette opinion, et la pratique les a mis à même d'observer des faits qui l'ont accréditée. Ils ont vu des maladies du cerveau chez des enfants qu'on avait soumis avec opiniâtreté à des études difficiles ; ils ont également constaté que la plupart des hommes célèbres dans les lettres, les sciences et les arts, finissaient, dans la majorité des cas, par éprouver aussi des affections cérébrales. Je ne viens donc point, comme on le pense bien, m'élever contre des observations qui ont tout le degré d'authenticité nécessaire pour être crues, et dont l'expérience confirme chaque jour les résultats : mais je dis, d'une part, qu'on a bien souvent confondu ces affections aiguës, qui entraînent instantanément avec elles la démence et la paralysie, avec le délire apyrétique, dont nous faisons l'objet spécial de nos recherches ; et que, d'une autre part, la culture des lettres, des sciences et des beaux-arts, prise et considérée en elle-même, entraîne moins souvent qu'on ne le pense l'aliénation mentale. L'histoire des hommes qui

se sont distingués dans ces différentes carrières en fournit des preuves irrécusables. L'étude, loin d'être pour eux une cause de folie, les en préserva souvent; elle leur fit oublier bien des fois les peines que l'envie ou d'autres passions rivales multipliaient autour d'eux; et si pour soutenir cette opinion il nous fallait invoquer de puissantes autorités, nous pourrions extraire, des écrits que nous ont laissés quelques uns de ces beaux génies, plusieurs passages où se trouve consignée l'expression de la plus vive reconnaissance pour les plaisirs et les consolations qu'elle leur avait prodigués.

J'ai dit tout à l'heure que la culture des lettres, prise et considérée en elle-même, n'occasionait presque jamais d'altération dans le cerveau, et conséquemment de trouble dans ses fonctions. Il peut arriver cependant qu'une application trop intense des facultés, une étude trop prolongée, une direction exclusive vers un seul objet, amènent ce fâcheux résultat; mais on peut être convaincu que, dans la majorité des cas, les maladies mentales qui frappent les hommes supérieurs tiennent à des causes, je ne dirai pas plus directes que les travaux intellectuels, mais à des causes plus vives, plus profondes, plus déchirantes : je veux indiquer les

passions dont ils sont beaucoup plus violemment et beaucoup plus souvent tourmentés qu'on ne le pense communément.

Pourquoi suis-je obligé, par mon sujet, de dévoiler encore ici les faiblesses de l'humanité? Je fais cette réflexion pour prévenir toute idée défavorable à mon caractère. En effet, dans un ouvrage destiné à faire envisager les suites funestes des passions, je veux, je dois me soustraire à leur influence; et quand je vais dire à quels sentiments les hommes de génie s'abandonnent le plus volontiers; quand je vais, comme médecin, indiquer les causes qui rendent quelquefois si épineuse la carrière dans laquelle ils sont entrés, il m'importe beaucoup de convaincre mes lecteurs que je n'ai point eu l'intention de composer des satires.

Buffon, jaloux à l'excès de sa réputation, et ayant par cela même éprouvé, quoique accablé de prospérités et de gloire, combien les hommes illustres sont exposés à ne point trouver de justice dans le jugement de leurs contemporains, s'est attaché, dans un de ses ouvrages, à dépeindre tous les dégoûts qui les attendent et qui troublent le bonheur de leur vie. Arrêtons un instant avec lui notre attention sur l'état mental de ces êtres tout à la fois privilégiés et malheu-

reux : l'autorité de ce grand homme aura déjà beaucoup accrédité notre opinion. « C'est alors que naissent les soucis, et que la vie est la plus contentieuse ; car on a pris un état, c'est-à-dire qu'on est entré par hasard ou par choix dans une carrière qu'il est toujours honteux de ne pas fournir, et souvent dangereux de remplir avec éclat. On marche donc péniblement entre deux écueils également formidables, le mépris et la haine. On s'affaiblit par les efforts qu'on fait pour les éviter, et l'on tombe dans le découragement : car, lorsqu'à force d'avoir vécu et d'avoir reconnu, éprouvé, l'injustice des hommes, on a pris l'habitude d'y compter comme sur un mal nécessaire ; lorsqu'on s'est enfin accoutumé à faire moins cas de leur jugement que de son repos, et que le cœur, endurci par les cicatrices mêmes des coups qu'on lui a portés, est devenu plus insensible, on arrive aisément à cet état d'indolence, à cette quiétude indifférente dont on aurait rougi quelques années auparavant. La gloire, ce puissant mobile de toutes les grandes âmes, et qu'on voyait de loin comme un but éclatant qu'on s'efforçait d'atteindre par des actions brillantes et des travaux utiles, n'est plus qu'un objet sans attraits pour ceux qui en ont approché, et un fantôme vain et trompeur pour

les autres qui sont restés dans l'éloignement. La paresse prend sa place, et semble offrir à tous des routes plus aisées et des biens plus solides; mais le dégoût la précède, et l'ennui la suit. L'ennui, ce triste tyran de toutes les âmes qui pensent, contre lequel la sagesse peut moins que la folie. »

[1] . . . .

. . . .

Le respectable et savant Fodéré, dans son *Traité du délire*, a recherché avec beaucoup de soin quelle pouvait être l'influence des professions sur la production de la folie. Il a très bien apprécié l'effet intellectuel et moral des changements qui se sont opérés en Europe, depuis environ un siècle, dans les habitudes et les occupations de ses habitants. J'engage le lecteur à consulter l'ouvrage de cet honnête homme, qu'on aurait dû critiquer avec plus de ménagement; il y trouvera des faits intéressants, des réflexions profondes et une philosophie douce et patriarcale.

Voici un relevé donné par M. Esquirol des

[1] La marche rapide de l'impression ne m'a pas permis d'achever l'énumération des causes qui multiplient les maladies mentales chez les hommes de lettres et les savants.

professions qu'avaient exercées cent soixante-quatre malades reçus dans son établissement.

Négociants	50
Militaires.	33
Étudiants.	25
Administrateurs et employés.	21
Avocats, notaires, gens d'affaires.	10
Artistes.	8
Chimistes, verriers.	4
Médecins.	4
Cultivateurs.	4
Marins.	3
Ingénieurs.	2
Total. . .	164 [1]

M. Fodéré, que nous citions tout à l'heure, a fait les mêmes observations. Les classes de la societé qui ont fourni le plus grand nombre d'aliénés aux établissements qu'il a connus sont celles des marchands, des négociants et des militaires [2]. Ces faits sont d'un trop grand intérêt pour qu'il ne nous soit pas permis d'en rechercher et d'en indiquer les causes.

[1] *Dictionnaire des sciences médicales*, tome 16, pag. 178.

[2] *Traité du délire*, tom. 2, pag. 57.

Si, dans une nation, l'état florissant du commerce y donne en quelque sorte la mesure de son pouvoir, de sa richesse, de son indépendance et de sa félicité; si beaucoup d'hommes apportent dans l'exercice honorable de cette profession du désintéressement, de la droiture et de la grandeur, on peut assurer aussi que, par une condition déplorable qui paraît attachée à l'espèce humaine, il entraîne avec lui, comme toutes les meilleures choses de ce monde, des inconvénients graves, qu'il excite particulièrement la cupidité, et qu'un nombre assez considérable de ceux qui appartiennent à cette classe sont, dans l'exploitation de leur branche d'industrie, sans bonne foi, sans délicatesse et sans probité. « Les gouvernements modernes, comme l'observe très bien M. Fodéré, ne dédaignant pas de rivaliser en spéculations mercantiles avec leurs sujets, ont singulièrement contribué à la révolution qui s'est opérée sous ce rapport dans nos usages et dans nos mœurs. Nous sommes arrivés au point de mépriser tout ce qui n'est pas matière ; on ne fait rien qu'avec de l'argent; on prend l'habitude de tout soumettre, même les affections les plus chères, à un calcul froid et intéressé. » Les richesses seules procurant tous les avantages de la vie, effaçant toutes les

distinctions morales, faisant obtenir au vice même la considération qu'on ne devrait accorder qu'à la vertu, le désir d'en accumuler devenu de plus en plus impérieux par ces causes, fait nécessairement trouver bons tous les moyens qui y conduisent; et, sans prévoir « où peut mener un pareil état de choses, on prépare ainsi le triomphe des doctrines subversives des principes qui jusqu'alors ont soutenu l'édifice social. » Idées affligeantes, d'où l'on peut tirer des arguments nombreux en faveur de notre opinion, et dont la vérité, d'après tout ce que nous avons dit sur les mœurs, établit d'une manière incontestable des prédispositions plus ou moins fortes aux maladies mentales, en même temps qu'elle donne la raison du nombre effrayant pour la société de ces malheureux que l'on traduit chaque jour devant les tribunaux, et qui terminent par le suicide ou vont achever dans les bagnes une existence qu'ils ont déshonorée.

Les hasards des spéculations lointaines, qui maintiennent l'esprit dans une tension continuelle, et qui d'un seul coup et dans un moment, donnent ou enlèvent une fortune considérable; la vie molle, indolente et voluptueuse que certains marchands ou négociants font suc-

céder au tumulte, aux agitations et à la sobriété de la vie passée, expliquent encore chez cette classe de la société la fréquence des maladies mentales.

La vie errante des militaires, le joug impérieux mais nécessaire qu'on leur impose, l'orgueil et la vanité qu'au sein de cet assujettissement on ne cesse d'exciter dans leur âme, leur licence effrénée, et presque toujours impunie quand elle ne viole par leurs règlements ; les sentiments les plus généreux et les fureurs les plus incroyables qu'on exploite chez eux tour à tour ; l'habitude, dans leur obéissance passive, d'être prêts à sacrifier à chaque instant leur vie ; les désastres qui quelquefois les accablent en terre étrangère ou sur le sol même de la patrie, et qui, en les soumettant à des privations de tout genre, les blessent en même temps profondément dans ce qu'ils appellent leur honneur ; l'ingratitude dont souvent on récompense leur aveugle dévouement ; le calme de la retraite, qui, chez quelques uns, succède à cette existence intellectuelle et morale vraiment étonnante, sont les causes particulières qui chez cette classe, placée hors de la société par ses institutions, multiplient le nombre des suicides et des autres maladies mentales.

Il résulte aussi des observations particulières et des relevés publiés par différents médecins, et que le lecteur peut consulter à loisir dans les ouvrages qu'ils ont fait paraître, que parmi les professions qui prédisposent aux maladies mentales, ou qui les occasionent, il faut également compter les professions sédentaires, qui dans leur exercice, comme leur dénomination l'indique, laissent constamment en repos le système musculaire. « Vivre, a fort bien dit Rousseau, ce n'est pas respirer; c'est agir, c'est faire usage de nos organes, de nos sens, de nos facultés, de toutes les parties de nous-mêmes qui nous donnent le sentiment de notre existence. » Combien donc l'homme s'écarte de sa destination primitive, et à quels dangers il s'expose, lorsque, par la nature de sa profession, il se condamne à une immobilité presque continuelle! Cette inaction dans les agents de nos relations extérieures n'entraînant aucune dépense de l'influx nerveux, rompt l'équilibre et favorise sa concentration dans le foyer principal de la sensibilité. Ajoutons à cela que les personnes qui ont une pareille existence font sur elles-mêmes de fréquents retours; que si elles reçoivent un petit nombre d'impressions, elles s'y montrent ordinairement très sensibles; et que si leurs idées

sont peu nombreuses, leurs penchants et leurs sentiments acquièrent dans l'isolement et le silence une énergie dangereuse pour la société, et funeste, sous plus d'un rapport, à ces infortunés.

INFLUENCE DES AGES.

Nous avons vu que les causes de folie jusqu'à présent énumérées tendaient à déranger l'organisation du cerveau par l'exercice même de ses fonctions. Notre chapitre de l'*influence des âges* va jeter un nouveau jour sur la question qui nous occupe, en démontrant d'une manière incontestable que les périodes de la vie les plus favorables à cette maladie sont précisément celles où le cerveau est le plus en activité.

Il est dans les sciences de ces esprits sévères qui, redoutant l'artifice du raisonnement, ne veulent point de sa lumière ; l'expérience d'un seul homme leur est d'ailleurs suspecte ; les faits intéressants mais isolés qui confirment ses assertions ne mènent à aucun résultat. Leur incrédulité veut être forcée, et, pour l'ébranler ou la détruire, il faut leur présenter une masse d'observations telle, qu'on puisse, dans le sujet qu'on traite, tout réduire à un simple calcul, afin d'établir des vérités mathématiques seules capables d'occuper leurs moments et de frap-

per leur pensée. C'est pour satisfaire ces intelligences privilégiées, et donner en même temps à mon sujet un plus haut degré d'intérêt, que je vais offrir à mes lecteurs les relevés publiés, tant en France qu'en Angleterre, sur le sujet qui nous occupe, par MM. Haslam, Pinel, Esquirol et Fodéré.

Ils y verront que les maladies mentales commencent à paraître à la puberté, époque où, comme on le sait, l'homme semble sortir tout-à-coup d'un long sommeil pour ouvrir son âme à des impressions multipliées et satisfaire les sentiments et les penchants dont la nature l'a gratifié, mais qui bien souvent par leur violence lui font perdre la tranquillité dont il avait joui jusqu'alors; que ces mêmes maladies augmentent dans les âges suivants, où son existence morale est la plus étendue possible, où, membre actif du corps social, il met en jeu toutes ses puissances intellectuelles, et qu'elles diminuent enfin à mesure aussi qu'arrivé à l'apogée de sa vigueur, il est ramené par le cercle de la vie à la faiblesse de l'enfance, et qu'il retombe par degrés insensibles dans la nullité physique et morale qui la caractérise.

Sur 1664 aliénés admis à l'hospice de Bedlam, de 1784 à 1794, il y eut :

De 10 à 20 ans. . . .	113	individus.
De 20 à 30.	488	
De 30 à 40.	527	
De 40 à 50.	362	
De 50 à 60.	143	
De 60 à 70.	31	
Total.	1,664	

Sur 1203 aliénés renfermés dans l'hospice de Bicêtre, de 1784 à 1793, il y eut :

De 15 à 20 ans. . . .	65	individus.
De 20 à 30.	329	
De 30 à 40.	380	
De 40 à 50.	236	
De 50 à 60.	130	
De 60 à ».	53	
Total.	1,203	

A la Salpêtrière, de 1811 à 1814, il y eut, sur 1118 folles :

De 15 à 20 ans....	171
De 20 à 30........	135
De 30 à 40........	403
De 40 à 50........	205
De 50 à 60........	115
De 60 à 70........	66
De 70 à 80........	23
Total.....	1,118

En Provence, sur 70 exemples d'aliénés notés par M. Fodéré :

De 18 à 40 ans....	38
De 40 à 50........	26
De 50 à 60........	5
De 60 à 70........	1
Total.....	70

INFLUENCE DES SEXES.

La femme est-elle plus exposée que l'homme aux maladies mentales?

Cette question a été traitée par un grand nombre de médecins, et résolue presque à l'unanimité par l'affirmative. Pour mettre le lecteur à même de la décider encore, et pour éviter toute contestation, nous allons extraire de plusieurs ouvrages des relevés dont l'examen et la comparaison ne peuvent offrir que le plus vif intérêt.

Nous rechercherons ensuite pourquoi, d'abord, les résultats ne sont pas identiques dans tous les pays; puis, faisant abstraction de ces observations particulières pour ne considérer et ne mettre en parallèle que la masse des faits, nous verrons si la plus grande fréquence des maladies mentales chez la femme, établie par ce rapprochement, peut être expliquée par l'action des causes physiques telles que la suppression des règles, les suites de couches, le temps critique; ou si, bien plutôt, il ne faut pas considérer ces troubles comme consécutifs à l'affection

primitive idiopathique du cerveau, et si la constitution nerveuse de la femme, les vices de son éducation, les contrariétés et les chagrins que notre imperfection mutuelle et les hasards de la vie lui font essuyer, la violence de ses sentiments, la difficulté de choisir sa position sociale, la nécessité où elle est plus que l'homme d'immoler à l'opinion publique ses goûts et ses penchants, la susceptibilité qui, chez elle, précède, accompagne et suit l'exercice de certaines fonctions, susceptibilité qui donne momentanément aux impressions les plus légères la force des plus profondes émotions; nous verrons, dis-je, si, pour tout physiologiste dégagé de prévention, ce ne sont pas là les seules causes qui puissent naturellement expliquer cette différence.

1756. RAIMOND, à Marseille.	50 homm. à	49 femm.
1786. TENON, à Paris.	500 homm. à	509 femm.
1807. A SAINT-LUKE.	100 homm. à	153 femm.
De 1801 à 1821. M. DESPORTES; rapport sur le service des aliénés de Bicêtre et de la Salpêtrière.. . .	4,552 homm. à	7,223 femm.
BERLIN	1 homm. à	2 femm.
1807 à 1812. Plusieurs hospices de France visités par M. ESQUIROL. .	488 homm. à	700 femm.
Le docteur FALRET, dans les établissements d'aliénés qu'il a visités en Suisse..	135 homm. à	138 femm.
Hautes-Pyrénées, FODÉRÉ.	42 homm. à	11 femm.
1812. En Pensylvanie..	2 homm. à	1 femm.
1813. A Avignon.	39 homm. à	18 femm.
1816. Hôpital de Gênes.	64 homm. à	74 femm.
Haslam à Bedlam..	4,042 homm. à	4,832 femm.
A la Retraite, près d'York	67 homm. à	82 femm.
TOTAL. . . .	10,082 homm. à	13,792 femm.

On voit donc manifestement par ces tableaux que s'il est vrai de dire, eu égard à la généralité des cas, que la femme est plus exposée que l'homme à la folie dans quelques pays, cependant le rapport numérique entre les sexes présente, du côté des hommes, une proportion beaucoup plus considérable.

Maintenant, je demande aux médecins qui ont cru pouvoir expliquer la plus grande fréquence des maladies mentales chez les femmes

par la suppression des règles, les suites de couches, le temps critique, quelle peut être la cause de cette particularité? Qui peut, dans ces contrées, soustraire la femme à cette affreuse maladie? n'a-t-elle pas les mêmes tributs à payer, les mêmes fonctions à remplir? Qui peut enfin produire des résultats en apparence si contradictoires à l'ordre accoutumé des choses?

Ici nos adversaires n'ont rien à répondre, et les raisons qu'en donnent les auteurs qui nous ont fourni ces faits intéressants fortifient de toute leur autorité l'opinion que nous avons énoncée. J'en vais présenter aux lecteurs le rapide exposé.

Dans tous les endroits où l'on a fait ces observations, la femme élevée dans la simplicité, façonnée de bonne heure par de sages institutions, ne paraît point dans le monde pour y jouer un rôle étranger à sa constitution. Remplissant les fonctions touchantes de la maternité, occupée des soins du ménage et du bonheur de son époux, possédant à la fois l'esprit de son sexe et de sa position, sa vie s'écoule dans l'innocence et la paix ; et, enlevée de cette manière aux passions, dont un si grand nombre de femmes offrent partout ailleurs le scandale et deviennent les victimes, elle trouve, tant dans l'exercice de toutes ces vertus que dans la juste

mesure où elle a su constamment renfermer la violence naturelle de ses sentiments et de ses penchants, non seulement un préservatif aux maladies nerveuses, mais elle trouve encore à tous les sacrifices qu'elle s'impose le dédommagement le plus doux et le plus capable de flatter le cœur d'une honnête femme; je veux parler de l'estime publique, dont elle obtient les suffrages, et du respect, de l'amour et de la confiance qu'elle inspire à sa famille : avantages immenses que les femmes ne perdent que par l'ignorance où elles sont de la nature de leurs attributions, et sur lesquels, si j'avais les talents nécessaires, j'aimerais à fixer l'attention des observateurs, dans la conviction intime où je suis que, sans elles, on ne pourra jamais apporter dans les mœurs la plus simple amélioration.

CAUSES PHYSIQUES.

SUPPRESSION DES RÈGLES.

Le désordre menstruel peut-il être regardé comme une des causes physiques les plus nombreuses de l'aliénation mentale ? N'est-il au contraire que le résultat de l'affection primitive de l'encéphale[1].

La première opinion appartient à Hippocrate; elle a régné pendant des siècles, et elle est encore aujourd'hui la plus accréditée. On n'aura point lieu de s'en étonner, si l'on réfléchit à tout l'ascendant qu'a dû nécessairement exercer un homme qui, dès l'enfance de l'art, avait pour ainsi dire embrassé dans son vaste cerveau l'immense étendue de l'horizon médical.

La seconde opinion, émise par deux de mes condisciples, MM. Falret et Georget, n'a point en sa faveur l'autorité des temps; mais elle est fondée sur l'observation de la nature, et elle

[1] Mémoire couronné au concours ouvert, par M. Esquirol, à l'hospice de la Salpêtrière, en 1822.

doit opérer une conviction profonde dans l'esprit de tous les hommes de bonne foi, et assez dégagés de préjugés pour secouer le joug des vieilles autorités, quelque imposantes qu'elles puissent être. Disons cependant, après avoir payé un juste tribut d'éloges à ces auteurs, que l'opinion qu'ils ont consignée dans leurs ouvrages eût trouvé moins de détracteurs, eût été plus universellement adoptée, si, ne se bornant pas à une proposition générale, ils l'eussent fortifiée de faits plus nombreux, et s'ils eussent auparavant démontré, comme nous allons nous efforcer de le faire, que le cerveau, loin d'être influencé par l'état particulier de la matrice considérée lors des deux grandes époques de la puberté et du temps critique, influence au contraire à tel point les fonctions départies à cet organe, qu'on doit être surpris de ce que les médecins n'aient point été plus tôt frappés de cette vérité, et qu'ils n'en aient point tiré les conséquences rigoureuses et nécessaires que nous soumettons à nos lecteurs.

Les auteurs eux-mêmes, malgré les efforts que l'esprit de système leur a fait faire, n'ont pu méconnaître la grande influence qu'exerce le cerveau sur les phénomènes qui se manifestent lors de la puberté. Leur aveu n'est pas suspect, et

je dois m'en servir pour consolider mon opinion. Tous ont écrit « que l'époque de la première apparition des règles n'est pas la même pour tous les individus. L'éducation, la manière de vivre, le genre d'occupations, les affections morales, sont en général les causes des nombreuses variétés qu'on remarque à cet égard[1]. » Les observations suivantes appartiennent à Cabanis; elles militent à tel point en faveur de notre opinion, qu'on est tout surpris qu'il ait pu les faire et les imprimer sans renoncer à l'idée contre laquelle nous nous élevons aujourd'hui. On ne peut par des faits plus positifs en démontrer l'absurdité.

« Dans les animaux qui vivent séparés de tous ceux de la même espèce, la maturité des organes de la génération arrive un peu plus tard; loin des objets dont la présence pourrait la hâter par l'excitation de l'exemple ou par certaines images qui réveillent la nature assoupie, l'enfance se prolonge; mais elle cesse enfin, même dans la solitude la plus absolue; et le moment des premières impressions de l'amour n'en est souvent que plus orageux. Les choses se passent de la même manière dans l'homme, avec cette seule

[1] *Dictionnaire des sciences médicales.*

différence que ses organes étant plus parfaits, sa sensibilité plus exquise, ses facultés plus nombreuses, et les objets auxquels elles s'appliquent plus étendus et plus variés, les changements qui s'opèrent alors en lui présentent des caractères plus remarquables, modifient plus profondément toute son existence. Comme l'imagination est sa faculté dominante, comme elle exerce une puissante réaction sur les organes génitaux, l'homme est celui de tous les êtres vivants connus dont la puberté peut être le plus accélérée par des excitations vicieuses, et son cours ordinaire le plus interverti par toutes les circonstances extérieures qui font prendre de fausses routes à l'imagination. Ainsi, dans les mauvaises mœurs des villes, on ne donne pas à la puberté le temps de paraître ; on la devance, et ses effets se confondent d'ordinaire avec l'habitude précoce du libertinage. Dans le sein des familles pieuses et sévères, où l'on dirige les facultés et l'imagination des enfants vers les idées religieuses, on voit souvent chez eux la mélancolie amoureuse de la puberté se confondre avec la mélancolie ascétique. Et pour l'ordinaire aussi elles acquièrent l'une et l'autre, dans ce mélange, un degré considérable de force; quelquefois même elles produisent les plus funestes

explosions, et laissent après elles des traces ineffaçables.

» On a singulièrement exagéré l'influence que peut avoir la matrice sur l'organisme en général et sur le cerveau en particulier. Van-Helmont, non content d'adopter sans examen l'opinion des anciens, renchérit encore sur eux tous. « C'est par la matrice seule, dit-il, que la femme est ce qu'elle est : Propter solum uterum mulier est id quod est. »

Platon compare cet organe à un animal vivant dans un autre animal, maîtrisant toutes les actions de l'économie, brûlant de se repaître de la liqueur du mâle, et la digérant pour en former un nouvel individu.

Dans des temps moins reculés, Montaigne a donné une nouvelle force à cette opinion : « De même aux femmes le leur, comme un animal glouton et avide auquel, si l'on refuse les aliments en sa saison, il forcène, impatient de délai. »

Je ne me perdrai point en vains raisonnements pour démontrer que l'utérus n'imprime pas au sexe toutes ses modifications distinctives. L'exposition des nombreux phénomènes qu'on observe à l'époque de la puberté va déjà nous en fournir la preuve.

Mais avant de tracer ce tableau aux yeux de mes lecteurs, je ferai remarquer que, précédemment à cette époque même, par conséquent avant que l'utérus puisse, dans l'hypothèse que nous combattons, soumettre à son empire les actions et les affections de la femme, les deux sexes, souvent confondus dans les jeux dont on amuse leur enfance, ont cependant des caractères distinctifs tellement prononcés qu'on ne peut se méprendre en les voyant. A quoi peut tenir une pareille différence? Pourquoi et comment se fait-il que la jeune fille impubère ait déjà toutes les manières de son sexe, qu'elle en possède l'esprit délié, la gentillesse et les grâces? D'où lui vient cette sensibilité profonde qui l'expose à tant d'infortunes? Si, comme je l'ai déjà dit, on fait attention à la délicatesse de l'organisation de la femme, à l'état particulier de son système nerveux; si on tient compte de l'influence de l'éducation qu'on lui donne, et qui tend a développer outre mesure les organes auxquels tant de précieuses facultés sont départies; si nous considérons encore la place qu'elle occupe, le rôle auquel elle est appelée dans la société, les préjugés et les institutions vicieuses auxquels elle est asservie, nous n'aurons plus recours, pour l'explication des différents phéno-

mènes qu'elle présente dans le cours de son existence, à l'influence de l'utérus, et nous aurons bientôt, à l'aide de ces aperçus, trouvé la solution du problème.

Une observation très curieuse, consignée par le professeur Caillot dans le second volume des Mémoires de la société médicale de Paris, prouve mieux que tous les raisonnements qu'on pourrait accumuler jusqu'à quel point les caractères du sexe sont indépendants de l'influence de l'utérus. « Une femme naît, croît et s'élève avec toutes les apparences extérieures de son sexe; arrivée à l'âge de vingt à vingt-un ans, elle veut obéir au penchant qui l'entraîne : vains désirs! efforts superflus! elle n'avait rien au-delà de la vulve, d'ailleurs bien conformée. Un petit canal, dont l'orifice n'offrait que deux lignes et demie de diamètre, tenait la place du vagin, et se terminait en cul-de-sac à un pouce de profondeur. Les perquisitions les plus exactes, faites en introduisant une algalie dans la vessie urinaire et le doigt indicateur dans le rectum, ne purent faire rencontrer l'utérus. Le doigt introduit dans l'intestin sentait distinctement la convexité de la sonde placée dans la vessie, de manière qu'il était évident qu'aucun organe analogue à l'utérus ne séparait le bas-fond de ce viscère de

la paroi antérieure du rectum. La jeune personne n'avait jamais été sujette à l'évacuation périodique qui accompagne ou précède l'époque de la puberté. Aucune hémorrhagie ne suppléait à cette excrétion ; elle n'éprouvait aucune des indispositions qu'occasione la non-apparition des règles; elle jouissait, au contraire, d'une santé florissante. Rien ne lui manquait des autres caractères de son sexe : son sein était peu développé. Parvenue à l'âge de vingt-six à vingt-sept ans, elle est devenue sujette à des pissements de sang assez fréquents. »

Je pourrais encore, à l'appui de notre opinion , consigner ici les faits qui se trouvent dans le précieux ouvrage de M. Gall sur la physiologie du cerveau, et qui démontrent, de la manière la plus positive, non seulement que le penchant aux plaisirs de l'amour subsiste dans l'absence des parties génitales, mais encore qu'il survit à la destruction même de ces parties; mais l'étendue de mon travail ne comportant pas ces détails, j'arrive à la description des phénomènes qui signalent dans les deux sexes l'époque de la puberté, et je prie mes lecteurs de fixer leur attention sur leur ordre de succession.

Dans le premier âge de la vie, la nature n'est occupée que du développement et de la conser-

vation de l'individu. Les changements qui s'opèrent dans l'organisme se font lentement, sans secousse, et n'impriment aucune modification bien tranchée à la constitution physique et morale des deux sexes. Mais lorsque ce travail est achevé, le cerveau, qui jusqu'alors avait reçu passivement une foule d'impressions, prend un degré d'énergie dont se ressentent les facultés intellectuelles, les dispositions et les penchants départis à chaque individu. Le cervelet, suivant la remarque de Sœusmering, devient à cet organe comme un est à cinq, tandis que dans l'enfance il n'en fait que la septième partie. Les organes de la génération, soumis à son empire, se développent en raison de son volume et de son énergie; un nouvel ordre de fonctions vient alors animer la scène et tout préparer pour le grand œuvre de la reproduction.

Vers le commencement de la puberté, vers cette époque si remarquable de la vie, l'adolescent, qui entre dans cet âge que l'on a comparé au printemps de l'année, éprouve une chaleur nouvelle qui le pénètre; il ressent une agitation intérieure qui lui était inconnue; un mélange de douleur et de plaisir s'empare de son cœur; sa tête se remplit d'illusions; ses incertitudes, ses craintes sont remplacées par des rêves de bon-

heur. Ces rêveries remplissent son âme : ses plaisirs ordinaires ne lui suffisent plus; souvent ils le fatiguent et l'ennuient. Les occupations qu'il aimait lui deviennent indifférentes ou pénibles; la société l'incommode, la présence même de ses amis l'importune; une mélancolie qui le charme l'entraîne dans la solitude; il se plaît à errer à l'ombre des bois, ou à s'abandonner, sur le bord d'un ruisseau ou sur le sommet d'une roche escarpée, à tous les mouvements de son cœur et de son inspiration. Si une tendresse douce et éclairée, si une sagesse indulgente, ne viennent à son secours et ne dirigent pas par la raison, embellie de tous les charmes du sentiment, cette confusion *d'idées, de désirs, de sensations et de vœux, son esprit exalté* peut l'entraîner dans plus d'un précipice; et la jeune fille innocente, dont le système nerveux est plus mobile, a souvent plus besoin encore, vers cette époque orageuse, de trouver un asile dans le sein d'une mère aussi bonne que prudente.

Comment cette description, qui appartient presque tout entière aux médecins dont nous combattons l'opinion, ne leur a-t-elle pas fait au moins soupçonner la vérité? comment des observations semblables ont-elles pu les conduire à subordonner l'action du cerveau à l'influence

des organes génitaux? Peut-on donner au contraire, je ne dis pas de son indépendance, mais de sa suprématie, des témoignages plus nombreux et plus éclatants?

Il n'est point de mon sujet d'indiquer ici les changements nombreux qui s'opèrent dans tout l'organisme à cet âge de la vie. Ces importants phénomènes n'ont point échappé d'ailleurs aux philosophes et aux médecins, et ils en ont même retracé la peinture avec toutes les grâces et tous les charmes du style; mais, dominés par l'idée que nous nous efforçons de réfuter aujourd'hui, ils n'ont pu ou n'ont pas voulu voir que les organes de la génération, qui éprouvent alors dans les deux sexes des modifications bien connues, ne sont point les seuls dans l'économie à recevoir une puissante influence, qu'ils ne font vraiment que participer au mouvement général, et qu'ils ne peuvent être, comme tous les autres appareils extérieurs, que des instruments à l'aide desquels le cerveau législateur accomplit ses desseins.

Si je connaissais moins l'esprit humain, si je ne savais pas son orgueil et ses faiblesses, j'aurais peine à concevoir comment une idée si simple, si naturelle, et qui tout entière repose sur l'observation, a pu trouver tant de détracteurs. Pour nous, qui cherchons autant qu'il est pos-

sible à ne point nous en laisser imposer par l'autorité des noms célèbres, et qui ne reconnaissons pour vrai que ce qui est susceptible d'une démonstration rigoureuse, continuons à invoquer les secours de l'expérience, et prouvons par de nouveaux faits la vérité de notre assertion.

Suivant la diversité des causes à l'influence desquelles ils ont été soumis, les deux sexes présentent souvent entre eux, à l'époque de la puberté, des contrastes frappants qu'il ne nous est point permis de passer sous silence. Pour ne parler ici que de la femme, par exemple, qui n'a pas observé la différence qui existe sous ce rapport entre la robuste villageoise, dont le teint frais, le caractère enjoué, les fonctions régulières annoncent la paix de l'âme et l'inactivité du cerveau, et ces jeunes filles sans vigueur, dont les chairs molles et décolorées, la susceptibilité, les inégalités d'humeur, des souffrances presque continuelles, et tous les désordres de la menstruation, expriment avec tant de vérité les inquiétudes de l'esprit et l'ébranlement profond de tout le système nerveux ?

C'est ici que se place naturellement l'observation d'Hippocrate relative au désordre mental dans lequel la puberté peut jeter les jeunes filles. « On les voit invoquer les plus grands

maux, dit ce grand médecin. Elles parlent de se jeter dans les puits, de s'étrangler, comme de choses préférables à leur situation. Quelquefois même, sans être effrayées par des spectres, elles trouvent un certain plaisir à s'occuper de la mort. Lorsqu'elles reviennent à elles-mêmes, elles font des vœux à Diane. Les femmes suspendent, dans les temples, leurs bijoux avec leurs habits les plus précieux, trompées par les prêtres qui leur ordonnent d'agir ainsi[1]. »

Quelque profond que soit le respect dont je suis pénétré pour Hippocrate, quelque vénération que m'inspire un talent observateur porté à un si haut degré, je ne puis m'empêcher cependant de signaler et de combattre en même temps l'erreur dans laquelle ce grand homme est tombé en subordonnant l'action du cerveau à la puissance des organes génitaux, erreur d'autant plus difficile à détruire que le monde médical, sur la foi de son nom, l'a adoptée sans aucune restriction. Je dois faire remarquer aussi que ces observations générales, confirmées chaque jour par l'expérience, ne sont ordinairement fournies, à moins d'une disposition héréditaire, que par des femmes qui sont fréquemment soumises

[1] *De his quæ ad virgines spectant, liber foes.*

aux effets de toutes les causes morales les plus capables d'ébranler l'organisme et d'aliéner l'entendement. L'éruption des règles, de même que leur suppression, entre dans le but de la nature. Les organes chargés d'exécuter ces fonctions ne sont point assujettis à des lois particulières; leurs phénomènes doivent être et sont effectivement en harmonie avec tous les autres appareils auxquels sont départies des fonctions ni moins importantes ni moins nécessaires, et dont la puissance et l'énergie se trouvent également en rapport avec le reste de l'économie.

Pour revenir aux différences que présentent souvent entre eux les adolescents, je demanderai, dans la comparaison que nous avons précédemment établie, comment des dispositions si contraires peuvent se manifester? Pourquoi l'un de ces enfants paraît-il un être privilégié? Pourquoi la nature semble-t-elle avoir traité l'autre en marâtre? Gardons-nous de supposer ici, pour l'explication de ces différents phénomènes, des contradictions dans l'ordre des choses: observons bien plutôt, comme nous l'avons déjà dit, la diversité des causes qui ont modifié l'organisme, et ce qui nous semblait énigmatique cessera de nous paraître difficile à concevoir.

Dans les grandes villes, et surtout dans les

capitales, les enfants sont exposés à l'influence de mille causes morales qui tendent à vicier l'organisme par la prédominance funeste qu'elles font acquérir au système nerveux : je ne répèterai point ce que j'ai dit au commencement de cet ouvrage ; j'y renvoie mes lecteurs. J'insisterai seulement ici sur les effets intellectuels et moraux que produit la lecture des romans, et je laisserai parler le docteur Falret, qui, dans son excellent ouvrage *sur le suicide et l'hypochondrie*, en a parfaitement bien étudié l'influence et signalé les dangers.

Si un goût sévère, dit ce médecin, une morale épurée, ne président point au choix des livres dont la jeunesse fait le sujet de ses méditations et de ses entretiens, l'exercice de l'intelligence peut devenir une cause de mort volontaire. Dans l'enthousiasme d'une imagination exaltée, dans le délire des sentiments, causé par les tableaux d'une perfection qui n'est point accordée à la nature humaine, à combien d'idées fausses les hommes se confient, que de peines ils se préparent ! Ils trouveront le monde méchant pour l'avoir imaginé trop bon ; ils le haïront pour l'avoir trop aimé. Le résultat est encore plus fâcheux, si leur sinistre prédisposition est favorisée par la lecture des écrits des apôtres

du suicide : ils finissent par se croire sous le joug impérieux de la nécessité ; et dès lors le néant devient leur espoir, et le tombeau leur asile.

A cette cause puissante, et comme en faisant partie, il faut joindre la fréquentation des spectacles. C'est là que tout est mis en usage pour produire de fortes impressions sur l'âme des spectateurs, soit qu'on y rende avec une effrayante énergie les passions les plus violentes, soit que, pour frapper à la fois tous les sens, on y représente ces fêtes pleines de volupté[1], où l'homme élevant, pour ainsi dire, son semblable dans des régions inconnues, le place en un instant dans un lieu de délices, de féerie et d'amour, pour l'abandonner presque aussitôt, et le laisser retomber dans la sphère orageuse où l'a placé la nature.

Après avoir passé de cette manière le temps précieux de l'adolescence et vicié la plus heureuse organisation, on devient enfin membre actif du grand corps social ; les peines inséparables de la vie achèvent alors de détruire les illusions qu'on s'était formées, et portent d'autant plus aisément, dans ces jeunes têtes, le trouble et la confusion, que, vivement frappées

[1] Allusion au grand Opéra.

de ces nouvelles impressions, elles s'étonnent d'avoir à supporter les coups de la fortune. L'orgueil, qui s'est trouvé dans les circonstances les plus favorables pour acquérir un développement prodigieux, les soutient un instant dans la lutte; mais bientôt elles succombent, impuissantes qu'elles sont à réagir contre les calamités auxquelles elles n'étaient point préparées. Le désordre des autres fonctions se lie à celui du cerveau, et présente à l'observateur un tableau d'autant plus déplorable qu'on est forcé d'avouer que l'homme seul est, dans cette circonstance, l'artisan de ses propres malheurs.

J'ai dit dans mon introduction que chaque organe, considéré dans son état physiologique et pathologique, avait ses rapports et ses influences, et qu'il pouvait conséquemment modifier ou déranger les fonctions de ceux qui ont avec lui les sympathies les plus étroites, ou qui, par des circonstances singulières, sont les plus prédisposés à un état morbide. J'ai dit que je ne pouvais prétendre à affranchir le cerveau de cette loi générale, et c'est ici le lieu de le répéter encore; mais après avoir fait cette indispensable et juste concession, je dois dire aussi qu'on a fait de cette loi une application trop étendue; on n'a point assez senti

que l'action de nos organes (chacun d'eux considéré isolément) n'est point égale; qu'il existe une énorme différence entre les sympathies que peuvent éveiller les foyers centraux de la vitalité et celles qui peuvent être mises en jeu par de simples appareils extérieurs, et qu'envisagée sous ce rapport, la puissance des organes génitaux a été portée beaucoup au-delà de ses limites : en voici des preuves irrécusables.

Des enfants de cinq, six, sept, huit, neuf ou dix ans, chez lesquels les parties génitales n'ont encore aucun développement, éprouvent cependant un penchant déterminé pour l'autre sexe, et, dans l'impossibilité de se satisfaire, se livrent avec une espèce de fureur à l'onanisme. Il n'est pas de praticien qui n'ait été consulté pour quelques uns de ces enfants, dont la nature a été le premier séducteur, et qui, dans les colléges et les pensions, menacent les mœurs et la santé de leurs condisciples. Un examen superficiel avait pu seul faire croire que les actes auxquels ils s'abandonnent devaient être toujours attribués aux circonstances extérieures, tenaient à une espèce de dépravation morale, et accusaient la négligence des chefs d'institution; car dans cette hypothèse les effets en seraient généraux, et l'on ne pourrait expliquer la vio-

lence de ce même penchant chez des enfants soumis à une éducation particulière, et soustraits avec le plus grand soin à toutes les causes capables d'allumer les sens et d'exciter l'imagination.

L'eunuque, dépouillé de presque tous les caractères de son sexe, n'en recherche pas moins les plaisirs de l'amour. « Le malheureux, dit Roussel, survivant à sa nullité, voit encore dans la femme, sinon le bonheur, du moins une image du bonheur; il tourne en frémissant autour de ce fantôme; il s'attache à lui; il ne peut s'en séparer, et jouit au moins de ses tentatives, au défaut de la véritable jouissance. »

Qui ne connaît l'histoire d'Abeilard? Mutilé à la fleur de ses ans, vivant dans la solitude la plus sauvage, au milieu des exercices d'une austère piété, Héloïse est constamment présente à sa pensée. Lisez ses lettres; elles ne sont point d'un maître, d'un confesseur, d'un homme froid et insensible: elles sont d'un homme qui a aimé et qui aime encore, qui l'avoue, et qui ne sait consoler sa maîtresse qu'en lui racontant tout ce qu'il souffre, tout ce qu'il lui en coûte d'être séparé d'elle. (*Zimmermann.*)

L'homme adulte, épuisé par l'abus des plaisirs, et le vieillard, sont quelquefois dans un aussi

déplorable état : des désirs violents les consument, et les organes de la génération, inertes et flétris, ne peuvent servir leur volonté.

Dans les considérations auxquelles nous nous sommes livré précédemment, on a vu que toutes les causes qui rendent la puberté précoce et orageuse sont celles qui mettent l'encéphale prématurément et trop violemment en exercice ; les causes qui provoquent à l'acte générateur, qui éveillent et rendent plus impérieux les désirs, étant les mêmes, je m'abstiens de les énumérer, et je fais seulement remarquer en passant la multitude et la force des objections que le système de nos adversaires laisse absolument sans réponse.

Quand il s'agit de chercher à connaître la nature de l'homme et par conséquent le siége et la source de ses sentiments et de ses penchants ; on ne doit rien négliger pour arriver à un aussi beau résultat; mais, comme on le sait bien, on ne scrute point une pareille matière sans aborder et toucher parfois des sujets délicats. Sans doute il faut les traiter avec décence, réserve et dignité : néanmoins un médecin ne doit pas porter trop loin les scrupules ; il peut, dans quelques circonstances, enfreindre les usages populaires pour servir avec plus d'avantage la

science et la verité. Maintenant que l'on connaît sur cet objet ma profession de foi, je rentre dans mon texte, et je vais prouver par de nouveaux faits qu'il est peu d'organes dans l'économie qui soient plus subordonnés aux affections de l'âme que ceux de la génération.

Le bruit, la frayeur, la crainte, en paralysent l'action. Au moment où les désirs sont les plus violents, où l'imagination ne peint que bonheur et volupté, un souvenir, un mot équivoque, un soupir mal interprété, suffisent à l'instant même pour détruire le charme et glacer tous les sens.

Le silence, le mystère, les complaisances de l'objet aimé, tout ce qui laisse l'esprit dans la tranquillité, favorise au contraire les fonctions de ces organes et en augmente l'énergie.

Mille exemples prouvent qu'un homme trop fortement épris perd, par la vivacité de sa passion, la faculté d'en posséder l'objet; qu'après avoir épuisé presque toutes ses forces dans le feu des désirs et les illusions d'un bonheur anticipé, le trouble qui l'émeut à la seule vue du bonheur présent achève d'en dissiper le reste, et n'en laisse plus pour la réalité; et qu'ainsi, contraire à lui-même, l'amour éperdu s'éteint à force de transports, et s'anéantit par son propre excès.

Catulle soupire pour Lesbie : au souvenir de sa maîtresse, son esprit, échauffé par mille images voluptueuses, ne connaît plus de félicité que par la possession de tant de charmes. Catulle plaît, Lesbie cède ; mais le moment de la victoire est celui de la faiblesse et de l'humiliation : rendu avant de combattre, Catulle se cherche et ne se trouve plus ; il s'étonne de s'échapper à lui-même. Affligé d'avoir tant promis, confus de tenir si peu, et de n'accorder à l'amour que le prix que l'on garde à la haine, il gémit d'un triomphe qui le couvre de honte ; et consumé désormais de l'ardeur et des vains efforts de sa flamme, adorateur sans culte et sans offrandes, il s'éloigne avec désespoir d'une beauté que ses serments et sa froideur ont doublement outragée.

Je n'examine point si ce tableau, que l'on doit à M. Percy, dont l'Institut déplore en ce moment la perte, offre dans l'expression trop d'abondance et de coloris. Qu'il plaise à quelques lecteurs, qu'il alimente l'esprit satyrique et frondeur de quelques autres, ces différences individuelles dans la manière d'être affecté ne me regardent pas, et sont entièrement étrangères à mon objet. J'ai cité cette observation, parcequ'elle fait voir, de la manière la plus positive, le rôle important que joue le cerveau dans l'acte de la

reproduction; parcequ'elle s'ajoute conséquemment avec avantage à toutes les preuves que j'ai déjà données, et que je ne pouvais réellement en choisir une plus intéressante, tant sous le rapport de l'homme qui en a fourni le sujet, que sous celui de l'auteur qui nous l'a communiquée.

Dans les sciences, et dans la médecine surtout, les observations des poëtes ne sont d'aucune valeur aux yeux de quelques personnes ; quelque fondée que soit la crainte de voir, dans des études sévères, substituer à des faits rigoureux les illusions et les produits de l'imagination, il faut cependant se dégager de tout préjugé, rendre à chacun ce qui lui appartient, prendre la vérité partout où elle est, et reconnaître que plusieurs d'entre eux ont montré dans leurs écrits une connaissance assez approfondie de la nature de l'homme, pour qu'on ne puisse, sans ignorance, sans orgueil ou sans mauvaise foi, récuser dans toutes les circonstances leur autorité et démentir leur témoignage.

Ce sont les poëtes, par exemple, qui, les premiers, ont fait remarquer que la séduction des lieux entre pour beaucoup dans l'amour, et qu'il y a des conseils de volupté jusque dans l'air embaumé qu'on respire. Armide, parmi toutes les surprises qu'elle ménage au jeune Renaud, pro-

digue les fleurs et leurs parfums autour de lui; c'est aussi parmi les fleurs que Milton a placé la couche des deux premiers époux du monde.

Rousseau, qui appelait l'odorat le sens de l'imagination, a fait la même remarque. « Le doux parfum d'un cabinet de toilette, dit-il dans son *Émile*, n'est pas un piége aussi faible que l'on pense; et je ne sais s'il faut féliciter ou plaindre l'homme sage et peu sensible que l'odeur des fleurs que sa maîtresse a sur le sein ne fit jamais palpiter.

Ces observations ingénieuses, faites par des hommes qui ne voulaient ni créer ni défendre un système, donnent à mon opinion une force nouvelle; elles mettent au grand jour la dépendance immédiate où se trouve être, des *systèmes nerveux supérieurs*, l'appareil érectile de la génération; et comme elles sont incontestables, elles vengent les littérateurs du mépris que certains hommes ont toujours manifesté pour leurs compositions.

Maintenant que, par des faits incontestables, nous avons démontré combien l'opinion qui subordonnait le cerveau aux organes de la génération était exagérée, voyons si la suppression des règles est cause ou effet de l'aliénation mentale, et continuons, pour la solution de cette question, à puiser nos preuves dans l'observa-

tion rigoureuse des phénomènes de la nature.

Au commencement de ce chapitre, j'ai fait entendre que l'apparition des règles était une des circonstances les plus importantes de l'époque de la puberté, mais que je ne regardais cependant pas cet écoulement périodique comme tout-à-fait indispensable pour signaler cette époque. Ici l'observation ne nous contredit point encore. On a vu des femmes parvenir à leur complet développement, et devenir enceintes sans jamais avoir été réglées. Rondelet et Joubert en citent des exemples. Le docteur Maigrier a connu une femme malade à l'hospice Cochin, qui n'était réglée que lorsqu'elle devenait grosse. Remarquons bien que, dans toutes ces circonstances, il n'est point fait mention de troubles nerveux, et que, par conséquent, si la première opinion, qui fait dépendre l'aliénation mentale, ou toute autre maladie nerveuse, d'une irrégularité dans la menstruation, avait quelque fondement, il est assez difficile de concevoir comment, à plus forte raison, l'absence totale de cet écoulement n'apporterait pas dans le cerveau, ou le système nerveux en général, les désordres les plus graves et les plus singuliers.

Les difficultés se multiplient encore pour les fauteurs de cette opinion, si à toutes ces con-

sidérations nous ajoutons que c'est également à dater de cette époque orageuse que le jeune homme est le plus exposé à tomber dans les égarements de la raison. Cette objection me paraît forte et solide, et, à moins de recourir aux subterfuges les plus misérables, on sera forcé de reconnaître que le cerveau, organe, siége, condition matérielle de l'intelligence, des passions et des affections, n'est point troublé dans ses fonctions par la suppression d'écoulements auxquels tous les individus ne sont pas indistinctement soumis, et qu'il faut nécessairement admettre, pour l'explication satisfaisante de ces nombreux phénomènes, des causes plus directes, plus générales, par l'influence desquelles les deux sexes sont également et aussi puissamment modifiés.

Cela est si vrai, qu'on voit tous les jours des filles et des femmes ressentir, pendant la menstruation, des émotions morales assez vives pour occasioner l'aliénation mentale, et cependant cet écoulement, que l'on met toujours en première ligne, et dont on regarde la suppression comme cause indispensable de tous les accidents, n'éprouver dans son cours aucune interruption.

La suppression des règles dépend tellement de l'affection primitive du cerveau, que, dans

les cas d'aliénation mentale où ce symptôme vient à s'ajouter aux autres, tous les moyens que l'on tente pour rappeler l'écoulement sont infructueux tant que l'affection de l'encéphale persiste dans son état aigu. Lorsqu'au contraire l'irritation de cet organe s'affaiblit, lorsqu'il entre en voie de guérison, les règles recommencent à couler; mais le bien-être du cerveau a précédé et n'a pas suivi leur rétablissement, comme le croient encore tant de médecins distingués. Il arrive alors ce qu'on observe d'ailleurs à la terminaison de toutes les autres maladies aiguës qui frappent un organe important, c'est-à-dire qu'une détente générale s'opère dans l'économie, au moment où l'organe, dont la lésion primitive avait éveillé des sympathies plus ou moins nombreuses, revient à son état normal.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Une demoiselle âgée de 30 ans, d'un tempérament nerveux, d'une constitution délicate, d'un caractère doux et sensible, *est abandonnée par son amant; elle devient triste, maigrit beaucoup : les menstrues coulent mal, et sont irrégulières, peu abondantes;* elle est tourmentée par la constipation et des coliques.

Quelques mois après, on lui vole le fruit de son travail et de son économie; les menstrues se suppriment: son enfant meurt; le chagrin est à son comble; les menstrues ne paraissent point, et la fureur la plus violente éclate après dix jours: la malade délire sur toutes sortes d'objets. Elle est conduite à la Salpêtrière, le 13 octobre 1801. Cheveux noirs, peau brune, les yeux hagards, le visage très rouge, quelquefois pâle; haleine fétide, lèvres noires; agitation extrême, cris, frayeurs, menaces, rire convulsif; elle jure, elle frappe, elle méconnaît ses parents et ses amis. Malgré le désordre de toutes ses idées, elle reste déconcertée de se trouver dans l'hospice: elle est plus calme; nuit agitée; constipation opiniâtre.

15 et 16, bains tièdes: calme, colique, frisson fugace, pâleur instantanée de la face.

18. *La malade écoute les avis et les conseils, témoigne un peu de confiance, délire moins*; déjections alvines très pénibles, *sommeil léger, apparition des menstrues.*

19. Rémission très marquée; elle marche nu-pieds; suspension des menstrues; coloration de la face, les yeux brillants; malaise général, inquiétude, défiance, délire momentané. Bains de pieds, boisson aromatique: sommeil, retour des

menstrues, qui coulent abondamment. Les jours suivants, la malade éprouve tous le soirs un peu de chaleur fébrile, suivie de sueur abondante. Le mois suivant, les menstrues parurent sans effort et sans orage, et cette personne fut rendue à sa famille après quelques jours, éprouvant souvent des accès hystériques très violents [1].

DEUXIÈME OBSERVATION.

Une personne de vingt-sept ans, et d'un caractère très sensible, *vient à éprouver des chagrins profonds et une suppression brusque de l'écoulement périodique;* les deux époques suivantes furent marquées par un léger délire; mais au troisième mois, désordre extrême dans les idées, et conviction intime de l'aliénée que certains penchants pervers qui la subjuguent ne peuvent être attribués qu'à la suggestion du démon; elle se croit dès lors possédée, se rend successivement dans plusieurs maisons, demande à grands cris d'être exorcisée, et ne cesse de répéter les mots de diable, d'exorcisme, des sept anges de l'apocalypse, etc. Son visage est rouge, sa voix forte, les yeux brillants et éga-

[1] Esquirol, *Journal général de médecine.*

rés ; elle attribue un resserrement spasmodique qu'elle sent à la gorge aux efforts que fait l'esprit malin pour l'étrangler. Des chapelets, des images mystiques, sont suspendus à son cou pour éloigner tous les malheurs qui la menacent, et c'est dans cet état qu'elle fut conduite à la Salpêtrière. Le directeur de l'hospice, lors de l'admission de cette aliénée, lui parle d'un ton ferme et énergique. Il l'assure que jamais le démon n'a osé entrer dans cet asile qu'elle vient habiter; il la prend lui-même sous sa protection immédiate et lui fait donner des habits qui, suivant lui, ont la vertu de dissiper toute espèce de sortilége : ses chapelets et ses images sont soigneusement éloignés de sa vue, et on l'exhorte d'être dans une pleine et entière sécurité; *l'aliénée ne fait aucune résistance, se couche et dort d'un sommeil tranquille.* Le lendemain, dixième jour du délire maniaque, *il ne lui reste qu'une sorte d'étonnement dans la tête. Elle ne connaît plus comment elle avait pu croire être possédée, et reconnaît alors son erreur.* Le onzième jour, sommeil tranquille une partie de la nuit; excrétions libres; le quatorzième jour, un peu d'insomnie, soif, sueur ; l'*usage des bains tièdes seconda le retour de l'écoulement périodique, qui eut lieu le vingt-huitième jour.* Depuis

cette époque, les idées tristes et mélancoliques et les retours irréguliers d'un délire fugace se dissipèrent par degrés, et ce ne fut que vers le troisième mois que la raison fut entièrement rétablie[1].

TROISIÈME OBSERVATION.

Une dame âgée de vingt-neuf ans, mère de deux enfants, ayant eu des parents éloignés atteints d'aliénation mentale, était d'un caractère extrêmement jaloux. A peine est-elle mariée que sa jalousie s'exerce sur son mari, qui ne lui en donne aucun prétexte. Sans qu'on ait pu en connaître la cause, *elle éprouve un violent accès de jalousie suivie de la suppression des règles* et de délire maniaque.

Après quelques mois de traitements infructueux, cette dame est confiée à mes soins. Cheveux et sourcils noirs, visage rouge, front ridé, l'œil brillant caché sous les sourcils, le regard oblique, la langue blanche, le corps chargé d'embonpoint. La malade croit entendre son mari, et suppose qu'il est auprès d'elle, mais caché et retenu auprès de sa maîtresse; les femmes qui la servent et l'entourent excitent sa

[1] Esquirol, *loc. cit.*

jalousie : on l'entend dire des injures d'une voix basse et mal assurée. Tantôt elle reste des heures entières sans bouger, tantôt elle part comme un trait; d'autres fois sa démarche est lente et tortueuse. En même temps elle fait les jours de quarante-huit heures : elle déjeune et dîne le premier jour; elle ne se couche point. Le lendemain, elle goûte et soupe; la journée est finie, elle se couche. Il a fallu plusieurs mois avant de la faire coucher volontairement le jour intermédiaire, et de pouvoir changer le désordre dans la distribution du temps. Elle se persuade en outre que l'on s'occupe toujours d'elle d'une manière désobligeante, ce qui quelquefois la porte à des actes de fureur spontanée. Ventre volumineux; souvent des coliques; constipation opiniâtre, qui persiste plusieurs fois pendant quinze ou dix-huit jours, quoique la malade mange beaucoup. Vainement veut-on lui donner des lavements, lui appliquer des sangsues : elle croit que l'on va la violer, parceque, dit-elle, les hommes doivent avoir plusieurs femmes. Six mois se passent dans cet état. Enfin on la force à se baigner, à prendre quelques tisanes purgatives. *Elle paraît un peu plus calme*, se plaint de colique et *se prête davantage à ce qui se passe autour d'elle.* Cependant ses idées sont les mêmes;

elle ne veut point reconnaître l'écriture de son mari ni entendre parler de ses enfants. Je me décide à la faire aller en voiture les trois jours du carnaval. Elle se promène pendant quatre ou cinq heures. *Chaque soir en se retirant elle paraît plus contente.*

Le lundi les règles paraissent; elles coulent abondamment le mardi : dès lors toutes ses idées se dissipent, et au bout d'un mois elle est en état de rentrer au sein de sa famille [1].

QUATRIÈME OBSERVATION.

Une fille juive, âgée de dix-neuf ans, d'un tempérament lymphatique et nerveux, d'une bonne construction, irrégulièrement menstruée, est trompée par son amant, qui l'abandonne. Elle sort de la maison où elle est en service, et court les rues sans trop savoir où elle va. En rentrant, elle se pend : on n'a que le temps de lui donner les premiers secours; elle devient furieuse, et elle est conduite dès le lendemain à la Salpêtrière. Taille moyenne, cheveux et yeux noirs, regard abattu; visage alternativement très rouge ou pâle, haleine fétide, lèvres noires : elle refuse toute sorte de nourriture, devient furieuse quand on

[1] Esquirol, *loc. cit.*

lui en présente. Elle veut rester nue dans sa loge; dès qu'on y entre, l'effroi se peint sur sa figure; elle supplie d'attendre au lendemain; elle se persuade qu'il y a un grand précipice rempli d'ordures, de serpents et de bêtes venimeuses, et que c'est là dedans qu'on veut la précipiter. Elle ne mange point, parcequ'elle croit qu'on veut l'empoisonner, ou tirer parti de ce qu'elle mangera pour la condamner. Elle fait souvent de vains efforts pour pleurer; quelquefois elle crie. La nuit elle reste sur le pavé de sa cellule, couverte seulement de sa chemise, malgré les rigeurs de l'hiver ; on l'y trouvait toujours accroupie.

Pendant l'été, elle s'exposait à l'ardeur du soleil presque nue. Pendant huit mois de délire et de fureur, elle maigrit prodigieusement. Sa peau devient exactement brune comme celle d'un mulâtre. Elle n'a presque que le souffle lorsqu'elle est conduite à l'infirmerie. On administre la potion cordiale. Le lendemain il se manifeste un dévoiement séreux et abondant; les forces diminuent. Vainement prescrit-on des remèdes pour modérer le dévoiement; elle ne veut rien prendre : il ne cesse qu'après un mois, alors qu'on la croit près d'expirer. Du vin, du bouillon, quelques jours après une nourriture plus substantielle, rétablissent peu à peu les for-

ces. *La raison revient progressivement; les menstrues marquent un mois après le dixième de la maladie;* elles sont très abondantes le mois suivant. L'épiderme tombe par écailles. La malade est employée au service de la maison pour assurer son rétablissement[1].

Pour la question qui nous occupe, ces observations sont du plus haut intérêt. On a peine à croire aujourd'hui qu'elles aient été citées comme exemples d'aliénation mentale provoquée par la suppression des règles, et jugée par le retour de cet écoulement périodique. Les renseignements obtenus sur les circonstances qui ont précédé l'invasion de ces maladies, les détails pleins d'exactitude qu'on y lit sur la marche qu'elles ont suivie, tout fait voir que la folie a été produite par des causes morales; que ce n'est que consécutivement à l'affection du cerveau que les règles se sont arrêtées, et que ce n'est aussi qu'après le rétablissement plus ou moins marqué, mais toujours incontestable, de ses fonctions qu'elles ont repris leur cours.

Cependant, dira-t-on, vous ne pouvez nier, et vous l'avez établi par les faits les plus positifs, que la femme ne soit plus exposée que l'homme

[1] Esquirol, *loc. cit.*

aux maladies mentales ; à quoi tient donc cette différence, si elle ne peut être attribuée à l'action des causes que tous les auteurs ont indiquées ?

Les médecins et les philosophes qui ont écrit sur la femme ont parlé des changements physiques et moraux qui s'opèrent dans sa constitution aux différentes époques de la vie. Observateurs ingénieux, écrivains éloquents, ils nous ont laissé des tableaux auxquels on ne peut rien ajouter pour la richesse, le bonheur et la vérité de l'expression; mais on peut dire qu'ils se sont arrêtés avec trop de complaisance à décrire certains phénomènes extérieurs, et que, s'ils ont été frappés des qualités saillantes de la femme, ils n'ont point assez pris en considération, comme je l'ai déjà dit, la sensibilité dont elle est douée, la violence naturelle de ses sentiments et de ses penchants, les embarras de sa position sociale, et avec tout cela l'importance et la dignité de ses fonctions; en un mot, ils n'ont point lu assez profondément dans son cœur; ils n'en ont pas dévoilé les secrets, vu les agitations et les tourments, et, par l'ignorance de cette situation morale intérieure, ils ont été chercher ailleurs la cause de ses maladies nerveuses, et n'ont peut-être pas assez senti com-

9.

bien une organisation si mobile et une position si délicate donnaient de prix à ses vertus.

Plus on examine la femme avec attention, plus il est facile de se convaincre de la multiplicité des causes morales auxquelles elle est exposée. Quelques unes de ces causes, on peut le dire ici en toute certitude, sont propres à son sexe, et leur action continuelle et puissante, jointe à l'influence déjà si fâcheuse des impressions extérieures, explique tout naturellement la fréquence de ses maladies mentales.

Il suffit de la plus simple réflexion pour sentir, en effet, combien l'organisation et la position de la femme contribuent peu par elles-mêmes à sa félicité. A quelque époque de la vie qu'on la considère, avant et pendant la puberté, dans la jeunesse, dans la force de l'âge, au temps critique et dans la vieillesse, elle est par l'une et par l'autre presque toujours en contradiction avec elle-même, assujettie à toutes sortes de convenances et livrée par ses affections, ses sentiments et ses penchants, à des combats continuels. Nos devanciers ont été privés des lumières de la physiologie, peut-être aussi n'ont-ils pas observé avec l'attention convenable; sans cela, loin de regarder la femme comme essentiellement née pour le bonheur,

ils l'auraient vue, non comme un être prédestiné à tous les genres d'infortune, mais inspirant néanmoins, sous bien des rapports et dans un grand nombre de circonstances, l'intérêt le plus vif et la pitié la plus affectueuse.

Voyons la femme dans son état naturel, voyons-la dans sa position sociale; mais quoiqu'elle offre déjà dans son enfance les caractères distinctifs de son sexe, ne nous arrêtons pas à la considérer à cette époque; franchissons de suite également l'intervalle qui nous sépare de l'adolescence, et ne la prenons qu'au moment où, douée de nouveaux attributs, jetant autour d'elle des regards étonnés, consumée de désirs jusqu'alors inconnus, elle va paraître dans ce monde, qu'on lui a peint sous les couleurs les plus fausses; et saisissons exactement, s'il est possible, l'opposition qui se trouve entre ses facultés primordiales et la position dans laquelle l'intérêt social et son propre bonheur veulent qu'elle soit maintenue, mais dont nos mauvaises institutions ont singulièrement aggravé les inconvénients.

Je ne répèterai point ce que j'ai dit sur cette foule de sentiments et de penchants qui, à l'époque de la puberté, viennent assiéger son âme. Mais je vais déjà faire remarquer, sous ce rapport, une des particularités de l'existence

intellectuelle et morale de la femme : elle a les mêmes besoins, les mêmes passions que le jeune homme ; elle les ressent même avec plus de force et de vivacité, et cependant rien chez elle n'en doit même faire soupçonner l'existence ; et lorsqu'elle est ainsi tourmentée, elle immole à la raison, à l'honneur, à la vertu, la satisfaction des affections et des sentiments les plus inhérents à sa constitution, et dont, au milieu des excitations du monde, il lui est vraiment difficile de comprimer la violence et d'étouffer la voix. Plus tard, des liens moraux d'un ordre non moins relevé modifient sa conduite, dirigent ses actions, balancent ses facultés et prolongent ses combats. Asservie par exemple aux volontés d'un homme auquel elle a été sacrifiée, ou bien associée avec un autre dont le caractère, l'éducation, la tournure d'esprit, les penchants, sont en opposition avec ce qu'elle a reçu de la nature et des circonstances extérieures, elle trouve encore un nouveau sujet de gloire et de douleurs dans l'accomplissement rigoureux de ses devoirs et l'abnégation totale de sa personne. Qu'on ne dise point que, relativement à elle, l'homme est dans la même position ; cette idée est insoutenable. L'homme malheureux, tyrannisé dans son ménage, cher-

che ailleurs le bonheur, échappe de mille manières à l'oppression, et ne compromet souvent ni son existence ni sa réputation. La femme, au contraire, ne peut se soustraire à l'infortune; l'opinion commande, et à moins qu'elle n'ait une tête tout-à-fait supérieure ou tout-à-fait dépravée, elle n'en saurait braver la puissance; plus elle a de misères et d'humiliations à supporter, plus elle se rend respectable en y opposant du courage et de la dignité, plus aussi, par un tel dévouement, elle peut ramener l'homme au devoir, diminuer ses souffrances, et affaiblir conséquemment l'action d'une partie des causes particulières qui tendent à multiplier chez elle les maladies mentales.

Lorsque je parlerai de l'influence du temps critique sur la production de la folie, mes lecteurs pourront apprécier le mode d'action des causes qui modifient à cette époque l'existence de la femme.

Je ne ferai point l'énumération des causes morales auxquelles elle est exposée dans sa vieillesse, non qu'il ne soit possible, d'après l'observation, de faire sur ce sujet un chapitre intéressant; mais ce que nous dirions ne lui serait point exclusivement applicable, la position de l'homme étant alors presque en tout

semblable à la sienne. Il faut ajouter à cette considération, que, malgré la multitude et l'énergie des causes qui pourraient, dans un âge avancé, multiplier les maladies mentales, on les observe néanmoins peu souvent, soit que l'expérience de la vie ait fait prendre l'habitude de considérer les afflictions comme choses inévitables, et qu'on ait conséquemment préparé l'esprit à en soutenir l'impression, soit que la sensibilité ait été en quelque sorte épuisée par les coups qu'on lui a portés, soit encore que ces causes ne puissent avoir d'action sur des individus qui, avides d'un repos et d'un bonheur qu'ils n'ont jamais trouvé, bornent le reste de leur existence à des jouissances matérielles, ferment leur âme à tout ce qui l'affecterait péniblement, et finissent par tomber dans le plus profond comme dans le plus déplorable égoïsme.

On me demandera sans doute en quoi nos institutions contribuent au malheur de la femme: les observations que j'ai faites dans différents passages de ce livre, sur l'éducation encore en vogue aujourd'hui, répondent ce me semble d'une manière satisfaisante à cette question. Je saisis seulement l'occasion de faire observer ici combien, d'après la prédominance des facultés affectives chez la femme, il est

déplorable de voir des mères de famille chercher partout les moyens possibles à exalter chez leurs jeunes filles cette sensibilité qui, déjà par elle-même, et envisagée relativement à leur position sociale, les prédispose si souvent à la folie. Cette idée est terrible; elle est vraie: l'observation journalière en démontre la matérialité. Eh bien! tel est le malheur de notre condition, qu'elle ne frappe point les esprits, et qu'elle ne sert en rien au bonheur et à la conduite de la vie. Une mère serait désolée, dit à ce sujet le docteur Georget, si sa fille ne donnait de bonne heure des signes d'une vive sensibilité; rien n'est donc épargné pour lui procurer ce funeste présent : inaction du système musculaire, culture de la musique, fréquentation des sociétés, des bals, des spectacles, désœuvrement de l'intelligence, ou lecture des livres les plus propres à exalter certaines passions, à nourrir l'esprit d'illusions, d'idées contraires à l'état réel de la société. Telles sont trop souvent les influences diverses auxquelles sont soumises les jeunes filles, dans l'âge où les facultés du cerveau auraient besoin d'une direction toute contraire. La fin suit les moyens; un ordre de facultés est seul exercé; il acquerra un empire immense, dominera et conduira les fa-

cultés raisonnables, calmes et philosophiques, sera la cause d'une foule de désordres vaporeux, hystériques, hypochondriaques, de folie.

Il est un fait qui, par les explications qu'on en a données, a singulièrement contribué à faire regarder la suppression des règles comme une des causes les plus fréquentes de l'aliénation. Je veux parler de ces observations qui démontrent que des femmes, pendant la menstruation, s'étant plongées sans réflexion les pieds ou les mains, ou toute autre partie du corps dans l'eau froide, ont supprimé leurs règles, et sont tombées, par suite de cette imprudence, dans l'aliénation la plus complète et la mieux décidée.

Si j'ai bien entendu tout ce que les auteurs ont à ce sujet consigné dans leurs ouvrages, voici, pour n'offrir qu'un résumé, les conclusions qu'ils ont cru devoir en tirer. Dans toutes les circonstances, disent-ils, la folie ne saurait être attribuée à une émotion morale; il faut donc nécessairement recourir à une autre explication, et la seule qu'on puisse donner de satisfaisante en pareil cas, c'est que l'aliénation ayant éclaté aussitôt après l'immersion dans l'eau froide, on ne peut nier que la suppression des règles, qui en a été le résultat, ne soit la cause unique du

trouble qui s'est manifesté dans l'entendement. *Post hoc, ergo propter hoc.*

Le fait est incontestable; mais, je le répète encore, l'explication qu'on en donne est fautive, et ce n'est pas de cette manière que se développent ou qu'éclatent brusquement les symptômes qui se manifestent après ou pendant l'immersion.

D'abord, pour donner de la valeur à un argument semblable, il faudrait, ce qu'on n'a point fait encore, l'appuyer sur l'anatomie, et démontrer par ce moyen que l'utérus a des rapports directs avec la peau. Eh bien! l'impossibilité où sont nos adversaires d'établir une preuve aussi positive ne suffit point pour leur faire sentir combien l'hypothèse qu'ils veulent soutenir est gratuite; ils aiment mieux supposer qu'il existe entre ces deux organes des relations occultes mystérieuses, plutôt que d'examiner, dans l'intérêt de la science, si le fait dont il s'agit ne pourrait point être expliqué d'une manière plus simple, plus claire et plus naturelle.

Il existe, au contraire, par le moyen des nerfs, entre l'encéphale et la peau, des rapports physiques si nombreux, qu'on a tout lieu de s'étonner en réfléchissant à l'hypothèse dont on

s'est servi pour se rendre compte d'un fait qui, dans son explication, et d'après la composition de l'organisme, ne présentait vraiment aucune difficulté. En effet, dans le cas dont il est ici question, qu'apercevons-nous qui doive nous paraître singulier? Un organe moyen de transmission, la peau est frappée par le froid. Cette impression vive et instantanée, si brusquement transmise et si profondément sentie par le cerveau, est d'autant plus propre à modifier son tissu et à le déranger par conséquent dans ses fonctions, que cet organe, dans la secousse générale qu'il imprime à l'économie quelques jours avant, pendant et après la menstruation, jouit d'une irritabilité plus grande, et est, par cela même, plus prédisposé à succomber sous l'effort de puissances contre lesquelles on le voit réagir avec avantage en d'autres circonstances.

Ici les erreurs contre lesquelles nous nous élevons tiennent à l'idée fausse que les physiologistes se sont faite, jusqu'à présent, de la manière dont le froid agit sur l'économie. Si les bornes que nous nous sommes prescrites nous le permettaient, nous pourrions énumérer tous les faits qui démontrent, de la manière la plus positive, que les effets du froid ne sont que des effets cérébraux, déterminés par la percep-

tion d'impressions transmises par les extrémités nerveuses cutanées; mais voulant éviter à nos lecteurs des répétitions aussi fatigantes qu'inutiles, nous nous bornons à dire que la sensation brusque du froid, inopinément et profondément perçue par le cerveau, opère sur l'organisme un saisissement général absolument analogue à celui qui résulterait d'un mouvement de surprise, de frayeur, ou de toute autre émotion cérébrale subite, et qu'il doit, par conséquent, s'accompagner des mêmes effets.

Malgré les preuves que nous avons déjà livrées à l'examen de nos lecteurs, et qui ont dû porter dans leur esprit la conviction la plus profonde, les médecins dont nous combattons l'opinion ne se rendent point encore, soit que, dans la sphère élevée où ils sont placés il en coûte à leur amour-propre de désavouer quelques erreurs, soit que, par une fatalité attachée à l'espèce humaine, et à laquelle nous-mêmes un jour ne pourrons nous soustraire, la force de nos arguments ne puisse frapper des cerveaux dans le tissu desquels des idées contraires sont vraiment incarnées. Suivons donc encore la marche que nous avons adoptée, et apprécions la valeur de leurs dernières objections.

La suppression des règles, disent-ils, est tel-

lément la cause et non l'effet de l'aliénation mentale, que tous les jours on observe des femmes chez lesquelles des émotions morales suppriment instantanément cet écoulement périodique, et ce n'est que consécutivement au désordre menstruel que l'on voit se manifester tous les signes du délire.

Ces faits ne sont point controuvés; mais nous ferons cependant remarquer que, dans un plus grand nombre de circonstances et par l'influence des mêmes causes, les symptômes de l'aliénation précèdent ceux de la suppression des règles; observation positive pour laquelle nous ne craignons pas d'en appeler à l'expérience de nos lecteurs, et dont nous pourrions tirer avantage pour étayer notre opinion si nous raisonnions à la manière de nos adversaires.

Disons en outre, et cette observation ingénieuse appartient au célèbre Esquirol, que le cerveau est souvent dérangé sans que le trouble de l'entendement, qui en est le résultat, soit sensible, non seulement aux personnes étrangères à l'étude des nobles facultés departies à cet organe, mais encore au plus grand nombre des médecins eux-mêmes, qui, ayant trop négligé cette branche importante de notre art, ne constatent et ne reconnaissent le désordre de

l'intellect que lorsqu'il est porté au plus haut degré, c'est-à-dire lorsque la raison est entièrement bouleversée.

Faut-il s'étonner, d'après cela, si les observateurs ont pris, dans toutes ces circonstances, l'effet pour la cause, et ne voyons-nous pas que, dans leur ignorance des fonctions du cerveau et des lois générales auxquelles, comme le dernier organe, il est assujetti, il n'en pouvait être autrement ? Il leur était d'autant plus difficile de saisir ces nuances délicates que la suppression des règles était pour eux le premier et pour ainsi dire le seul désordre évident, et que, par cela même, ils s'étaient tout naturellement portés à conclure que le délire qui se manifestait après cet accident en était la conséquence rigoureuse et nécessaire.

Cependant, ajoutent encore quelques uns de nos adversaires, on a vu des femmes perdre la tête sans avoir été en butte à l'action d'aucune cause morale (les renseignements les plus exacts fournis par la malade ou les parents en font foi), et ce n'est que consécutivement aux désordres de la menstruation que l'on a vu se manifester les symptômes caractéristiques de l'aliénation.

Je ne doute point de la bonne foi de tous mes confrères; mais, appuyé sur les observations

que j'ai entendu faire plusieurs fois, dans ses cours, au professeur Esquirol, et fondé sur l'expérience personnelle que me fournit tous les jours un établissement d'aliénés que je dirige conjointement avec mon ami le docteur Falret, je puis assurer que, dans la circonstance dont il est question, on a manqué de confiance à l'égard de ces médecins et qu'on leur a caché la véritable cause de la maladie. Sous ce rapport, la thérapeutique des maladies mentales a toujours présenté et présentera toujours quelques difficultés. Comme en général ces affections reconnaissent pour causes nos faiblesses et nos passions, l'aveu qu'il en faut faire est toujours très pénible; et s'ilfaut encore ici accuser notre orgueil, il faut dire aussi que la prudence nous en fait presque un devoir, et que nous serions peut-être moins réservés dans ces mêmes aveux si nous trouvions chez nos semblables plus de lumières et plus de bienveillance. Il ne suffit donc pas au médecin qui se livre à l'étude de ces affections d'être habile dans son art et d'avoir dans l'esprit une grande étendue, il faut encore qu'il joigne à tous ces avantages un beau caractère, une haute moralité; sans ces qualités premières, il n'obtiendra jamais qu'une estime imparfaite, une confiance limi-

tée; il connaîtra moins aisément ainsi les profondeurs du cœur humain, et quand bien même il en dévoilerait parfois les secrets les plus intimes; n'en ayant point été rendu dépositaire, il se trouverait privé, lors de la convalescence de ses malades, d'un moyen puissant de hâter et de consolider leur guérison; je veux dire qu'il ne pourrait offrir à ces infortunés les consolations dont ils ont si souvent besoin, et qu'il lui serait également impossible de préparer leur esprit à soutenir l'impression des causes qui déjà ont fait éclater la folie, et à l'influence desquelles ils sont presque tous derechef exposés en rentrant dans la société.

On ne peut nier au moins, disent enfin les auteurs, que, dans quelques cas, l'aliénation ne soit due tout à la fois à une impression morale et à la suppression des règles. D'après les développements que nous avons donnés, mes lecteurs ont déjà pressenti qu'il nous est impossible d'admettre cette concomitance d'action. Que peuvent prouver, je le demande, les observations qui constatent que la suppression des règles s'est manifestée au moment qu'une vive affection morale a déterminé l'explosion du délire. Pourquoi vouloir, par une exception singulière, que la folie dépende alors du désordre

menstruel ? Une certaine époque du mois peut-elle empêcher qu'une vive émotion cérébrale, la frayeur, par exemple, porte dans l'entendement le trouble et la confusion. Ne suffit-il pas de la plus simple réflexion pour se convaincre que des observations semblables ne sont nullement concluantes, puisque tout y démontre que la suppression des règles est consécutive à une impression cérébrale, et qu'elle n'est, ainsi que tous les autres symptômes, qu'un effet de l'affection primitive de l'encéphale.

Les observations nombreuses que m'ont fournies et que me fournissent encore tous les jours les aliénés, la lecture assidue des auteurs, mes rapports dans le monde médical, rien jusqu'à présent n'a pu me donner la preuve d'une aliénation mentale évidemment produite par la suppression des règles ; cependant je conçois la possibilité d'un pareil fait, et l'explication que j'en vais donner, et que je regarde comme la seule admissible dans l'état actuel de nos connaissances, tout en étant une concession faite au système de nos adversaires, n'en fortifiera pas moins, sous un autre point de vue, l'opinion que nous avons émise, et démontrera que, dans ce cas même, le cerveau n'est frappé de maladie que parcequ'il offrait des dispositions primitives qui, d'après le rap-

port harmonique que l'on sait exister entre tous les organes, devaient rendre son affection imminente et consécutive à celle de l'utérus, comme à celle de toute autre partie du corps.

Il est bien prouvé que de jeunes filles, ignorant les dangers auxquels elles s'exposaient, ont employé dans quelques circonstances des liquides astringents pour se délivrer d'un écoulement importun; il est bien notoire que la suppression qui en a été le résultat a porté dans l'économie un trouble plus ou moins profond. Mais pourquoi, chez l'une, cette suppression détermine-t-elle une hémoptysie ? Pourquoi, chez l'autre, occasione-t-elle une inflammation de l'estomac, des intestins ou de toute autre partie ? A quoi attribuer enfin les nombreuses variétés qu'on remarque à cet égard ? Cette diversité de symptômes, produite par une seule et même cause, aurait lieu de nous étonner si la physiologie ne nous prêtait ici ses lumières. C'est elle qui nous apprend que ces phénomènes, qui semblent faire exception aux lois connues de l'organisme, et qui ne font au contraire que donner une nouvelle preuve de leur invariabilité, tiennent aux prédispositions particulières à chaque organe ; prédispositions qui dépendent de son importance dans l'économie, et du rôle

actif qu'il y remplit au moment où l'accident se manifeste. Dès lors il est facile de concevoir que si l'écoulement s'arrête chez un sujet dont la vie cérébrale soit très étendue, dont le système nerveux ait acquis sur l'organisme un funeste empire, nul doute que le cerveau ne soit fortement prédisposé à contracter une irritation, et que la suppression des règles ne détermine dans ce cas l'explosion du délire.

Que si ce fait particulier, dont je ne connais point d'exemple et que j'ai gratuitement supposé pour éclaircir la question, semblait impliquer une sorte de contradiction, je répondrais qu'en niant l'influence de l'utérus sur la production des maladies mentales, je n'ai pu prétendre à établir l'insensibilité de cet organe. Je le répète, en raison du consensus qui règne entre toutes les parties de l'organisme, il a, considéré dans son état physiologique et pathologique, ses rapports et ses influences; il peut donc, par conséquent, entraîner secondairement le désordre dans les fonctions des organes qui ont avec lui les sympathies les plus étroites ou qui, par des circonstances particulières, sont les plus prédisposés à un état morbide. Mais qu'on y fasse bien attention, en prenant cela pour une objection on pourrait bien encore confondre le délire aigu, symptoma-

tique avec l'aliénation mentale proprement dite, ou la lésion primitive idiopathique du cerveau.

Il faut dire cependant que l'époque à laquelle se manifeste la menstruation n'est pas entièrement étrangère à la production de la folie, et qu'elle peut en être considérée comme cause prédisposante. Un changement notable s'opère alors, comme on le sait, dans la constitution intellectuelle et morale de la femme; son humeur est inégale, ses caprices augmentent, ses goûts deviennent bizarres; elle pleure et rit souvent tout à la fois; ses sentiments et ses penchants, indépendamment de toute excitation, ont plus de violence que dans l'état habituel, et devenue également plus sensible aux influences extérieures, elle réagit avec moins d'avantage et perd la tête par les causes les plus légères et les moins capables d'en troubler ordinairement les fonctions. C'est de la même manière que l'on peut expliquer l'agitation qu'on observe à chaque retour menstruel chez les femmes frappées d'aliénation; c'est aux mêmes circonstances que doit être attribuée, chez celles qui sont mélancoliques, la fréquence du suicide; et pour continuer à mettre en pratique le précepte d'Hippocrate, qui voulait faire entrer la médecine dans la philosophie et la philosophie

dans la médecine, c'est aussi à cette même époque que la femme qui jouit d'ailleurs d'une santé florissante obéit plus particulièrement à son organisation, et par l'exaltation de toutes ses facultés étonne l'homme qui ne l'a point étudiée, tantôt en déployant dans sa conduite un caractère grand et sublime, tantôt en montrant la petitesse d'un être borné, tantôt enfin en mettant tout en œuvre, en dépit des lois, de la morale et de la religion, pour satisfaire ses affections profondes et ses sentiments impétueux : vérité majeure, incontestable, digne de l'attention des jurisconsultes, qui affaiblit à la fois, pendant ce moment d'effervescence, le mérite et le démérite de ses actions, et dont l'application peut servir, non à tolérer le vice dans la société, mais à établir des distinctions bien naturelles relativement au degré de culpabilité, à ne point confondre ainsi les faiblesses de l'humanité avec les crimes qui la déshonorent, et à arracher peut-être à l'échafaud, ou à tout autre supplice infamant, des infortunées condamnables sans doute, mais sans dépravation réelle, et qui, sous ce rapport, méritent quelques égards et réclament quelque peu d'indulgence.

SUITES DE COUCHES.

La question que nous venons d'examiner nous conduit tout naturellement à celle-ci : l'aliénation peut-elle être occasionée par les suites de couches ?

Si nos lecteurs ont bien suivi la marche que nous avons adoptée, si les développements dans lesquels nous sommes entrés ont pu les satisfaire, si les faits que nous leur avons présentés leur ont paru bien analysés, cette seconde question leur paraîtra moins difficile à résoudre que la précédente, puisque le système des auteurs est le même, et qu'ils continuent à attribuer d'une manière trop exclusive à l'action de l'utérus, ainsi qu'à la suppression des lochies et du lait, les maladies mentales qui affligent assez fréquemment les femmes à l'époque dont nous parlons. Néanmoins, comme les circonstances ne sont pas tout-à-fait les mêmes, et que, pendant et après sa grossesse, la femme, déjà profondément modifiée dans son organisme, est

d'ailleurs soumise à l'influence de causes morales particulières, nous l'envisagerons sous ce nouveau point de vue physiologique, puis nous ferons connaître les observations sur lesquelles s'appuient les auteurs pour soutenir leur opinion, et nous chercherons à démontrer que, dans la majorité des cas, on a pris encore ici l'effet pour la cause, et que le trouble qu'on observe dans les fonctions de l'utérus est consécutif à l'affection du cerveau.

On a été frappé dès la plus haute antiquité des modifications puissantes qu'éprouve la constitution entière de la femme quelques jours après la conception, et parfois au moment même où elle vient de s'effectuer. Ce tressaillement presque universel qu'elle ressent alors, ces spasmes légers, ce frisson inaccoutumé dont son corps est saisi, n'avaient point échappé au génie d'Hippocrate. « *Mulier ubi concepit,* dit ce grand observateur, *statim inhorescit et incalescit, ac dentibus stridet, et articulum reliquum corpus convulsio prehendit.* » (*De Carnibus,* cap. 8, chater., tom. 5, p. 308.)

Afin d'éviter des longueurs, je ne consignerai point dans ce livre une multitude de faits qui constatent l'influence qu'exerce l'utérus pendant la grossesse sur les différents systèmes de l'éco-

nomie; je renvoie mes lecteurs particulièrement aux ouvrages des médecins qui se sont livrés à la pratique des accouchements ou qui ont écrit sur la médecine légale, et je les engage à fixer leur attention sur les modifications particulières que cet organe imprime à l'encéphale. Ces modifications sont bien à peu près les mêmes que celles qu'on observe à chaque époque de la menstruation; cependant elles sont alors plus générales, moins passagères, mieux prononcées, et elles servent à expliquer la singularité, le comique et la bizarrerie des actes dont les femmes, pendant cette époque, nous rendent assez souvent les témoins, en même temps qu'elles jettent aussi quelque jour sur la nature des délits ou des crimes dont elles ont à tort encouru quelquefois toute la responsabilité[1].

[1] A ce sujet, je me sépare entièrement de l'opinion des idéologues et des jurisconsultes, et au lieu de dire avec eux que, dans des circonstances semblables, la femme entièrement soustraite à la puissance de la volonté peut tomber indifféremment dans le crime ou dans la folie, je dis que sa volonté n'est point anéantie, qu'elle existe pleine et entière, qu'elle est seulement pervertie, et que la femme la fait conspirer comme tous les autres attributs de ses facultés à la satisfaction impérieuse, involontaire et désordonnée de ses penchants. Cette distinction ne me paraît

Quelques différences que les femmes pendant la gestation présentent dans leur caractère, quelque étonnants que puissent être leurs actes pour un public qui n'est point éclairé, tout tient néanmoins aux mêmes causes, c'est-à-dire aux variétés de l'organisation et aux particularités des circonstances extérieures. Que chez la multitude ces actes excitent le rire, qu'ils fassent naître

pas être une de ces idées oiseuses et spéculatives dont il n'est jamais possible de faire l'application; car dans des causes de ce genre, il reste presque toujours démontré, par l'instruction qui résulte des débats, que l'accusée a fortement voulu se satisfaire, et je n'ai pas besoin de faire remarquer que, sur cette certitude, le tribunal prononce hardiment condamnation.

Je donnerai, sur cette matière importante, d'autres développements dans l'ouvrage que je me propose de publier incessamment, et que j'ai déjà annoncé au commencement de celui-ci. Qu'il me suffise en ce moment de fixer l'attention sur elle, et de dire par anticipation que, si la distinction que je viens de faire est aussi fondée que je le crois, elle doit faire changer la question que les cours de justice présentent au jury pour reconnaître et proclamer, d'après sa réponse affirmative ou négative, la culpabilité de l'accusée. Déjà même aujourd'hui, on peut le dire à l'honneur du barreau français, les connaissances des jurisconsultes nous sauvent des imperfections de notre code criminel. On ne se borne plus à établir, avec une opiniâtreté stupide, la matérialité d'un fait, quelque nécessaire, quelque indispensable

la pitié ou qu'ils transportent d'indignation, le médecin reste impassible, et dans le jugement qu'il en porte n'obéit à aucun sentiment particulier. Dégagé de préjugés, observateur de la nature, habitué à en étudier et à en calculer les mouvements, il considère tous ces écarts absolument du même œil, et, dans son intime conviction, il les présente avec confiance à l'homme

qu'elle soit d'ailleurs; on pénètre plus avant dans l'essence des choses. Les profondeurs du cœur humain sont mieux analysées; les motifs déterminants de l'acte incriminé sont aussi l'objet d'un examen plus rigoureux et mieux raisonné; on ne fait point abstraction de l'âge de l'accusé, de son sexe, de son éducation, de ses préjugés, de ses croyances; cependant, quelque brillantes et quelque avantageuses que soient ces conquêtes faites sur l'ignorance et la barbarie, il est possible encore, d'après les lumières que la physiologie du cerveau et l'étude des maladies mentales ont jetées sur la nature de l'homme, d'indiquer de nouvelles améliorations. Dans une des circonstances dont il est ici question, par exemple, toute femme traduite devant un tribunal est perdue si les membres du jury ne sont pas éclairés; car le fait est constant, l'intention marquée, la volonté ferme, la préméditation quelquefois même incontestable. Que faut-il donc faire en pareille occurrence? Il faut être juste; il faut changer la question : il faut demander si l'accusée, en commettant une infraction à l'ordre social, jouissait de sa raison, avait toute sa liberté morale, si elle pouvait conséquemment agir autrement qu'elle n'a fait.

de loi comme des misères, des faiblesses ou des imperfections attachées à notre espèce.

Quelque puissante que soit l'influence que la matrice, pendant la gestation, exerce sur l'encéphale, à quelques réflexions que puissent conduire certains faits qui la rendent incontestable, on peut assurer néanmoins que, dans le plus grand nombre des cas, la modification qu'en éprouve ce dernier organe n'est point assez profonde pour exciter par elle-même la femme au crime, ou pour troubler de toute autre manière ses fonctions intellectuelles et morales. Presque toujours une cause extérieure se joint à l'état intérieur et amène des résultats d'autant plus fâcheux et plus prompts, que la prédisposition est plus forte et que la cause est elle-même plus pénible ou moins attendue.

Indépendamment de l'influence des causes morales que nous avons énumérées dans les chapitres précédents, il en est de particulières à l'action desquelles la femme enceinte est exposée. La certitude de la conception ne laisse jamais son esprit dans l'indifférence; et le plaisir ou la peine qu'elle en ressent dans certaines circonstances dont nous allons parler suffit déjà pour la prédisposer à la folie. Je ne connais guère de situation chez la femme qui mette plus violem-

ment en jeu les puissances de son âme. Il faut avoir été dans quelques occasions témoin de tout l'excès de son bonheur, pour juger de la facilité avec laquelle, par la cause la plus légère, elle peut alors contracter une maladie cérébrale. Dans d'autres cas, au contraire, la femme est affectée de la manière la plus pénible, non qu'elle ne sente avec délices toutes les satisfactions attachées à la maternité; mais elle est déjà chargée d'une famille nombreuse, et, réduite à des moyens précaires ou bornés d'existence, elle voit le présent et n'envisage l'avenir que sous les couleurs les plus sombres. Là, c'est une de ces femmes dont Rousseau a parfaitement bien saisi le caractère; son cœur mutilé n'est sensible qu'aux plaisirs des sens et de la vanité; elle vit dans le plus froid égoïsme, et « tourne au préjudice de l'espèce l'attrait donné pour la multiplier. » Si dans un moment d'abandon le vœu de la nature se trouve être accompli, la gestation est pour elle une source de contrariétés, je dirais presque de chagrins, dont la naissance de l'enfant et les soins touchants qu'elle occasione sont bien loin d'affaiblir les effets. Ici c'est une victime de l'amour et de la séduction. Sincère, désintéressée, profondément sensible, elle a tout sacrifié à l'objet de son affection; elle devient enceinte, et au mo-

ment où elle met au jour le témoignage de sa faiblesse, au moment où elle a le plus besoin de consolations et d'appui, elle est lâchement abandonnée et livrée sans pitié à toutes les horreurs de sa position. Dans une aussi grande infortune, la femme n'est pas constamment frappée d'aliénation; tantôt, pour se soustraire à l'infamie, elle termine par un suicide aigu sa déplorable existence; tantôt, dans l'aveuglement de son esprit, elle se jette dans la débauche la plus scandaleuse; tantôt, enfin, elle commet un infanticide, et, dans l'état encore imparfait de notre législation, s'expose ainsi presque sans défense à la vindicte publique et à la rigueur des lois.

Passons aux faits particuliers.

Les deux observations suivantes, que le professeur Esquirol nous a souvent citées dans ses cours, et qu'il a fait insérer dans le recueil périodique de littérature médicale étrangère comme exemples de manie à la suite de couches, prouvent justement, contre son opinion, que la folie dans ces circonstances, loin de tenir à une cause physique, doit être presque toujours attribuée à une affection morale, affection morale dont, pour le répéter en passant, l'action est seulement plus énergique par l'état particulier où se trouve alors le système nerveux.

Une dame âgée de vingt-trois ans, d'un tempérament lymphatique, d'un caractère doux et timide, issue d'un père sujet à de violentes céphalalgies, avait éprouvé plusieurs affections graves, même du délire, à l'époque de la première menstruation. Mariée à l'âge de 21 ans avec un des généraux les plus distingués, elle devient promptement enceinte; pendant sa grossesse elle mène une vie triste et monotone; elle a des pressentiments sur les suites de sa couche, et désire ardemment le retour de son mari qui est à l'armée; elle accouche heureusement. *Au septième jour, elle éprouve une secousse morale très vive; les lochies se suppriment; elle délire*, devient furieuse. Quelques jours après les lochies reparaissent; le calme survient avec la raison.

Le vingt-cinquième jour de l'accouchement, on lui suggère de nouvelles inquiétudes morales; elle éprouve une sorte de syncope; le délire et la fureur reparaissent avec plus de violence que la première fois; elle est saignée, baignée. On a recours aux calmants, aux boissons anti-spasmodiques; le délire va croissant. On espère que la présence de son mari changera cet état; on les envoie l'un et l'autre à la campagne; le mari devient bientôt l'objet de la fureur et

des emportements de sa femme; enfin, après trois mois, la malade est confiée à mes soins, le 23 septembre 1806.

Visage pâle, peau terne, yeux fixes, haleine fétide, mouvements convulsifs des muscles de la face; délire général, mussitation continuelle, résistance pour tout ce que l'on veut faire faire à la malade, inappétence, insomnie. Bains tièdes, boissons laxatives, exercice au grand air; après trois semaines la fureur cesse, le délire persiste; mais par moments la malade frappe. Deuxième mois : application d'un large vésicatoire à la nuque, qui coule très abondamment; purgatifs continués plusieurs jours de suite. Troisième mois : *le sommeil ainsi que l'appétit commencent à être meilleurs*. Quatrième mois : la malade mange avec voracité; *mais elle répond quelquefois juste aux questions qu'on lui fait*. Au cinquième mois : suppression du vésicatoire, infusions de safran, bains de pieds, exercice, promenades en voiture; *les règles reparaissent;* la malade prend de l'embonpoint; son teint et sa peau s'éclaircissent; la raison revient progressivement. A la fin du cinquième mois, l'obésité est si grande que cette jeune dame s'en affecte; je la tranquillise, en l'assurant que cet embonpoint est factice, et qu'il se dissipera à mesure

que sa santé se fortifiera. Sixième mois : étant en pleine convalescence, après plusieurs jours de préparation, on lui annonce la mort de son mari tué au sein de la victoire; elle éprouve des mouvements convulsifs qui me donnent des inquiétudes. On la console, on la tranquillise, on la distrait, et sa convalescence n'est nullement altérée. L'obésité s'est soutenue pendant plusieurs mois encore, et ne s'est dissipée que peu à peu, après deux ans, quoique la santé fût parfaite.

Le docteur Foville, dans sa thèse inaugurale, publiée en 1824, a entièrement partagé l'opinion de notre illustre maître. Voici une des observations qui servent de base à son opinion.

Marie-Rose-Justine B....., âgée de vingt-huit ans, n'a pas eu de parents aliénés; sa mère a éprouvé, à l'âge de quarante-huit ans, une attaque d'apoplexie légère.

A neuf ans : variole.

De dix-sept à dix-huit : céphalalgies violentes; à dix-huit, les règles s'établissent, les céphalalgies disparaissent.

Vingt-huit ans : 14 mars 1819, accouchée heureusement; *elle éprouve beaucoup de contrariétés*, et au bout de six jours le délire éclate.

Le 23 mars elle entre à l'hospice : halluci-

nation de l'ouïe; elle croit entendre un grand nombre de voix qui l'engagent à faire du mal aux personnes qui l'entourent. Elle se croit ensorcelée : jamais elle n'a souffert de la tête ; mais elle éprouvait de fortes douleurs dans les membres.

On applique dans le dos un large vésicatoire; en même temps on administre des bains tièdes, des boissons d'abord rafraîchissantes, ensuite purgatives : *le délire diminue, les règles reparaissent,* la malade se trouve si bien du vésicatoire, qu'elle demande qu'on continue à l'entretenir; et bientôt, sa raison étant tout-à-fait rétablie, elle sort de l'hôpital parfaitement guérie.

Madame..., âgée de vingt-cinq ans, issue d'un père sujet à des céphalalgies qu'il dissipait en mettant de la glace sur sa tête, d'un tempérament éminemment nerveux, d'une imagination ardente, d'un caractère vif et sensible, ayant des passions extrêmement emportées, *se marie par raison.* Son mari est obligé de s'absenter; elle fait quelques imprudences; *elle est blâmée avec aigreur* par ses parents et ses amis; elle devient amoureuse et se retire chez son amant, *où elle éprouve des chagrins de plusieurs sortes.* Elle devient enceinte; *sa grossesse est troublée*

par des inquiétudes, la jalousie, le désir de plaire à son amant, la crainte de faire une grosse maladie, enfin par les remords. Le deuxième jour de sa couche, elle arrose son lit et sa chambre avec des odeurs; elle quitte son lit et marche nu-pieds. Dès le troisième jour ses actions sont déraisonnables. Le huitième elle communique avec son amant. Le neuvième elle bouleverse tout chez elle, joue avec son amant comme si c'était un enfant; elle donne peu de lait à son nourrisson. Le quatorzième elle est conduite dans un hospice, ce qui fait sur elle une très vive impression : la raison se perd tout-à-fait; elle déchire tout et devient plus furieuse. Les soins continuels qu'elle donne à son enfant sont plus funestes qu'utiles; elle passe vingt-quatre heures, toute une nuit, cachée sous un escalier. Le vingtième jour de sa maladie elle m'est confiée. (*Esquirol.*)

Il n'est donc pas aussi généralement vrai qu'on l'a dit et imprimé que la fréquence des maladies mentales, chez la femme, tienne à la suppression des règles, des lochies ou du lait. Les faits que nous avons mis sous les yeux de nos lecteurs déposent contre cette opinion et ne peuvent la laisser accréditée plus long-temps. Il importe à la thérapeutique de ces affections que

l'on soit bien convaincu que, dans la grande majorité des cas, les troubles qui se manifestent dans les fonctions de l'utérus sont consécutifs à une affection morale dont l'action même a produit l'aliénation mentale, et que si pendant la menstruation ou les suites de couches la femme en est plus souvent frappée qu'à toute autre époque, cela tient à un état particulier de son organisme : elle est momentanément plus impressionnable, et la plus légère émotion suffit alors pour troubler l'harmonie nécessaire aux opérations du cerveau. Que les médecins examinent avec attention, qu'ils interrogent avec soin et à plusieurs reprises les parents du malade ou le malade lui-même, qu'ils n'oublient pas que dans quelques circonstances des raisons secrètes s'opposent à ce qu'ils soient éclairés sur les véritables causes de la maladie, et ils seront bientôt convaincus que, pour expliquer l'aliénation mentale chez la femme, les auteurs, trompés par l'apparence et peut-être trop étrangers à l'étude de la physiologie du cerveau, ont pris des effets pour des causes, en attribuant à la suppression de telle ou telle excrétion des affections cérébrales qui l'avaient au contraire elles-mêmes occasionée.

L'observation suivante, empruntée à notre

illustre et vénérable Pinel, confirme encore ici tout ce que nous avons avancé.

Une femme *venant à entendre sonner le tocsin à la suite de ses couches*, la première année de la révolution, se trouble, s'agite, et tombe dans le délire le plus sombre ; elle conçoit les frayeurs les plus vives, se croit environnée d'un appareil de supplices, et pousse les cris les plus lamentables. Elle demande sans cesse à voir ses enfants ou ses proches, qu'elle assure être livrés au fer des assassins ou réduits aux extrémités les plus cruelles. Elle s'en rapporte à peine à sa vue, et ne peut les reconnaître que quand on les amène en sa présence. Pendant quelques jours de ce triste délire, son imagination l'emporte sur le témoignage authentique de ses sens et les impressions les plus manifestes et les plus répétées faites sur ses organes.

J'ai dit, au commencement de ce chapitre, que, pendant la gestation ou au moment même de l'accouchement, les circonstances au milieu desquelles la femme se trouvait placée étaient quelquefois si pénibles, qu'elles produisaient presque indifféremment, suivant néanmoins les variétés de l'organisation et des circonstances extérieures, le suicide, l'aliénation mentale ou l'infanticide ; j'ai dit que lorsqu'elle tuait son

enfant, elle s'exposait presque sans défense, dans l'état actuel des esprits et de la législation, à l'indignation publique et à la rigueur des lois. Je dois donc maintenant expliquer ma pensée, et fixer l'attention des médecins légistes et des jurisconsultes sur la position toute particulière où elle est alors. C'est en appréciant les motifs déterminants de sa conduite qu'ils pourront prononcer sans crainte sur sa criminalité ou sur l'affaiblissement de sa liberté morale.

On serait étrangement dans l'erreur, si l'on regardait comme étrangère à mon sujet l'énumération des causes morales et intellectuelles qui modifient si profondément, dans cette circonstance, l'existence de la femme. Ces causes étant absolument les mêmes que celles de l'aliénation, et la différence des résultats ne tenant, ainsi que je viens de l'indiquer, qu'aux variétés de l'organisation et des circonstances extérieures, ces détails ne peuvent que contribuer à donner à notre opinion une force nouvelle, en faisant connaître, de plus en plus, combien nous sommes autorisés à attribuer la fréquence des affections cérébrales chez la femme, à la multiplicité de causes qui ont sur le cerveau une action directe et immédiate.

M. William Hunter est entré à ce sujet dans des considérations tellement sages et lumineuses, que je vais les présenter textuellement à l'esprit de mes lecteurs.

William Hunter à la Société royale de Londres.

« MESSIEURS,

» Dans ces occasions malheureuses où la mère d'un enfant illégitime est accusée de l'avoir fait mourir, et en général dans toute action criminelle ou suspecte, la raison et l'équité demandent qu'on pèse avec soin les moindres circonstances, surtout afin de s'assurer des vues et des motifs qui ont déterminé l'accusée; car, comme il n'est point de crime auquel l'imagination et la prévention ne puissent ajouter des particularités qui l'aggravent, de même il n'en est pas de si odieux et de si révoltant que les motifs et les circonstances ne puissent atténuer. Quiconque veut apprécier avec justesse les actions humaines, doit en mettre une grande partie sur le compte de la situation d'esprit où se trouvent ceux qui les commettent; et voilà pourquoi la législation de tous les pays est si indulgente pour les cas de démence. On ne regarde nulle

part les fous comme responsables de leur manière d'agir.

» Ma profession m'a mis à portée d'étudier le caractère des femmes chez un grand nombre d'individus, dans tous les ordres de la société et sous tous les rapports. Admis dans leur confiance intime, je leur ai donné mes avis dans les moments les plus cruels d'angoisse physique ou morale. J'ai vu comment elles se conduisaient à l'approche d'un péril imminent; j'ai entendu leurs dernières et leurs plus sérieuses réflexions, lorsqu'elles étaient sûres de n'avoir plus que peu d'heures à vivre.

» Or, d'après les résultats d'une longue expérience, je prends sur moi d'avancer que les femmes qui se trouvent enceintes, et n'osent avouer leur état, ont droit, pour l'ordinaire, à toute notre compassion, et sont en général moins coupables qu'on ne le suppose. Presque toujours le crime, la barbarie même, sont du côté du père de l'enfant; la mère est faible, crédule et abusée. Le séducteur, ayant obtenu ce qu'il désirait, ne songe plus à ses promesses; l'infortunée se voit trahie, privée de l'amour, des soins et de l'appui dont elle s'était flattée, condamnée désormais à lutter, comme elle pourra, contre la maladie, le chagrin, la pauvreté, la honte, en un mot

contre un abandon qui menace sa vie entière. Une malhonnête femme ne sera jamais réduite à cette situation déplorable, parcequ'elle est insensible à l'opprobre; mais celle à qui un vif sentiment de la honte inspire avant tout le désir d'être considérée n'a souvent pas assez de force d'esprit pour supporter les malheurs que je viens de décrire. Dans son délire, elle termine des jours qui lui sont devenus insupportables : et quel homme tant soit peu compatissant osera s'indigner contre sa mémoire?

» Si elle n'eût pas écouté, se dit-elle en elle-même, les vœux et les protestations perfides de notre sexe, elle aurait pu, dans l'heureux cours d'une longue vie, offrir une épouse tendre et chaste, une mère vertueuse et respectée. Cette réflexion, mettant le comble à son désespoir, la détermine à se jeter dans les bras de l'éternité.

» On objectera que son crime est plus grave, en ce qu'elle donne la mort à son enfant du coup dont elle se détruit. Gardons-nous de croire que l'action de tuer soit toujours un meurtre! elle mérite ce nom uniquement lorsqu'elle est exécutée volontairement et avec une intention coupable. Mais lorsqu'on y est poussé par une frénésie qui prend sa source dans le désespoir, peut-elle sembler plus condamnable aux yeux

de Dieu, que si on la commettait dans un accès de fièvre chaude, ou dans un état de démence absolue? Elle doit au moins alors exciter autant de pitié que d'horreur. Il suffirait de connaître toutes les circonstances des faits qu'on traite communément d'infanticides, pour trembler de comprendre ainsi des évènements très divers sous une dénomination qui réclame, à juste titre, la sévérité des lois.

» Autant que j'en puis juger, le plus grand nombre de ces prétendus meurtres est bien éloigné de mériter ce nom. La mère ne peut soutenir l'idée de sa honte, et brûle de conserver sa réputation. Elle était vertueuse et estimée; elle ne se sent pas assez de courage pour attendre et avouer son infamie. A mesure qu'elle perd l'espérance, ou de s'être méprise par rapport à sa grossesse, ou d'être affranchie de ses terreurs par un accident subit, elle voit tous les jours s'accroître et s'approcher le danger; elle est de plus en plus troublée par l'épouvante et le désespoir. Plusieurs se rendraient alors coupables de suicides, si elles ne savaient qu'une pareille action entraînerait infailliblement les recherches judiciaires qui dévoileraient ce qu'elles ont si fort à cœur de tenir secret. Dans cette perplexité où l'idée de mettre à mort leur enfant ne se pré-

sente pas même à leur imagination, elles forment divers plans pour cacher sa naissance. Mais de tous côtés les difficultés se multiplient : irrésolues et flottantes, elles n'envisagent pas assez l'instant fatal, et finissent par trop compter sur le hasard et les évènements. Souvent elles sont surprises plus tôt qu'elles ne s'y attendaient; tous leurs plans sont déconcertés; le chagrin et les souffrances leur ôtent le jugement. Si leur affaiblissement n'est pas extrême, elles prennent la fuite au fort des douleurs, accouchent d'elles-mêmes en quelque lieu que leur effroi et leur confusion les aient portées à se réfugier, et demeurent évanouies, hors d'état par conséquent de veiller à ce qui se passe autour d'elles ; et, en recouvrant leurs esprits, elles trouvent leur enfant expiré. Doit-on s'attendre à les voir divulguer leur secret, quand cela n'est plus d'aucune utilité? Leurs penchants les plus honnêtes ne leur font-ils pas une loi de sauver leur réputation ? Elles se hâtent donc de dérober, le mieux qui leur est possible, jusqu'aux moindres traces de l'évènement ; bien instruites que, si on vient à le découvrir, cette conduite déposera contre elles.

» En général, j'ai observé que, plus les femmes se repentaient sincèrement d'avoir été fai-

bles, plus il était difficile de leur en arracher l'aveu, et cela est naturel. Parmi une foule d'exemples que j'en pourrais citer, je ferai choix des suivants :

» J'ai une fois disséqué deux filles qui, pendant leur vie, jouissaient d'une réputation intacte. Appelé pour les soigner pendant leur maladie, j'avais été dupe de toutes deux. L'une d'elles m'avait cependant inspiré quelque défiance, et je m'étais efforcé d'obtenir qu'elle m'avouât ce que je soupçonnais. Je lui avais promis de faire tout ce qui dépendrait de moi pour la soustraire aux suites fâcheuses qu'elle pouvait craindre; mais elle avait opposé un silence opiniâtre à mes tentatives et à mes instances. L'une et l'autre moururent avec des tranchées affreuses, accompagnées de convulsions. Lorsqu'on vint pour emporter les corps, on trouva dans un des lits un enfant mort, et qui n'était pas entièrement venu au terme, étendu auprès de sa malheureuse mère; l'autre offrit le même spectacle, hormis que l'enfantement était resté imparfait. On voit par là quelle patience et quel courage la crainte de la honte est capable d'inspirer.

» Une jeune fille enceinte, ayant caché sa grossesse, accoucha d'elle-même pendant la nuit. Elle fut soupçonnée; on fit des recherches, et

l'on trouva dans une boîte l'enfant enveloppé de vètements humides. Elle confessa l'avoir mis au monde, mais elle nia l'avoir tué, ou même en avoir eu l'intention. J'ouvris le corps de l'enfant avec M. Pinkston, et les poumons surnagèrent lorsque nous les mîmes dans l'eau. La mère raconta ainsi son histoire : Elle servait des maîtres dont sa fidélité lui avait gagné l'affection ; elle était sûre, en les quittant, de leur laisser des doutes qui les porteraient à ne rien négliger pour découvrir sa situation ; et cette découverte l'aurait perdue sans retour, à ce qu'elle se figurait. Dans cette angoisse d'esprit, elle demeurait irrésolue, et de jour en jour plus incertaine sur la conduite qu'elle pourrait tenir. Elle fit cependant quelques langes destinés à son enfant, circonstance qui plaidait en sa faveur ; elle loua, dans une rue adjacente, une chambre meublée, qu'elle enjoignit aux hôtes de préparer pour recevoir, au premier moment, une femme en travail. Son plan était d'y courir lorsqu'elle sentirait les premières douleurs, et de faire appeler sur-le-champ une sage-femme ; elle serait retournée aussitôt après chez ses maîtres, en colorant de son mieux son absence. Elle avait entendu parler de femmes de soldats qui, après avoir accouché derrière une haie, prenaient leur enfant

et suivaient leur mari, elle se croyait capable d'en faire autant. Durant la nuit qui précéda l'enfantement, elle éprouva des tranchées; elle s'habilla, tant pour se maintenir chaudement, que pour se trouver en état de gagner la chambre qu'elle avait louée, si les douleurs augmentaient. Après avoir un peu attendu, elle fut saisie tout-à-coup d'un chagrin et d'un effroi si violents, qu'ils lui ôtèrent à la fois la force et le courage de descendre et de traverser la rue dans l'obscurité. En proie au désespoir, elle se laissa retomber sur son lit, et ne fut pas long-temps sans s'évanouir. Lorsqu'elle revint à elle, elle se trouva inondée, et vit un enfant mort couché devant elle. Sa première attention se tourna sur l'enfant. S'étant assurée qu'il était véritablement mort, elle s'assit quelques minutes pour réfléchir sur ce qu'elle devait faire, et le jour commençant à paraître, elle se leva, enferma dans une boîte l'enfant mort et les linges humides, répara le désordre de sa chambre et se remit au lit.

»On fit venir l'hôtesse de qui elle avait loué la chambre. Cette femme, qui s'était contentée d'une légère avance, sans prendre d'autres informations, la reconnut dès qu'elle la vit, et confirma par serment cette partie de son récit. M. Pinks

ton et moi déclarâmes qu'elle nous paraissait digne de foi, et en même temps nous prouvâmes aux jurés que la circonstance des poumons qui avaient surnagé ne prouvait rien contre la jeune fille; elle fut déclarée innocente, et j'eus la satisfaction de croire qu'elle l'était réellement.

» En pareilles occasions, nous ne sommes que trop portés à nous laisser prévenir; et lorsque nous voyons une intention manifeste de cacher la naissance de l'enfant, nous concluons qu'il y avait aussi un projet formel de le détruire; nous pesons toutes les circonstances d'après cette supposition hasardée. S'il n'en était pas ainsi, disons-nous, pourquoi la mère a-t-elle agi de telle ou telle manière? pourquoi n'a-t-elle pas agi de telle ou telle autre? De semblables questions auraient une apparence d'équité, et l'on en tirerait des conclusions solides, si l'accusée prenait alors conseil d'un esprit calme et dégagé; mais dès qu'on réfléchit qu'elle est violemment agitée par le conflit de passions et de craintes, plus sa conduite est déraisonnable, plus on doit la juger naturelle. »

L'infanticide, ainsi que M. Hunter en convient, doit être puni comme un meurtre, comme un assassinat, lorsqu'il est commis avec préméditation, avec mûre réflexion, avec l'usage

complet de la liberté morale, sans provocation urgente, et seulement par l'effet du dérèglement des mœurs. Dans ce cas, il faut remercier le législateur de prendre sous sa protection l'enfant sans appui et sans défense.

TEMPS CRITIQUE.

A quoi tient la fréquence du délire chez les femmes à l'époque du temps critique? Faut-il en accuser les changements qui s'opèrent dans l'appareil génital? L'irrégularité des fonctions importantes qui lui sont confiées entraîne-t-elle secondairement le désordre de l'intellect?

Peut-on trouver, au contraire, dans les circonstances morales auxquelles les femmes sont assujetties à cette époque de la vie, des causes plus que suffisantes pour expliquer la multiplicité des affections cérébrales, et n'est-ce point alors à la réaction qu'exerce la lésion primitive du cerveau qu'il faut attribuer les dérangements qui se manifestent dans l'organisme, et tous les troubles nerveux qu'on a mis jusqu'à présent sous la dépendance immédiate de l'utérus?

C'est ordinairement entre quarante et cinquante ans que les femmes cessent d'être soumises à la menstruation. Cette époque de la vie, qu'on appelle indistinctement âge de retour, temps critique, n'est pas seulement remarquable

par les changements qui s'opèrent dans les fonctions départies à l'appareil génital. La constitution entière de la femme éprouve encore des altérations bien sensibles; mais c'est surtout dans le système nerveux qu'on observe, dans quelques circonstances, les troubles les plus étonnants. Nous allons donc examiner si les perturbations qui s'y manifestent et qui entraînent avec elles ou le désordre des facultés intellectuelles, ou la perversion des qualités affectives, tiennent aux mutations survenues dans le système utérin, ou s'il faut au contraire les attribuer aux causes qui ont sur le cerveau une action directe et immédiate.

J'ai démontré précédemment combien, dans la haute société particulièrement, les circonstances au milieu desquelles on fait vivre les enfants des deux sexes tendaient à exalter leurs facultés et à faire acquérir au système nerveux une funeste prédominance. Je vais énumérer à présent les causes à l'action desquelles les femmes de la même classe sont exposées à l'époque du temps critique. Que les lecteurs en considèrent avec nous le nombre et l'énergie, et, sans se fatiguer à chercher ailleurs la source de tous les désordres de l'entendement, dont elles sont beaucoup plus que d'autres af-

fectées, ils s'en rendront de cette manière aisément compte.

Examinons d'abord comment vivent aujourd'hui les femmes qui brillent dans nos cercles pendant les années rapides qui précèdent le temps critique.

Faibles, délicates, et cependant asservies à tous les caprices de la mode, on les voit, tantôt demi-nues, braver scandaleusement les intempéries des saisons et les vicissitudes atmosphériques, tantôt se surcharger de vêtements inutiles et se condamner péniblement à supporter une chaleur accablante ou à respirer un air malsain et vicié; incapables de suivre un régime exact, elles ne reconnaissent d'autre règle que l'inconstance de leurs goûts, et le besoin de les satisfaire devient pour elles le plus impérieux des besoins. Les substances les plus propres à réveiller des palais engourdis et des appétits presque éteints sont les aliments qu'elles préfèrent; plusieurs même ne rougissent pas d'y joindre habituellement un usage abondant de liqueurs alcooliques. Leurs nuits se passent dans l'agitation et le tumulte; et au sortir de ces bruyantes scènes, au lieu de trouver dans un sommeil réparateur le repos qui les fuit, elles sont poursuivies jusque dans leurs songes par

le trouble de leurs souvenirs et de leurs illusions. Avides de sensations, elles recherchent avec ardeur tous les objets les plus propres à ébranler leurs sens ou à remuer leur imagination. Elles courent de spectacles en spectacles; elles multiplient, sans fin et sans mesure, les impressions qui leur plaisent. Leur vie n'est qu'une sorte de frémissement et d'oscillation continuelle. L'amour, avec tous ses plaisirs, tous ses excès et toutes les passions qui forment son cortége, occupe, fatigue, épuise la dévorante activité qui les consume.

Ce tableau plein de vérité appartient à M. Royer-Collard, que la mort vient d'enlever à la science; il sert si merveilleusement notre opinion, qu'on l'eût peut-être regardé comme fait à plaisir pour l'appuyer si nous en eussions été l'auteur. Nous ne pouvions choisir des observations ni plus précieuses, ni plus positives, ni plus nombreuses, pour démontrer combien nous sommes autorisé à regarder les irrégularités de la menstruation, et les autres désordres de l'organisme qu'on observe dans de pareilles circonstances, comme un résultat de l'affection primitive de l'encéphale.

Maintenant, qu'il ne peut rester aucun doute sur l'effet pernicieux d'excitations si diverses et

si multipliées ; maintenant que la scène va changer, et que le temps des illusions s'est passé comme un songe, voyons de quelle manière des cerveaux ainsi préparés vont recevoir les impressions pénibles qui les attendent.

L'amour est un épisode dans la vie de l'homme; c'est l'histoire tout entière de la vie de la femme, a dit la baronne de Staël. Une croyance aveugle au système de l'égalité des facultés tant intellectuelles que morales a pu seule ériger en principe cette opinion particulière, et faire prendre à des observateurs superficiels cet aveu d'une femme célèbre pour la déclaration authentique de tout son sexe. Nous avons cependant jugé convenable d'en faire ici la citation, parcequ'elle s'appuie sur un certain nombre de faits, et qu'en restreignant son application elle explique la mélancolie qui s'empare de quelques femmes à l'époque du temps critique.

C'est vers cette époque aussi que quelques unes, prévoyant leur abandon, changent l'objet de leur culte, et sous le prétexte d'abjurer leurs erreurs, portent aux pieds des autels un cœur qui ne saurait vieillir, et que dévore encore tout le feu des désirs. Qui ne se rappelle ici les aventures d'Héloïse et les amours de La Vallière; c'est de ces âmes ardentes et consumées de désirs

que Thomas aurait pu dire, sans crainte d'être démenti, *qu'un homme est pour elles plus qu'une nation*. Heureuses quand, dans cette lutte pénible, elles trouvent un directeur éclairé qui, au lieu d'exalter ce penchant à l'amour et à l'adoration, le retient dans de justes bornes, en comprime le fanatisme, et s'oppose, par cet unique moyen, au développement des idées mystiques ou à l'explosion imminente d'un délire érotique.

Une cause non moins énergique et plus fréquente que celle dont nous venons d'entretenir nos lecteurs contribue, chez la femme, à multiplier vers l'âge de retour les maladies du cerveau. Étant par organisation susceptible d'un plus grand attachement que l'homme, rien ne peut l'affecter plus péniblement que la froideur, l'indifférence ou l'abandon de la personne à qui elle a confié son existence; et l'on ne sait que trop combien il est peu d'hommes qui aient assez de bonté, de délicatesse et d'honneur pour tenir à cette époque, envers la compagne de leur vie et la mère respectable de leurs enfants, la conduite que prescrivent à la fois la reconnaissance, la morale et la raison.

Parmi les sentiments qui caractérisent les femmes et qui, conséquemment, les exposent encore exclusivement aux affections cérébrales,

il faut aussi mettre en première ligne l'amour de l'approbation : non que l'homme ne soit comme elles sensible aux éloges et ne recherche aussi quelquefois, par des moyens ridicules, à occuper l'attention; mais en général ce sentiment est moins prononcé chez lui, et il ne forme pas un des traits saillants de son caractère. A quelque âge au contraire qu'on observe la femme, dans les petites comme dans les grandes circonstances, cette faculté affective se met presque toujours à découvert. Chez quelques unes elle est tellement prédominante qu'elles y sacrifient tout; elles veulent, à quelque prix que ce soit, fixer les regards du public : leur plus grand malheur est de ne pas être remarquées. L'adversité vient-elle à les frapper, les personnes étrangères à l'observation et à l'étude de la physiologie du cerveau auront peine à le croire, elles y sont d'autant moins sensibles qu'elles inspirent une commisération plus grande et plus générale, et que de cette manière, à défaut de toute autre, elles parviennent enfin à sortir du néant où elles se croyaient perdues.

Je n'ai pas besoin de faire remarquer combien une semblable disposition prépare de peines et d'humiliations à la femme qui n'a point su la contenir dans de justes bornes, et qui,

séduite pendant quelques années par les hommages souvent intéressés qu'on lui a rendus, arrive à l'époque critique sans avoir l'esprit qui convient à son âge et à sa position.

Si les maladies cérébrales qu'on observe chez les femmes entre quarante et cinquante ans tiennent à l'influence de l'utérus, si elles dépendent de l'irrégularité de la menstruation, comment expliquer, dans cette hypothèse, le nombre encore assez considérable de ces affections chez l'homme à cette même époque de la vie.

Dans le cours de cet ouvrage nous avons apprécié l'influence de la matrice sur les phénomènes qui se manifestent à la puberté; nous avons démontré que, chez la jeune fille frappée d'aliénation, le désordre menstruel était consécutif à l'affection du cerveau, et que la fréquence du délire pouvait d'autant moins être attribuée au dérangement des fonctions utérines, qu'on l'observait aussi souvent chez les garçons qui arrivaient à cette époque orageuse. C'est donc pour la seconde fois que je présente cette objection tirée de l'analogie; mais elle doit acquérir ici un nouveau degré de force par les développements que je vais lui donner et que nécessite la diversité des causes morales auxquelles l'homme adulte est assujetti.

Les chagrins domestiques sont, pour l'homme arrivé à la maturité de l'âge, une source féconde en maladies mentales. Ils frappent sans distinction toutes les classes de la société; et *la nature de ces causes*, ainsi que l'ont dit les auteurs, en explique aisément les effets généraux : je partage entièrement cette opinion; mais comme on se paie encore tous les jours de mots qu'on n'entend pas, je vais chercher le sens de cette expression, et dire enfin pourquoi les chagrins domestiques occasionent, dans la masse des individus, un si grand nombre d'affections cérébrales.

On a sans doute remarqué que les principales causes de folie jusqu'à présent énumérées se trouvaient quelquefois dans les travaux forcés de notre esprit, et particulièrement dans la violence de nos penchants et l'abus excessif de nos facultés, soit que ces facultés désordonnées et ces penchants impérieux fussent le résultat de l'organisation, soit qu'on dût les attribuer à la direction vicieuse de l'éducation. Ici ce n'est point tout cela, c'est au cœur, c'est aux sentiments, c'est aux qualités affectives en un mot que les chagrins domestiques, par leur nature, par leur caractère, portent les coups les plus déchirants. Voilà pourquoi ces causes font tant de victimes; voilà pourquoi le pauvre, le riche,

le bourgeois insipide, le commerçant habile, l'ouvrier sans talent, l'artiste industrieux, le simple agriculteur et l'homme illustre, en ressentent également la terrible influence.

L'impression de ces causes est d'autant plus funeste, qu'elles agissent presque toujours sans intermission, et que rarement on en peut prévoir le terme. Souvent aussi l'homme qui en est accablé, redoutant la malignité du public, ou trop fier pour se plaindre, concentre les douleurs dont son cœur est navré, et s'efforce en cet état de montrer sur sa physionomie tous les signes de la félicité. Quelquefois, enchaîné par des considérations d'un ordre supérieur, le bonheur de ses enfants, par exemple, il se voit obligé de dévorer des affronts qu'il ne pourrait punir sans faire dans le monde les plus fâcheux éclats.

C'est un contraste perpétuel de vices et de vertus qu'offre l'espèce humaine dans l'intérieur de la vie domestique, a dit avec une grande vérité notre vénérable Pinel; et si d'un côté on voit des familles prospérer une longue suite d'années, au sein de l'ordre et de la concorde, combien d'autres, surtout dans les classes inférieures de la société, affligent les regards par le tableau repoussant de la débauche, des dissen-

sions, et d'une détresse honteuse! Ici, c'est une femme active qui voit dissiper les fruits de son travail et de son économie par un mari livré à toutes sortes d'excès; là, c'est une autre femme négligente ou avilie qui entraîne la ruine d'un homme laborieux. Ailleurs, les deux époux, également dignes de mépris, sont précipités dans une ruine commune, et l'aliénation (j'ajouterai ou le crime) de l'un des deux suit de près le dénuement de toute ressource. Je m'abstiens de produire au grand jour des exemples de cette sorte, dont quelques uns honorent l'espèce humaine, mais dont un grand nombre d'autres forment le tableau le plus dégoûtant et semblent être pour elle un opprobre.

Une femme active, industrieuse et d'un caractère très doux, cherchait à réparer, par un travail assidu et la conduite la plus irréprochable, les désordres d'un mari livré au jeu, à l'ivrognerie et à la débauche la plus effrénée. Tous ses efforts furent vains; après quelques années, elle finit par tomber avec ses enfants dans la plus grande détresse : de là un découragement extrême, les chagrins les plus profonds, et de vaines lueurs d'espoir cherchées dans une dévotion douce et affectueuse. Le sommeil se perd, la tête s'égare, et le refus absolu

de toute nourriture indique le projet constant de se détruire : c'est dans cet état qu'elle fut conduite à la Salpêtrière, et qu'on reçut ensuite, de la part de ses anciens voisins, des témoignages multipliés d'intérêt et d'estime pour ses qualités personnelles. Elle fut invariable dans son projet de trouver la mort dans une abstinence absolue, et ce ne fut qu'avec des peines extrêmes qu'on parvint quelquefois à lui faire prendre un peu de nourriture liquide avec un biberon. « Jouis du fruit de ta conduite, dit-elle à son mari, qui vint la voir quatre jours avant sa mort ; te voilà au comble de tes désirs : je vais mourir. » (Pinel, *Aliénation mentale.*)

On serait dans l'erreur si, d'après ce que nous venons de dire sur l'influence des chagrins domestiques dans la production des maladies mentales, on s'imaginait que les peines les plus cuisantes peuvent seules amener ces fâcheux résultats. Des contrariétés répétées peuvent produire les mêmes effets : la sensibilité, constamment mise en jeu sous leur influence, devient de jour en jour plus vive; les altercations, devenues par cela même plus fortes et plus multipliées, fatiguent les ressorts de l'âme; la réaction cesse à la longue, et la raison, qui avait lutté

avec plus ou moins d'avantage, finit par succomber.

A ce sujet, le docteur Falret fait une observation très judicieuse dans l'ouvrage que nous avons déjà cité: « L'homme, dit-il, ne cède pas toujours au premier choc des passions. Il oppose quelquefois avec succès la force de son caractère au malheur qui le poursuit. Il peut devoir un triomphe momentané à la constitution particulière dont il est doué, aux circonstances dans lesquelles il s'est trouvé lors de l'action de la cause, à l'association des idées qui a eu lieu dans ce moment, et surtout aux doctrines dont il a été imbu durant le cours de sa vie. Mais avoir résisté pendant quelque temps à une forte passion, à un revers de fortune, à la douleur morale ou physique, n'est point un sûr garant d'échapper entièrement à leur terrible influence. »

Il n'est pas rare aussi, après avoir vu l'homme résister à une forte secousse, de le voir, peu après, frappé d'aliénation par la cause la plus légère et la moins capable de troubler ordinairement les fonctions du cerveau. Le premier coup a prédisposé à la maladie, et le second l'a fait éclater.

D'après la multiplicité des causes morales qui,

à quarante ans, mettent en activité les fonctions du cerveau, ou, pour m'exprimer d'une manière plus physiologique, d'après l'exercice violent presque continuel et souvent si pénible de cet organe à cette époque de la vie, on a peut-être lieu de s'étonner qu'il ne s'y manifeste pas encore un plus grand nombre de maladies. Sous ce rapport on ne peut rien lui comparer dans le reste de l'économie. Tous les hommes qui, par leur genre d'esprit ou par leur profession, sont appelés à observer leurs semblables, tous ceux qui, sans ces particularités, ont quelque expérience de la vie, savent à combien d'affections pénibles l'espèce humaine est exposée : les expressions métaphoriques qu'emploient journellement sur ce sujet les écrivains sacrés sont belles et heureuses. Ce monde, disent-ils, est la vallée des larmes, les instants qu'on y passe sont le temps des épreuves.

« Qu'est-ce que le monde pour ceux même qui l'aiment, qui paraissent enivrés de ses plaisirs, et qui ne peuvent se passer de lui ? a dit un des hommes les plus éloquents qui aient jamais paru dans la chaire évangélique. Le monde ! c'est une servitude éternelle, où nul ne vit pour soi, et où, pour vivre heureux, il faut pouvoir baiser ses fers et aimer son esclavage. Le monde ! c'est

une révolution journalière d'évènements, qui réveillent tour à tour, dans le cœur de ses partisans, les passions les plus violentes et les plus tristes; des haines cruelles, des perplexités odieuses, des craintes amères, des jalousies dévorantes, des chagrins accablants. Le monde! c'est une terre de malédiction, où les plaisirs même portent avec eux leurs épines et leur amertume. Le jeu lasse par ses fureurs et par ses caprices; les conversations ennuient par les oppositions d'humeur et la contrariété des sentiments; les passions et les attachements criminels ont leurs dégoûts, leurs contre-temps, leurs bruits désagréables; les spectacles, ne trouvant presque plus dans les spectateurs que des âmes grossièrement dissolues et incapables d'être réveillées que par les excès les plus monstrueux de la débauche, deviennent fades en ne remuant que ces passions délicates qui ne font que montrer le crime de loin, et dresser des piéges à l'innocence. Le monde, enfin, est un lieu où l'espérance même, qu'on regarde comme une passion si douce, rend tous les hommes malheureux, où ceux qui n'espèrent rien se croient encore plus misérables; où tout ce qui plaît ne plaît jamais long-temps, et où l'ennui est presque la destinée la plus douce et la plus

supportable qu'on puisse y attendre. Voilà le monde, et ce n'est pas ce monde obscur qui ne connaît ni les grands plaisirs, ni les charmes de la prospérité, de la faveur et de l'opulence : c'est le monde dans son beau, c'est vous-mêmes qui m'écoutez. Voilà le monde; et ce n'est point ici une de ces peintures imaginées, et dont on ne trouve nulle part la ressemblance. Je ne peins le monde que d'après votre cœur, c'est-à-dire tel que vous le connaissez et le sentez tous les jours vous-mêmes. » (Massillon.)

J'ai cru devoir ne point donner, à la fin de ce chapitre, d'observations particulières de folies survenues chez les femmes vers l'âge de retour, elles auraient été presque inutiles à l'éclaircissement de la question. Les médecins qui en ont consigné quelques unes dans leurs ouvrages étaient tellement convaincus que les maladies mentales de cette époque tenaient au désordre des fonctions de l'utérus, qu'ils n'ont donné aucun détail sur les circonstances intellectuelles et morales qui ont précédé l'affection, et au milieu desquelles a vécu plus ou moins long-temps la malade. On n'y trouve point non plus de renseignements sur les dispositions héréditaires, les habitudes et le caractère. Les faits rapportés commencent tous à peu près par ces mots : *Une*

femme à l'époque du temps critique, devient triste, perd le sommeil; la tête se dérange; etc. On épuise les ressources de la thérapeutique sur le système utérus, regardé comme siége principal et cause première de tous les accidents; on n'obtient aucun résultat satisfaisant, et on s'étonne encore, on s'afflige sincèrement de l'impuissance de l'art.

Pour compléter tout ce qui est relatif au rôle que les auteurs ont fait jouer à l'appareil reproducteur dans l'un et l'autre sexe, il ne nous reste plus qu'à parler de l'hystérie, de la nymphomanie et du satyriasis. Le docteur Georget ayant cherché à démontrer, d'une manière générale, dans l'ouvrage remarquable qu'il a fait sur la physiologie du système nerveux, combien l'idée, encore dominante aujourd'hui, qui fixait dans l'utérus le siége de la première de ces affections était peu fondée, je me bornerai à présenter ici quelques unes des observations sur lesquelles nos devanciers ont établi leur opinion et basé leur thérapeutique. Nul doute que nos lecteurs n'en tirent avec nous des conséquences opposées à celles qui en ont été déduites, et qu'ils n'adoptent conséquemment un traitement qui soit mieux en rapport avec la nature de l'affection et le mode d'action des causes qui l'ont provoquée.

OBSERVATIONS D'HYSTÉRIE.

HYSTÉRIE SIMPLE.

Une jeune personne, âgée de dix-sept ans, d'une forte constitution et d'un tempérament sanguin, joignait à une grande sensibilité, de la franchise et un caractère très aimant; elle demeurait avec ses parents, qui n'avaient pas pour elle la plus tendre affection.

Un jeune homme, admis dans la maison, fut souvent témoin des peines qu'éprouvait cette demoiselle; il cherchait à la consoler par ces soins et ces attentions qu'inspirent si facilement le malheur et la jeunesse; à ces témoignages du plus simple intérêt succédèrent d'autres sentiments, et un amour réciproque en fut le résultat.

S'étant un jour aperçue que son ami prodiguait à une autre dame toute sorte de prévenances, cette jeune personne en ressentit un violent dépit, mais se contraignit. Dès le soir, ses règles, qui coulaient depuis deux jours,

s'arrêtèrent, elle devint d'une pâleur extrême, tous ses traits étaient altérés, et sa physionomie était bouleversée; peu d'instants après elle perdit connaissance, et fut prise de convulsions violentes; tour à tour elle gardait le silence, ou poussait des cris, des soupirs et des gémissements, se comprimait ou se frappait la poitrine; tantôt elle faisait des efforts pour se mordre, d'autres fois elle cherchait à déchirer ses vêtements; ses yeux étaient convulsifs et souvent recouverts par les paupières; les mâchoires presque toujours fortement rapprochées. Pendant la durée de cet accès la mémoire n'était pas entièrement abolie, la malade se plaignait d'une boule qui semblait partir de la matrice et s'arrêter à la gorge, où elle occasionait une vive constriction, une sorte d'étranglement. A la fin de l'accès, il se manifesta une émission considérable d'urine limpide. Je fus appelé dès le deuxième jour, et j'annonçai que ces accidents n'auraient probablement aucune suite fâcheuse. Plusieurs accès peu différents du premier se succédèrent. J'employai les antispasmodiques et les narcotiques, qui furent sans effet pendant six semaines. Dans les moments de rémission, j'eus occasion de causer seul avec la malade, et j'obtins la confidence de son affection secrète. Tou-

tes les fois que j'appelais son attention sur des objets étrangers à son amour, le calme semblait se consolider; mais aussitôt que les circonstances ou son imagination le lui rappelaient, et surtout lorsque ce jeune homme s'offrait à sa vue, les accès étaient éminents ou même se reproduisaient. Deux mois s'étaient écoulés, lorsque je fis appliquer douze sangsues à la vulve, et bientôt les règles reparurent. Dès cette époque, les convulsions diminuèrent sensiblement; et la convalescence fut assurée par les témoignages de tendresse que cette jeune personne reçut de son ami [1].

HYSTÉRIE SIMPLE.

Clémentine F..., âgée de treize ans, cheveux et sourcils blonds, d'une constitution délicate, ayant les seins et les parties génitales peu développées pour son âge, sensible et très irritable, avait joui d'une assez bonne santé jusqu'à l'âge de onze ans. Ce fut à cette époque qu'elle éprouva tout-à-coup un sentiment de strangulation avec suffocation imminente et palpitations légères. Huit jours après il s'y joignit un hoquet qui se répéta très souvent. On combattit ces accidents

[1] *Traité des maladies nerveuses*, par M. Louyer-Villermay, t. I, p. 13.

par l'usage des bains ; mais, après le neuvième, elle fut prise de convulsions qui revinrent d'abord tous les huit ou dix jours, et par la suite tous les jours.

Le 13 germinal an X, M. M... fut témoin d'un accès qui, au rapport des parents, fut le plus long et le plus violent de tous ceux qu'elle avait éprouvés ; en effet, il se prolongea depuis huit heures du soir jusqu'à trois heures du matin.

L'invasion fut subite, la jeune personne tomba tout-à-coup, et resta sans mouvement et sans parole ; il y eut ensuite contraction vive des muscles masséters, grincements de dents, rire apparent, et mouvements irréguliers de tous les muscles soumis à l'empire de la volonté. Bientôt après des éclats de rire immodérés se manifestèrent et furent suivis d'une raideur tétanique des extrémités inférieures, dans laquelle la pointe des pieds était fortement tournée en dedans.

Après quelques instants de rémission, les symptômes devinrent plus violents; le cœur battait tumultueusement, le pouls était plus fréquent, petit et irrégulier ; les contractions musculaires étaient si fortes, qu'à peine trois ou quatre personnes pouvaient contenir la malade; elle poussait par intervalle des cris aigus ; lors-

que ses mains étaient libres, elle se meurtrissait violemment; lorsqu'elles étaient retenues, elle cherchait à se frapper la tête contre les objets environnants. Les courts instants de rémission étaient marqués par une grande sensibilité; elle embrassait sa mère et la caressait tendrement; mais à ce calme succédèrent bientôt de nouveaux accès, signalés par des symptômes différents, tels que des grimaces et des contorsions ridicules, des mouvements convulsifs des doigts des pieds et des mains, le resserrement total de l'œsophage, les yeux hagards, la pupille dilatée, tantôt l'impossibilité d'ouvrir la bouche, tantôt celle de la fermer, enfin la perte entière de la sensibilité et la mort apparente. La respiration n'était plus sensible, et le pouls avait cessé.

Cet état dura une heure, après laquelle toutes les fonctions se ranimèrent insensiblement par l'application de deux sinapismes; alors les convulsions recommencèrent avec la même violence; elles cessèrent enfin, et la jeune personne parut calme.

Le lendemain l'attaque fut moins forte, et offrit quelques phénomènes nouveaux. Dans la rémission elle montrait la plus grande insensibilité aux caresses de sa mère; quelques instants après elle feignait de vouloir l'embrasser et tâ-

chait de la surprendre pour la mordre, elle rendit involontairement une grande quantité de vents et d'urine.

Le 15 germinal au soir, nouvel accès moins long que celui du 14, qui offrit également de nouveaux symptômes; l'écume lui vint à la bouche, elle était d'une extravagance extrême, commandant tour à tour l'exercice militaire et les figures de la danse, tantôt avec une voix douce, tantôt avec un son aigu, d'autres fois rauque. L'accès finit par une sorte d'horreur qu'elle manifesta contre sa mère. Peu après il succéda un raisonnement assez juste et suivi; elle se mit à pleurer, se plaignant de ce que sa mère lui refusait tout, etc.

A force de questions j'appris que cette aversion pour sa mère, qu'elle aimait et caressait si tendrement dans les accès du 13, tenait à ce qu'elle lui avait refusé une montre en or l'avant-veille, après la lui avoir promise. Lorsqu'elle eut obtenu la montre elle se soumit à tout. On lui fit prendre une potion calmante et un lavement avec un gros d'assa fœtida. Les accès ne reparurent plus, et la guérison fut consolidée par le séjour à la campagne et un exercice soutenu.

L'âge de la malade, son extrême sensibilité, et

l'époque de la puberté, constituent dans ce cas les causes prédisposantes des accès d'hystérie, qui ont été déterminés par un refus qui contraria trop vivement cette jeune personne [1].

HYSTÉRIE SIMPLE.

Une jeune personne âgée de vingt et un ans, douée d'une bonne constitution et bien réglée, jouissait habituellement d'une parfaite santé.

Elle rencontra plusieurs fois dans la société un jeune homme qui parvint à lui inspirer une violente passion. Les parents de cette demoiselle s'opposèrent à l'union qu'elle désirait; dès lors on remarqua un léger dérangement dans sa santé; le cours des menstrues fut irrégulier. Pendant l'espace de six mois elle éprouva plusieurs accès d'hystérie avec mouvements convulsifs, sentiment de strangulation, de clou et de boule hystériques, fourmillement vers l'utérus, etc. On se contenta de prescrire l'application de quelques sangsues à la vulve.

Peu de temps après cette jeune personne aperçut entre les mains de ses parents une lettre de son ami, qu'ils refusèrent de lui communiquer. Aussitôt elle fut prise d'une attaque beau-

[1] *Maladies nerveuses*, t. I., p. 17.

coup plus forte que les précédentes, et qui fut accompagnée d'un assoupissement comme léthargique, de perte absolue de sentiment, et de mouvement de trismus, et d'un resserrement du pharynx tel que la déglutition était presque impossible. Dans cet état, le médecin ordinaire conseilla une forte saignée, au moyen de six sangsues appliquées derrière chaque oreille ; mais les accidents ne furent point diminués, et trois jours se passèrent sans aucun changement. C'est alors que je fus appelé. Je trouvai la malade privée de connaissance, ne répondant point aux questions qu'on lui faisait : elle paraissait souffrante et ne point entendre. La figure était un peu animée et rouge, l'œil fixe, les paupières étaient constamment fermées, les arcades dentaires rapprochées, et l'obstacle à la déglutition était toujours le même, la respiration gênée, le pouls régulier, assez mou, peu développé, voisin de l'état naturel. Je prescrivis l'infusion de tilleul et une potion antispasmodique, et fis appliquer deux vésicatoires aux cuisses.

Le lendemain, la malade était à peu près dans le même état; cependant elle proférait quelques mots, mais sans suite dans les idées, quoiqu'ils fussent relatifs à son inclination : il s'annonçait en outre un commencement de moiteur générale.

On convint d'appliquer un nouveau vésicatoire à la nuque, et quand la transpiration serait finie, des compresses d'eau salée et de vinaigre sur la tête (c'était au mois d'octobre). On fit en outre pratiquer des frictions sur le cou avec l'huile, le camphre, le laudanum et l'éther; enfin on ordonna des lavements et des demi-lavements avec le camphre et l'assa fœtida.

Au bout de sept jours, cette jeune personne recouvra l'usage de ses sens, ayant conservé seulement un souvenir vague de la crise qu'elle avait ressentie.

Les parents s'opposant toujours à son mariage avec le jeune homme dont elle était éprise, nous leur conseillâmes de la faire voyager. Des objets et des rapports nouveaux affaiblirent le sentiment qui la maîtrisait, et le calme de l'esprit suivit bientôt l'entier rétablissement de l'organisation physique [1].

HYSTÉRIE SIMPLE.

Une jeune fille, âgée de quinze ans, présentait déjà tous les signes de la puberté confirmée : son tempérament était sanguin et sa taille petite, mais fort bien prise ; elle était vive, alerte,

[1] *Maladies nerveuses*, t. I, p. 67.

et très gaie ; exempte de chagrins et de passions, elle vivait dans l'état de domesticité.

A l'âge de huit ans, elle eut une attaque de convulsions qui ne se renouvela depuis en aucune manière jusqu'à l'âge de quatorze ans.

Elle était bien réglée depuis huit mois ; et cette évacuation, en général assez abondante, fut supprimée vers la huitième époque, à la suite d'une frayeur vive : néanmoins il ne résulta de cet accident rien de fâcheux ; mais au retour suivant, les règles ne firent que paraître, et s'arrêtèrent tout-à-coup. Dès lors malaise général, engourdissement dans les jambes et les cuisses, soif, et de plus, chagrins relatifs à son service. Le deuxième jour, cet état fut aggravé vers le soir par un sentiment de strangulation, tel que l'aurait déterminé un collier très serré ; la respiration devint fort gênée, la région hypogastrique était le siége d'un gonflement marqué ; les parties génitales extérieures faisaient éprouver une sorte de gêne, comme si elles eussent été très tuméfiées ; les membres et le tronc étaient agités de mouvements convulsifs répétés ; la constriction et le spasme du pharynx ne permettaient pas à la malade de prendre la moindre quantité de liquide ; quelque besoin qu'elle ressentît de boire, et quelque effort qu'elle fît pour y parvenir, cela

lui fut toujours impossible. Il y eut, durant cet accès, une abondante excrétion d'urine claire et limpide. Le troisième jour, elle fut conduite à l'Hôtel-Dieu, vers midi. La suffocation et l'anxiété étaient portées jusqu'au désespoir, la malade se lamentait et poussait des cris aigus; elle se plaignait constamment d'être étranglée; sa voix était cependant peu changée; elle conservait d'ailleurs toute sa raison, et répondait juste aux questions qu'on lui faisait. Les mouvements convulsifs de toutes les parties continuaient; ils étaient extrêmement fréquents et étendus; l'abdomen s'élevait et s'abaissait alternativement d'une manière très considérable. La malade portait à tout moment la main à son cou, comme pour en arracher le fatal collier; elle priait qu'on ne lui présentât aucun liquide, parceque les efforts infructueux qu'elle faisait lui causaient trop de douleur. La gêne de la respiration était inexprimable, et à tout moment il y avait menace de suffocation. Le pouls était serré, dur, fréquent et très irrégulier; les mouvements du cœur offraient le même caractère; ils étaient fort sensibles au tact et même à la vue: la peau était rouge et couverte de sueur. Cette malade expira six heures après son entrée, au milieu d'une violente exacerbation, et se plaignant d'ètre étranglée. Par une fatalité

inconcevable, cette infortunée ne reçut pas le moindre secours pendant les trois jours que dura cette horrible maladie [1].

HYSTÉRIE SIMPLE.

Une jeune personne, contrariée dans ses affections, devient hystérique; de fréquents accès se manifestent à des époques variées; ils sont caractérisés par une syncope incomplète, par des convulsions, une sorte de trismus, des douleurs locales ou clous hystériques, le sentiment de strangulation, le mouvement oscillatoire ou boule mobile, une sorte de frémissements dans la région hypogastrique, et fréquemment terminés par l'issue d'une sérosité qui lubrifiait les parties génitales, et l'émission d'une grande quantité d'urine claire et limpide. Divers médicaments, choisis parmi les antispasmodiques, sont mis en usage; et, malgré leur emploi et un bon régime, la débilité fait des progrès, les règles se suppriment, la poitrine commence à s'affecter : il existait un péril imminent.

Les parents consentent enfin à l'hymen, objet des vœux de cette demoiselle; mais avant de le faire contracter, on s'occupa de dissiper le désordre, que la satisfaction morale diminua bien-

[1] *Maladies nerveuses*, t. I, p. 70.

tôt; on lui prescrivit de bons toniques, un régime restaurant, l'air de la campagne et un exercice modéré. Lorsque les forces furent rétablies, on sollicita le retour des règles, et l'hymen consolida bientôt la santé de la jeune malade [1].

HYSTÉRIE COMPLIQUÉE D'HYPOCHONDRIE.

Une jeune personne, aussi distinguée par sa beauté que par ses vertus, âgée de dix-huit ans, d'une complexion délicate, mais douée d'un esprit pénétrant et d'un caractère très mobile, fut recherchée en mariage par un jeune homme qui l'avait vue fréquemment pendant une maladie qu'elle venait d'essuyer.

Sa santé, à peine rétablie, fut de nouveau dérangée : dès lors, douleurs au dos et aux lombes, tremblements et contractions spasmodiques des membres, perte des forces et de l'appétit, constipation, ténesme, envie d'uriner; bientôt syncopes, sentiment de strangulation, froid des extrémités, horripilations suivies d'une chaleur incommode, respiration difficile, resserrement spasmodique, anxiétés précordiales presque constantes; pouls varié, tantôt faible et fréquent, tantôt petit et inégal; urines limpides, quelquefois avec un sédiment rouge; sommeil difficile

[1] *Maladies nerveuses*, t. I, p. 173.

ou nul, augmentation de l'anxiété précordiale; quand elle prenait de la nourriture ou des médicaments, règles peu abondantes, séreuses, âcres, et intensité plus grande des symptômes vers l'époque de la menstruation. Plusieurs médecins furent consultés et d'avis différents; les uns voyaient une fièvre quotidienne; l'amaigrissement considérable faisait soupçonner à d'autres une fièvre hectique; enfin plusieurs accusaient la faiblesse de l'estomac et les flatuosités de l'abdomen. De là l'abus des remèdes stomachiques, carminatifs, nervins, emménagogues, laxatifs, martiaux; elle fut même saignée du pied: mais le mal augmenta. Au bout de trois mois, Hoffmann est appelé: il recherche de suite la cause de la maladie, défend tous les remèdes, recommande, pour boisson ordinaire, le lait d'ânesse, coupé avec les eaux acidules de Sedlitz; des lavements et des frictions sur les lombes; l'exercice sous un ciel serein et pur, surtout en voiture, et pendant quelque temps la cessation de toute correspondance ou entrevue avec le jeune homme. Il permit ensuite le lien conjugal, qui fut l'époque du retour à la santé. Au bout d'un an, elle devint enceinte; de légers accès d'hystérie, qui se déclarèrent pendant les couches, furent bientôt

calmés, et depuis lors la santé se maintint parfaite [1].

HYSTÉRIE ÉPILEPTIFORME.

Alexandrine D., âgée de quarante-un ans, d'un tempérament sanguin, d'un embonpoint et d'une stature ordinaires, éprouve, à l'âge de vingt-sept ans, de violents chagrins, qui déterminent la suppression des règles. Après six mois de cette aménorrhée, elle fait choix d'un amant; bientôt l'écoulement sexuel reparaît, une grossesse se déclare, et au huitième mois son ami l'abandonne. Des convulsions surviennent aussitôt; elles sont caractérisées par un cri perçant, qui précède la perte de connaissance, par le tremblement et la flexion des membres, par les mouvements convulsifs des yeux et l'écume à la bouche : l'accès ne dura qu'un quart d'heure.

L'accouchement fut heureux; mais neuf jours après, retour des accès, qui se manifestent chaque mois, le second ou le troisième jour des règles, ou à une très petite distance. Le même désordre subsiste pendant plus de huit ans; et durant le même laps de temps, la malade observe une continence absolue.

En 1811, elle habite de nouveau avec un

[1] *Maladies nerveuses*, t. I, p. 23.

homme, ne ressent aucune atteinte de sa névrose, et devient enceinte une seconde fois. Pendant les trois derniers mois de sa grossesse, elle éprouve de nouvelles attaques.

Après l'accouchement, Alexandrine D. renonce à tout commerce amoureux; mais les accès reparaissent vers l'époque des règles, et comme par le passé. Ce qu'il y a maintenant de remarquable, c'est que depuis les neuf derniers mois qui viennent de s'écouler, elle n'a éprouvé que trois attaques. D'après cette amélioration survenue spontanément, on peut espérer que cette maladie convulsive se dissipera entièrement lorsque la sensibilité de l'utérus sera plus émoussée, ou quand la vie qui est propre à cet organe aura entièrement cessé : c'est aussi l'opinion de la malade, qui avoue que son tempérament s'affaiblit de jour en jour, surtout depuis qu'elle s'est condamnée à une sorte de retraite, et qu'elle ne fréquente plus la société des hommes (1).

Les observations que je vais joindre à celles-ci ont été recueillies à l'hospice de la Salpêtrière, dans les salles du professeur Esquirol, par le docteur Moreau de Cadillac. Il les a insérées dans sa thèse inaugurale, et il les y a mises en

[1] *Maladies nerveuses*, t. I, p. 83.

opposition avec les idées régnantes sur la nature et le siége de l'hystérie. Ayant eu moi-même sous les yeux les différents malades qui en font le sujet, j'en vais représenter l'histoire à mes lecteurs. Nous aurons alors, je pense, un assez grand nombre de faits en faveur de notre opinion, et nous serons peut-être autorisés, auprès de quelques médecins, à établir sur ces nouveaux aperçus un traitement plus rationnel, et partant plus avantageux.

Première observation.

Mademoiselle Augustine L...., âgée de vingt-neuf ans, a quatre sœurs qui ont, comme elle, des attaques de nerfs ; son père est asthmatique, et sa mère sujette à de violentes migraines. Dans son enfance, elle était habituellement mélancolique, et très susceptible de caractère ; elle éprouvait souvent des étouffements et des migraines ; elle était fréquemment témoin des querelles de ménage, *qui lui faisaient beaucoup de mal :* et d'ailleurs elle était moins aimée que ses sœurs. A douze ans, maux de tête violents, oppression fréquente, serrement de gosier, douleurs dans le dos ; cependant apparence extérieure de la santé. A quinze ans, deux attaques de nerfs, continuation des autres accidents. A dix-huit ans,

éruption des règles, renouvellement des attaques. Celles-ci sont précédées plusieurs heures, quelquefois un ou deux jours, d'agitations de l'esprit, d'accès de gaieté forcée et de rires involontaires, ou de pleurs sans sujet, d'agitations musculaires, d'envie de sauter et de courir, d'étouffements et de serrements de gosier, d'une céphalalgie si atroce, qu'elle s'imagine qu'on lui ouvre la tête, d'idées noires, de penchant au suicide. Un peu avant l'attaque, serrement violent de poitrine, cinq ou six faiblesses, douleurs dans tous les muscles.

Enfin, demi-perte de connaissance et convulsions; yeux fermés : si elle les ouvre, sa vue est trouble, et elle ne distingue personne; elle entend très bien, mais sans pouvoir répondre; elle crie beaucoup, la céphalalgie est intolérable : trop accablée par le mal, elle ne pense pas; une seule idée dominante l'occupe tout entière, c'est celle de l'horrible douleur qu'elle ressent dans la tête et la poitrine; oppressions affreuses, menaces de suffocation : rien au ventre, sinon la rétraction de cette cavité. L'attaque dure plus ou moins, ordinairement cinq ou six heures; mais elle est divisée en plusieurs exacerbations, séparées par des moments de repos. Après qu'elle est passée, stupeur, rires ou pleurs

involontaires, membres brisés, comme si, dit-elle, elle venait de faire une maladie de six mois; tête et poitrine douloureuses, insomnie ou sommeil très agité, émission d'une urine abondante et claire; ni envie de vomir, ni vomissement; peu ou point d'appétit. Cet état dure pendant plusieurs heures ou plusieurs jours. Quelques mois après l'invasion de la maladie, les règles se sont rétablies, et vont très bien depuis huit ans. Les contrariétés, les saisissements, les peurs, renouvellent sur-le-champ les attaques; celles-ci reviennent plus ou moins souvent, selon l'état de l'esprit de la malade. Elles sont plus fréquentes l'hiver que l'été. Augustine L..... éprouve habituellement des vertiges, des pesanteurs de tête, des céphalalgies violentes, beaucoup d'agitation; elle craint de devenir folle; elle est prise fréquemment de crispations de poitrine et de serrements de gosier : elle conserve toutes les apparences extérieures d'une santé parfaite; elle est grasse et fraîche : cependant elle a toujours un *fond de chagrin*, toujours des idées sombres, du penchant au suicide. Les attaques sont fréquentes, violentes et longues depuis trois mois.

Deuxième observation.

Jeanne J..... âgée de quarante-cinq ans, a eu

un oncle et une tante épileptiques, un père et une mère qui avaient des migraines violentes; son père était colère, violent, emporté : elle tient de lui sous ce rapport; elle a été *gâtée* par ses parents. De douze à quinze ans, sortes d'accès de catalepsie, toutes les fois qu'elle se met en colère, ou peu après des contrariétés. A dix-huit ans, des maux de tête et des étouffements violents, des vomissements occasionés par une vive contrariété. A dix-neuf ans, les règles viennent; après trois époques, elles sont dix mois sans revenir; il n'en résulte aucun inconvénient. A vingt-deux ans, peines vives, violents et longs chagrins à la suite de la mort de son père et de sa mère; pendant quatre ou cinq ans, chagrin continuel, mélancolie, maux de tête, étouffements, serrements de gosier, appétit assez bon; réglée tantôt bien, tantôt mal. A vingt-six ans, attaques. Celles-ci sont annoncées, trois ou quatre jours d'avance, par une *faiblesse de la tête*, des douleurs dans le crâne, une *irritation dans le cerveau*, de l'agitation dans l'esprit, des idées noires, de grandes souffrances dans les membres, des engourdissements, surtout dans le bras et la cuisse du côté droit, quelquefois des raideurs du bras. Pendant l'attaque, convulsions, torsion des

membres, peu de grands mouvements, figure horriblement convulsée, traits tirés à gauche, tête tournée du même côté, œil gauche fermé, efforts involontaires et inouïs pour respirer, bruit fort singulier produit par l'air s'échappant de la poitrine. Elle voit, entend et parle; mais elle veut être seule; tout le monde lui déplaît le ventre se gonfle quelquefois. Après une demi-heure ou une heure, crispation dans les membres; les pieds et les bras se retirent et se contournent douloureusement; elle ressent alors d'affreuses douleurs dans le crâne, et pousse des cris; ses idées sont vagues. Une fois cette attaque finie, épuisement, brisement des membres; quelquefois pendant plusieurs jours impossibilité de marcher. Les attaques sont très irrégulières, et viennent presque toujours à la suite d'affections morales. Dans les intervalles, elle ressent du malaise dans la tête, des battements dans le cerveau, des oppressions, des contractions convulsives presque continuelles dans les muscles de la face et du cou, ce qui lui fait faire des grimaces horribles. Pendant deux ans elle n'a pu manger d'aliments solides, ses mâchoires étant tenues rapprochées par les muscles convulsés. Si elle se tient très droite, ou à genoux, elle ne peut ni respirer ni parler.

Il y a quinze ans, les attaques étant fréquentes et violentes, elle fut cinq ans à ne pouvoir marcher qu'à l'aide de béquilles. Le bras et la jambe du côté droit sont très affaiblis. Elle a été six ans sans avoir d'attaques convulsives; de nouveaux chagrins ont rappelé les accidents. Elle a été tantôt bien et tantôt mal réglée ; elle faisait peu d'attention à cette circonstance, parce-que, dit-elle, cela n'influait en rien sur sa maladie. Elle a la tête extraordinairement irritable ; le moindre son, une lumière trop vive, l'impatientent et lui font beaucoup de mal. Elle croit que cette maladie-là n'influe pas sur son tempérament, sur son physique. Sa mémoire est affaiblie, son sommeil est difficile et agité ; elle s'aperçoit qu'elle s'exprime moins bien qu'autrefois, et craint de devenir stupide; les occupations de l'esprit, les réflexions la fatiguent beaucoup. Depuis six mois, elle a un peu plus de tranquillité d'esprit, et ses attaques sont diminuées. Ses règles ne sont pas venues depuis deux mois; mais elle a quarante-cinq ans. Elle a si peu éprouvé de coliques, qu'elle n'y a pas fait attention.

Troisième observation.

Mademoiselle B......, âgée de vingt-huit ans, a

une mère très sujette aux migraines, et une sœur qui a eu quatre fois des attaques de nerfs. Elle a tous les signes extérieurs du tempérament nerveux. De sept à seize ans, elle a eu la teigne, ce qui a été pour elle la source de beaucoup de chagrins et de contrariétés, qui la rendaient habituellement triste, mélancolique et très susceptible. A seize ans, éruption des règles. Peu après, guérison de la teigne, santé parfaite, embonpoint, fraîcheur, teint coloré. A dix-neuf ans, frayeur vive en apprenant pendant la nuit que des voleurs se sont introduits dans la maison qu'elle habite : cela lui causa une forte *révolution ;* elle en eut *les sens tournés.* Quelque temps après, les ennemis entrent en France, font beaucoup de mal à ses parents, et les ruinent ; chagrins violents, mélancolie, vertiges, envies de pleurer, serrement de thorax et de gosier. Peu de temps après, fièvres intermittentes quotidiennes, avec de violentes douleurs dans la tête, les membres, le dos, et quelquefois des coliques vives et passagères. Un jour qu'elle attendait à l'hôpital ses parents avec impatience, entendant sonner l'heure où personne ne peut plus entrer, elle est subitement prise d'une attaque qui a duré onze heures sans interruption. Ensuite, pendant plusieurs mois, elle a seule-

ment éprouvé de violents maux de tête, des étouffements, des serrements de gosier, des crispations dans les membres, quelques coliques; ses règles étaient très irrégulières. Se trouvant une autre fois sur le bord de la mer, elle fut atteinte par les vagues, qui la couvrirent jusqu'au menton, et la renversèrent; ce qui lui causa une frayeur, et subitement une forte et longue attaque. Depuis lors, elle les a eues presque sans discontinuer. La première année, elles sont venues tous les jours, plusieurs heures chaque fois, laissant de grands maux de tête dans les intervalles, peu d'appétit : la malade était cependant très bien réglée, et avait toutes les apparences extérieures d'une parfaite santé. Le seconde année, se voyant incapable de travailler, et avec peu de ressource, son chagrin augmente, et ses attaques viennent deux et trois fois chaque jour. Elle conserve cependant un excellent appétit, digère très vite, a de l'embonpoint, de la fraîcheur, est très bien réglée. Tout le monde s'étonnait qu'avec cet air de santé elle eût une si affreuse maladie. Elle se décide néanmoins à travailler dans une fabrique ; quelques préférences dont elle est l'objet lui font éprouver les plus vives et les plus fréquentes contrariétés; les attaques augmentent, se manifestent huit à

dix fois par jour. Entre les attaques, elle souffre beaucoup de la tête et des membres, mais conserve son appétit et son embonpoint : ses règles viennent bien. Au bout de dix-huit mois, elle entre à la Salpêtrière; elle a encore le malheur de s'attirer l'animadversion de ses compagnes, et d'en éprouver mille contrariétés : elle a d'ailleurs beaucoup de chagrin de se voir réduite à l'hôpital, où elle craint de rester toujours. Les attaques augmentent tellement, que depuis quatre heures du matin jusqu'à onze heures du soir elles laissent à peine quelques instants de relâche : cela s'est passé ainsi pendant trois ans. Elle mangeait alors peu, et digérait difficilement, mais sans vomir. L'embonpoint a diminué, elle est devenue pâle, les règles sont venues plus difficilement et moins abondamment, mais régulièrement tous les mois. Depuis une année, la malade est mieux avec ses compagnes; elle a moins de contrariétés et de chagrins; les attaques sont beaucoup moins fortes, moins longues et moins fréquentes. Elle mange et digère mieux; elle a repris un peu d'embonpoint et de fraîcheur. Les attaques sont toujours annoncées d'avance, comme chez les malades précédentes; elle a mal dans la tête et dans tous les membres; elle a l'esprit agité, des vertiges et des bourdon-

nements dans les oreilles; elle pleure ou rit, bâille, étend ses membres : il lui prend quelquefois une douleur déchirante au cœur. Pendant l'attaque, elle ne perd pas connaissance, elle entend tout, ferme les yeux ; sa figure n'est point convulsée; elle crie et fait de grands et forts mouvements. Elle ne jouit pas de sa raison; elle n'a d'idée que celle de l'horrible douleur de tête qu'elle souffre ; il lui semble que sa tête s'ouvre, éclate par morceaux, ou que sa cervelle est en ébullition Les cris la soulagent, sa poitrine se resserre et se gonfle, sa gorge est étranglée; elle n'éprouve rien dans le ventre. Quelquefois suffocation imminente. Après quelques heures, l'attaque cesse, et laisse une grande fatigue dans tous les membres, une sorte de déchirement, de tiraillement *dans tous les nerfs, un vide dans le cerveau*, une grande sensibilité des sens, des bourdonnements dans les oreilles, de l'agitation dans l'esprit, de la confusion dans les idées, des souffrances terribles de la tête aux pieds, les yeux douloureux, le cœur serré, des envies de rire ou de pleurer, des bâillements, de la mauvaise humeur, des impatiences, une impossibilité de regarder, d'entendre, de se livrer à aucune espèce de travail. Entre les attaques, autrefois elle éprouvait une sorte de

gaieté forcée, un grand bien-être *tenant à un peu d'agitation,* de grands maux de tête. Sa mémoire est beaucoup affaiblie, elle oublie à mesure qu'elle lit; ses sens sont si irritables, qu'elle ne peut ni lire ni entendre lire. Ses attaques sont plus fréquentes pendant les grands froids et les grandes chaleurs : elles sont causées par les contrariétés les plus légères, une surprise, une émotion. Elles ne viennent guère que le jour. Le froid lui donne des *crispations* dans les membres, des *agacements* dans les nerfs; la chaleur lui cause des courbatures. L'été il lui semble que sa tête va éclater en morceaux, et l'hiver c'est comme si un poids écrasait sa tête. Les règles viennent tous les mois, mais seulement un ou deux jours; l'appétit est passable, la digestion assez facile, sans envie de vomir ni vomissements; quoique pâle, sa face n'annonce point de souffrances graves. Entre les attaques, la malade va et vient, s'occupe continuellement; à la voir, on la croirait bien portante. On a tenté, pour la guérir, l'emploi de beaucoup de moyens; les bains tièdes, la diète lactée, l'ont affaiblie et irritée; trois prises d'eau-de-vie, qui l'ont grisée, lui ont causé une sorte de délire et des attaques fortes et longues.

Voilà trois observations d'hystérie bien ca-

ractérisée, telle que la décrivent les auteurs; il me serait facile d'en citer d'autres.

En voici maintenant trois d'hystérie se rapprochant de l'épilepsie, succédant à cette maladie, ou l'ayant précédée.

Ces exemples ne sont pas rares à la Salpêtrière: j'en ai vu un assez grand nombre.

Première observation.

Mademoiselle Angélique-Marie M... est âgée de trente ans; elle a un cousin qui est imbécile, une cousine qui s'est jetée dans un puits, un frère sourd, et cinq autres parents aveugles. Étant très jeune, on lui a occasioné souvent des frayeurs par des contes de revenants. A sept ans, elle fut prise d'attaques convulsives, avec perte de connaissance, face violette (c'était, lui disait-on, le *haut-mal*). Ces attaques n'étaient point annoncées, et laissaient, une fois passées, des troubles intellectuels, des idées noires, du penchant au suicide, la tête fatiguée, les membres brisés, de violentes céphalalgies. Entre les attaques, elle se portait assez bien, et ne souffrait que de maux de tête très forts et presque continuels. Elles venaient tous les deux ou trois jours. La mémoire et l'esprit, au bout de deux ans, s'étaient beaucoup affaiblis; la malade tra-

vaillait cependant autant qu'on travaille à huit ou neuf ans. De dix à onze ans, les attaques ont diminué de force et de fréquence. A onze ans, éruption très facile des règles. Jusqu'à dix-huit ans, les attaques ont été rares et légères; mais persistance des idées noires et du penchant au suicide. A dix-huit ans, grande contrariété, qui lui cause un accès de délire maniaque qui la porte à se jeter dans un puits : cet état dure six semaines, et les règles restent supprimées pendant deux mois. La santé se rétablit, sauf de violents et continuels maux de tête, et quelques attaques. A vingt ans, contrariété extrême, *révolution* qui amène de fortes attaques, non plus d'épilepsie, mais de *nerfs*. Celles-ci sont toujours annoncées plusieurs heures ou même plusieurs jours d'avance, par un grand mal de tête, des lassitudes dans les membres, une courbature, des picotements au bout des doigts, un froid glacial dans tout le côté gauche, l'*irruption* des idées noires et du penchant au suicide, des élancements dans la tête, qui lui font croire qu'on lui enlève le crâne; souvent des oppressions, des serrements de gosier, de fortes palpitations; quelquefois des maux d'estomac; rien dans le bas-ventre. Enfin elle commence à perdre connaissance et croit tomber dans un puits;

alors perte complète de connaissance, cris très forts, mouvements extrêmement violents, qui nécessitent de solides camisoles. Après plusieurs heures, et quelquefois deux, trois, ou même huit jours, l'attaque cesse entièrement; il survenait souvent pendant l'attaque des instants de repos pendant lesquels la malade mangeait avec appétit et digérait bien. L'attaque finie, les membres sont brisés, douloureux, surtout du côté gauche; céphalalgie violente, surtout à droite; souvent épistaxis du même côté; tête troublée, sorte de démence quelquefois pendant plusieurs jours. Dans un temps, la maladie ne laissait presque aucun intervalle de repos; dans un autre, les attaques ne sont venues que tous les huit ou quinze jours. Elle conservait toujours ses maux de tête et ses idées de suicide. Son appétit était excellent, ses règles bien établies, son embonpoint et sa fraîcheur remarquables.

Ayant été plusieurs mois bien portante, elle sort de la Salpêtrière; ce qui lui cause une joie si vive, qu'elle est prise d'un tremblement général, et, trois jours après, d'attaques plus violentes qui la tiennent quarante jours au lit, sans quitter la camisole, ne reprenant connaissance que quelques instants. Jusqu'à vingt-quatre ans, les attaques sont revenues tous les jours,

quelquefois deux ou trois fois le jour. Malgré cela, elle est très bien réglée, très grasse et très fraîche; mais elle a cependant toujours ses maux de tête, ses idées noires, son penchant au suicide, le sommeil agité ou nul, troublé par des rêves affreux, des accès de cauchemar, des états d'imbécillité à la suite de fortes attaques. A vingt-quatre ans, elle a eu une fois ses attaques dix jours et dix nuits sans relâche; à la suite, fluxion de poitrine. Pendant une année, elle a vomi tous ses aliments, excepté le lait. Elle devient profondément mélancolique, très irascible, plus portée que jamais au suicide; son sommeil est très agité; elle éprouve des chaleurs d'estomac; ses règles vont bien. Elle s'est très bien rétablie, reprenant son embonpoint et sa fraîcheur, mais ayant toujours ses attaques. A vingt-cinq ans, elle devient enceinte. Les trois premiers mois, pas d'attaques; les six derniers, attaques plus violentes et plus continues qu'à aucune autre époque; inflammation du bas-ventre à la suite des couches. Cette dernière maladie n'a point cédé entièrement; de sorte que, depuis, il est toujours survenu de fréquents accidents du côté du ventre. De temps en temps, la santé se rétablit cependant assez bien. Les attaques ont toujours persisté. Les règles sont très irrégulières.

Elle se plaint tantôt de la poitrine et tantôt du ventre. Elle a cependant dans ce moment assez d'embonpoint ; elle travaille et se promène. Elle n'a pas de sommeil, et éprouve de violents et continuels maux de tête.

Deuxième observation.

Marie-Charlotte R..., âgée de trente-six ans, a une tante épileptique et une cousine hystérique, toutes deux à la Salpêtrière comme elle : sa mère avait de grands maux de tête. Rien de particulier jusqu'à treize ans. A cet âge, elle reçut un coup sur la tête, d'où il résulta une plaie qui mit six mois à guérir, des migraines cruelles, des maux de tête inouïs. Réglée à dix-neuf ans ; peu après, étant couchée avec une personne, celle-ci eut des attaques de nerfs et la roula par terre ; elle en fut si vivement effrayée, que le lendemain elle eut elle-même des attaques, qui ne cessèrent qu'au bout de trois jours, et qui étaient accompagnées de délire ou d'imbécillité ; après quoi elle fut prise d'une fluxion de poitrine, pendant laquelle les attaques venaient presque tous les jours, très fortes Les règles furent supprimées six mois, pendant lesquels il se manifesta, les deux premiers, une jaunisse, une anasarque ;

les quatre derniers, l'appétit revint ainsi que l'embonpoint. Pendant ces six mois, les attaques furent violentes et fréquentes. Les règles se rétablirent et n'amenèrent aucune amélioration dans les attaques. De vingt à trente ans, santé parfaite, toutes les fonctions régulières, excepté celles de relation, les attaques étant toujours les mêmes. Elle était si grasse et si fraîche, que personne ne voulait croire qu'elle fût malade... Les attaques étaient caractérisées par une perte complète de connaissance, des cris perçants, des mouvements convulsifs très forts, quelquefois de l'écume à la bouche. On disait qu'elle avait le *cousin germain du haut-mal.* Après l'attaque, qui durait deux ou trois heures, état d'imbécillité pendant plusieurs heures, ou même une journée et plus : après quoi il ne restait que des maux de tête. A trente ans, vive frayeur, attaques pendant trois jours sans discontinuer, cris terribles de frayeur; maladie grave, cessation des attaques l'espace de quatre ans; mais pendant ce temps, migraines horribles, caractère très difficile, un rien la contrarie, les moindres *révolutions* lui font un effet extraordinaire dans la tête et les membres; étouffements fréquents, palpitations; elle mange néanmoins très bien; ses règles, après trois mois de suppression, se

sont parfaitement rétablies. A trente-quatre ans, elle éprouve une *révolution si forte et si terrible*, que ses attaques sont revenues, mais *tournées* tout-à-fait en épilepsie. Elle est maintenant épileptique. Les attaques ne durent que dix ou quinze minutes, présentent la distorsion de la bouche, la bave écumeuse, la face violette, des mouvements peu étendus, et des contractions plus fortes d'un côté que de l'autre, sans autres cris que celui qu'elle jette en tombant. Elle n'en est nullement avertie, et si on ne lui disait pas qu'elle sort de l'attaque, elle n'en saurait rien Les personnes qui l'approchent reconnaissent pourtant à des changements dans son caractère, qu'elle va avoir ses attaques. Les règles ont encore été supprimées trois mois, puis se sont rétablies. Depuis environ douze ans, le côté droit est plus faible que le gauche. Elle a beaucoup *d'étourdissements épileptiques*, c'est-à-dire de pertes de connaissance sans convulsions. Les contrariétés la tourmentent d'une manière extraordinaire. La mémoire est beaucoup affaiblie; elle se plaint continuellement d'un travail épouvantable qui se passe dans sa tête; elle ne dort pas. Elle est maintenant assez mal portante; elle est maigre, sa peau est jaune et terne, elle marche difficilement, et est à chaque instant près

de se trouver mal lorsqu'elle est debout, elle est mal réglée.

Troisième observation.

Marie-Françoise L..., âgée de vingt-trois ans, n'a point de parents sujets aux maladies nerveuses. A dix-huit ans, la mort d'un frère lui cause beaucoup de chagrin; elle est mal à son aise pendant un mois; elle éprouve des maux de tête et des serrements de poitrine; des attaques surviennent, et ont duré, la première fois, huit jours sans relâche, et la seconde fois six semaines, seulement avec des intervalles de repos de quarante ou cinquante minutes. Pendant une année, elles ont continué presque aussi fréquentes et très violentes, laissant, dans les instants de repos, de grandes souffrances de tête et de poitrine. La malade mangeait, mais vomissait promptement ses aliments; les règles étaient supprimées. La seconde année, les attaques ne sont venues que tous les deux ou trois jours, la malade pouvait digérer ce qu'elle mangeait; ses règles sont régulièrement rétablies depuis un an. Elle a maintenant un excellent appétit, de la fraîcheur, mais peu d'embonpoint. Ses attaques viennent tous les huit, douze ou quinze jours. Les contrariétés ne lui font rien; mais les cha-

grins un peu vifs lui causent ses attaques. Le froid lui fait mal à la poitrine, et la chaleur de l'été lui donne mal à la tête, et de plus fortes et plus fréquentes attaques. Sa mémoire n'est point affaiblie ; elle dort rarement, et son sommeil est toujours agité. Les attaques sont précédées, plusieurs minutes, plusieurs heures ou plusieurs jours, de mal dans la tête et les membres, d'envies de rire ou de pleurer, de bâillements interminables, de serrements de poitrine et de gosier, de défaut d'appétit, ou bien de boulimies, qui lui font dévorer de grandes quantités d'aliments, qu'elle digère très bien. Pendant l'attaque, perte complète de connaissance, grands mouvements, cri fort singulier, figure naturelle ; puis sorte d'état cataleptique, respiration à peine sensible, mâchoires serrées, écume très légère sortant en grande quantité de sa bouche. Au bout de quatre, cinq, huit ou dix minutes, la connaissance revient et se conserve plus ou moins long-temps ; après quoi les mêmes phénomènes se répètent, cessent encore, et ainsi de suite un plus ou moins grand nombre de fois. Ces intervalles de repos durent quelquefois plusieurs heures, pendant lesquelles la malade parle, mange et digère bien. L'attaque entière est tantôt de plusieurs heures, et tantôt

de plusieurs jours. Elle est remplacée par la fatigue, le brisement des membres, des douleurs de poitrine, des serrements de gosier, des élancements dans le dos, quelquefois des envies de rire ou de pleurer sans sujet. La tête est pesante et douloureuse, l'esprit agité : ces phénomènes durent des heures et des jours. Dans les intervalles des attaques, la malade éprouve des maux de tête continuels, et quelquefois des douleurs de poitrine si fortes qu'elle tombe en faiblesse : elle a souvent des palpitations. Elle est fréquemment de mauvaise humeur sans savoir pourquoi : son appétit est excellent et sa digestion facile.

Je prie les médecins qui partagent l'opinion contre laquelle nous nous élevons, de faire, d'après ces observations, l'analyse physiologique des phénomènes que les auteurs ont présentés comme caractéristiques d'une affection de l'utérus. Qu'ils considèrent les prédispositions des malades, la nature et le mode d'action des causes à l'action desquels ils ont été soumis; qu'ils veuillent bien ranger dans une même classe tous les symptômes qui se rapportent à la lésion du cerveau, et qu'ils aient ensuite la bonté de m'indiquer ceux qui rendent incontestable l'affection primitive et profonde de l'utérus.

L'opinion qui consiste à placer dans l'encéphale le siége de l'hystérie, et à faire par conséquent envisager cette affection comme étant commune aux deux sexes, a été émise il y a déjà bien long-temps par Charles Pison. Voici, sur cette question importante pour le physiologiste et le praticien, le résumé de ses observations : *Itaque concludamus, tot tantorumque symptomatum quæ falso hysterica creduntur. Parum justis de causis uterum, ventriculum, aut aliud ex visceribus accusari, sed eorum omnium unum caput esse parentem*, idque non per sympathiam, sed per idiopathiam *affectum male et perculsum eos motus universum concutientes ciere.* 144. . . .

. . . .

. . . .

Hysterica symptomata omnia fere viris cum mulieribus communia sunt. 181 [1].

Lepois, Wllis, Sydenham, Boerhaave, Sauvages, Raullin, Cullen et M. Gardien sont du même sentiment.

L'autorité d'Hippocrate a cependant prévalu, et le plus grand nombre des médecins modernes est encore tellement convaincu que la maladie dont nous venons, par des observations parti-

[1] *Caroli Pisonis*, etc., *Selectiorum observationum, et consiliorum*, etc., etc.

culières, de faire une description exacte et détaillée, a son siége dans l'utérus, qu'ils regardent comme une simple analogie l'identité qui existe entre elle et les affections cérébrales que l'on a observées sur plusieurs individus du sexe masculin. Les faits suivants vont décider la question; je préviens seulement mes lecteurs, que si les symptômes caractéristiques de cette maladie ne sont pas absolument les mêmes dans les deux sexes, cela dépend sans aucun doute de la différence de leur constitution. Roussel dit en parlant de l'organisation de la femme : « La faiblesse et la sensibilité, qui en est une suite, sont ses qualités dominantes ; elles se retrouvent partout chez elles ; elles sont non seulement la source de certaines affections morbifiques qui leur sont plus particulières qu'aux hommes, *mais elles donnent à celles qui leur sont communes un certain aspect qui les différencie*[1]. »

Première observation.

Un jeune homme, âgé de seize ans, d'une stature élevée, d'un extérieur robuste et d'un tempérament musculo-sanguin, ressentait une vive douleur dans les aines, le long du cordon

[1] Roussel, *Syst. phys. et mor. de la femme*, p. 28.

des vaisseaux spermatiques ; il ne se plaignait de cette douleur que depuis peu de temps ; il éprouvait en même temps des érections involontaires, et son esprit était sans cesse obsédé de désirs variés qui le sollicitaient à l'acte vénérien. Peu de temps après il éprouva une fièvre qui ne dura que quelques jours.

Après plusieurs semaines, il fut tourmenté par les mêmes incommodités, mais avec d'autres symptômes absolument semblables à ceux de l'hystérie. Des palpitations de cœur précédaient des spasmes horribles qui s'étendaient du pubis au dos, à l'épigastre, au diaphragme, au cœur, à la gorge, au cerveau même, et déterminaient un sentiment de strangulation à l'arrière-bouche, la difficulté de respirer, un état comateux, et des tiraillements convulsifs dans les membres.

Cet accès se renouvelait presque tous les mois, et ce qui est digne de remarque, c'est que le malade était tourmenté d'un appétit extrême ; le ventre était tellement resserré, que les plus violents drastiques ne produisaient aucun effet.

Cependant les vaisseaux regorgeaient de sang ; le pouls, qui pendant l'accès était très inégal et déprimé, se développait et devenait grand et fort après sa terminaison. On eut en vain recours aux anti-pasmodiques anti-épileptiques ;

ce qui engagea le malade à consulter Hoffmann. Ce médecin prescrivit une saignée presque à chaque mois, de l'eau de fontaine, des poudres de nitre (nitrate de potasse), à doses assez fortes. Il engagea en outre ce jeune homme à faire de l'exercice, et à suspendre les méditations auxquelles il avait coutume de se livrer avec ardeur, et sa santé fut rétablie en peu de temps [1].

« Cette observation, demande M. Louyer-Villermay, est-elle une véritable hystérie? Je n'hésite pas à répondre négativement, *parceque la matrice n'existe pas chez l'homme.* On m'objectera, dit encore cet observateur, que les accidents de cette maladie offrent une analogie presque parfaite avec les phènomènes hystériques, tels qu'on les rencontre chez les femmes. Je réponds que ce fait isolé prouve seulement qu'on peut observer parfois chez l'homme *des symptômes très analogues aux accidents de l'hystérie, et même presque identiques.* »

Deuxième observation.

En l'an IX, dans un voyage que je fis dans le département de l'Allier, dit M. Gardien, j'ai rencontré un cultivateur qui m'a présenté tous les symptômes que l'on regarde comme propres à

[1] Hoffmann, *de malo hysterico,* t. 5, p. 156.

l'affection hystérique, et en particulier, ce sentiment d'une boule qui de l'abdomen s'élève jusqu'à la gorge, où elle menace de strangulation. Cet accident avait été occasioné par l'inquiétude vive que lui avait causée la crainte d'un sort dont on l'avait menacé. Il était réduit à un état de marasme; les nuits étaient agitées, le sommeil troublé à chaque instant par des rêves fatigants, dans lesquels il voyait fondre sur lui tous les maux auxquels il se croyait dévoué. Il s'agissait de le désabuser et de le convaincre de l'impuissance de ce prétendu sorcier. Dès que j'eus réussi à ramener le calme dans son esprit par des faits à sa portée, il reprit promptement des forces à la faveur de quelques toniques.

Un concours heureux de circonstances, ajoute cet accoucheur distingué, me donnait sur cet individu un ascendant tel, que les moyens qui m'ont suffi pour dissiper ses vaines terreurs auraient peut-être eu peu d'effet employés par un autre [1].

Troisième observation.

Rosès (Nicolas-François), âgé de quarante-sept ans, musicien, d'un tempérament lympha-

[1] Gardien, *Traité d'accouchements*, t. 1, art. *Hystérie*, p. 271.

tico-sanguin, d'une habitude maigre et grêle, d'une petite stature, d'un caractère jovial, n'a éprouvé dans sa première jeunesse qu'une fièvre intermittente, qui ne céda qu'à l'application d'un fer rouge sur la peau, après une durée de six à huit mois. Une gourme occupant le front et la tête se manifesta alors, et se prolongea pendant près de deux ans.

Quoique d'une constitution faible, Rosès n'éprouva, jusqu'à l'âge de vingt ans, aucune autre maladie; seulement il était doué d'une sensibilité excessive, qu'il devait peut-être à la malheureuse habitude de l'onanisme, contractée pendant son séjour dans un collége, et à sa passion pour les femmes, avec lesquelles il commit souvent des excès.

La gale, contractée à vingt ans, et l'affection vénérienne à vingt-cinq, sont les deux seules maladies qu'il ait eues depuis; la première fut traitée par la pommade soufrée, et la seconde par la liqueur de Van-Swieten (solution de chlorure de mercure) et les bols mercuriels.

Il y a environ un an que Rosès ressentit des picotements dans les membres, et un malaise général; dès lors sentiment du globe hystérique, qui semblait irradier des parties génitales jusqu'à l'épigastre, léger sentiment de constriction

à la gorge, sensation voluptueuse analogue à celle qui résulte de l'union des sexes; du reste, point d'érection ni d'émission de la semence.

Le sentiment de la boule se renouvelle très souvent, quelquefois avec des mouvements involontaires des jambes et des bras, mais sans perte de l'usage de ses sens. Les excrétions sont rares, et les petits accès ne sont amenés, ni par le désir de jouissance, ni par l'image du plaisir ou d'idées obscènes.

Les fonctions sont dans une intégrité parfaite, excepté les mouvements volontaires, et notamment la progression, qui est très difficile, et le malade ne peut se tenir long-temps debout.

M. le docteur Breschet, à qui nous devons tant de travaux intéressants, et qui a fait connaître cette observation, a été plusieurs fois témoin des accès, dont l'arrivée est annoncée par des picotements dans le corps, des douleurs dans les membres, et une difficulté plus grande dans la progression. Après ces préludes, il y a tuméfaction légère de l'abdomen, puis sentiment d'une boule qui monte à l'épigastre, descend, remonte, et redescend plusieurs fois de suite dans l'espace d'une ou deux minutes. Le malade est facilement effrayé, sa respiration s'accélère; il pousse des cris légers, des soupirs plus ou moins profonds;

quelquefois une sensation voluptueuse le jette dans une espèce de ravissement passager.

Quatrième observation.

Un homme marié, âgé de quarante-deux ans, doué d'une constitution nerveuse, avait la peau blanche, les cheveux et les yeux noirs ; il avait perdu deux de ses frères, enlevés par des convulsions; lui-même fut pris, à la suite d'un chagrin violent, mais sans symptômes précurseurs, le 11 avril 1803, d'un état convulsif général, qui se prolongea pendant trois heures. Dans les moments de rémission, il se plaignait de nausées, de douleurs d'estomac, et d'une sorte de boule qui paraissait rouler depuis l'épigastre jusqu'au cou, où il existait une constriction violente : durant la plus grande intensité des accidents, il y eut perte totale de connaissance; on employa avec le plus grand succès une potion qui contenait un grain d'opium, et des frictions sur l'épigastre, avec un liniment narcotique [1].

Les deux observations qu'on va lire appartiennent encore à l'auteur savant et ingénieux du *Traité des maladies nerveuses*. Les réflexions qui les suivent me dispensent de tout commen-

[1] *Traité des maladies nerveuses*, p. 7.

taire. Elles sapent de fond en comble l'opinion générale; elles placent irrésistiblement dans le cerveau, si je puis m'exprimer ainsi, le siége de l'hystérie.

« Une demoiselle était en proie à un accès » d'hystérie; la servante de la maison, entrant » dans la chambre au moment où sa maîtresse » fut atteinte de convulsions, tomba aussitôt dans » le même état. » (Alibert, *Nouv. élém. de thérap.*, t. 2, p. 32.) Je pourrais citer plusieurs exemples analogues; je me borne au fait suivant: Une femme hystérique, au moment de l'accès, était entourée de plusieurs dames; dès le soir, deux de celles-ci furent affectées de la maladie qu'elles avaient observée le matin chez leur amie : elles n'avaient pas eu auparavant la moindre atteinte de cette névrose. *La communication provient, dans ce cas, d'une part, du penchant qui nous porte à l'imitation; de l'autre, de la frayeur que cause un pareil accident.* C'est sans doute le spectacle moins effrayant qu'offre l'hystérie qui la rend moins susceptible que l'épilepsie de la contagion produite par l'exemple.

DE LA NYMPHOMANIE
ET DU SATYRIASIS.

On place encore aujourd'hui le siége de la nymphomanie et du satyriasis dans l'appareil de la reproduction. M. le docteur Louyer-Villermay a sous ce rapport une telle conviction, qu'il pense que chez les nymphomanes on peut appliquer à l'utérus ce que d'autres médecins non moins exclusifs ont dit de l'estomac : *Præses systematis nervosi.* (Voyez l'article que ce médecin distingué a publié sur ce sujet dans le grand *Dictionnaire des sciences médicales.*) Dans l'article *Satyriasis* du même ouvrage, que nous devons au docteur Rony, c'est aussi à l'ascendant des organes reproducteurs que l'on attribue les égarements et la lubricité des personnes affectées de cette dernière maladie.

Je vais chercher à prouver que ces vésanies n'ont ni leur origine ni leur siége dans les parties sexuelles. Je n'ai pas besoin de rappeler en cet endroit les faits que j'ai accumulés dans diffé-

rents passages de ce livre et qui rendent incontestable la puissance du cerveau sur les organes génitaux; il doit me suffire d'entrer dans quelques considérations générales, et de remettre sous les yeux des lecteurs une partie des observations particulières sur lesquelles nos devanciers ont appuyé leur système pour démontrer que c'est dans le cerveau qu'il faut chercher tout ce qui a rapport à l'instinct de la reproduction tant dans l'état de santé que dans l'état de maladie, et que c'est en agissant sur cet organe que l'on peut espérer d'en modifier les diverses manifestations, et de fournir conséquemment à la thérapeutique des ressources plus nombreuses et mieux entendues.

Chez la masse des individus le penchant à la reproduction se manifeste à l'époque de la puberté. Comme tous les autres sentiments et penchants, il tient à l'organisation, et, indépendamment des circonstances extérieures qui d'ailleurs peuvent avoir sur son développement une prodigieuse influence, il est plus ou moins prononcé. Tous les degrés intermédiaires de son activité se trouvent entre ces infortunés qui, mutilés par la nature même, *sont sortis eunuques du ventre de leur mère*, et ces autres malheureux qui, non moins disgraciés par elle, offrent, pour

ainsi dire, avec des forces inépuisables le spectacle continuel et affligeant de l'animal en rut [1].

Quand ce penchant n'est pas dans une mesure ordinaire, il imprime au caractère des deux sexes quelque chose de particulier, suivant sa faiblesse ou son activité désordonnée, ou suivant encore son association avec d'autres facultés dont l'action non moins énergique et persévérante que la sienne apporte à son exercice des modifications plus ou moins nombreuses.

Voyons les faits.

Tous les jours on observe des individus qui, par une organisation incomplète, restent dans l'indifférence relativement au rapprochement des sexes. Parmi les hommes qui ont figuré sur la scène du monde, et qui ont offert cette particularité, on peut citer Newton, Charles XII et Kant.

Au rapport de M. Gall, les portraits de ces hommes célèbres montrent, et certainement sans l'intention des artistes, que leur cou était peu large et par conséquent leur cervelet peu développé.

[1] M. Gall place le siége de l'amour physique dans le cervelet. C'est peut-être le point de la doctrine sur la pluralité des organes cérébraux et leurs fonctions particulières en faveur duquel ce médecin a réuni le plus de preuves (Georget). J'y renvoie mes lecteurs.

luxure et la dépravation réunies peuvent offrir de plus scandaleux et de plus humiliant pour l'humanité.

Envers beaucoup d'autres animaux que nous avons tous les jours sous les yeux, la nature, sous le rapport de la force et de l'activité du penchant à la reproduction, n'a pas été moins inégale en ses répartitions. Les observations que nous faisons sur les pigeons, les béliers, les taureaux, les étalons, etc., établissent des différences bien sensibles, et ne permettent pas de contester un seul instant la vérité de cette assertion.

On peut, je pense, conclure de toutes ces observations qu'il en est de la nymphomanie et du satyriasis comme de toutes les autres maladies nerveuses, c'est-à-dire qu'il est des personnes qui par organisation offrent des prédispositions plus ou moins marquées à ce genre d'affections. Cependant il faut dire aussi que sous l'influence des causes particulières quelques individus, sans prédisposition prononcée, peuvent en être également frappés.

La nymphomanie est donc l'expression violente, désordonnée et presque continuelle de l'instinct de la reproduction. Elle ne dépend point, comme le disent les auteurs, *d'une irritation nerveuse* des parties de la génération. Elle a pour

siége le cervelet, et c'est sur cette partie de l'encéphale qu'il faut diriger les moyens curatifs.

Cette passion morbifique présente dans sa marche trois degrés différents. Il faut un praticien exercé pour reconnaître les premiers symptômes de l'affection. La femme qui en éprouve les atteintes cherche d'abord à les repousser. Le penchant la domine; mais la raison conservant encore son empire, elle en comprime les élans et en asservit la violence. Maîtresse d'elle-même, aidée et retenue par un sentiment de pudeur, fortifiée par les secours de la morale et de la religion, ses combats sont intérieurs, et rien jusqu'alors ne fait soupçonner le besoin impérieux qui la maîtrise. Cependant son inquiétude ou son agitation la rend déjà l'objet d'une attention particulière. On aperçoit du changement dans son caractère; elle était gaie, franche, expansive, elle devient triste, dissimulée, taciturne; dans d'autres circonstances, la simplicité de ses manières fait place aux prétentions et aux manéges de la coquetterie; devant les hommes, sa respiration devient plus fréquente, le pouls prend plus de force et de vivacité, et l'expression de sa physionomie, sa démarche, ses poses, son langage même, trahissent enfin tous les feux dont elle est dévorée.

Le docteur Gall donne comme symptôme constant de la nymphomanie un sentiment de chaleur douloureux à la nuque. J'ai été à même de vérifier ce fait sur une nymphomane que j'ai observée à la Salpêtrière, et dont le docteur Georget a publié l'histoire dans son ouvrage sur la physiologie du système nerveux.

Deuxième degré. « La femme n'éprouve plus de combats intérieurs. Dégagée de tout frein, elle se livre sans réserve à toute l'impétuosité de ses sens, à toute la fougue de son tempérament, au délire de son imagination; elle se plaît dans les idées les plus lascives, les entretiens les plus voluptueux, les lectures les plus obscènes; ses désirs sont pleins d'ardeur et de lasciveté : *voluptates semper anhelant.* Tout ce qui ne flatte pas sa fatale inclination, sa passion dominante; tout ce qui ne se rattache pas aux jouissances vénériennes l'ennuie, la fatigue et l'irrite. Si l'entretien tarit sur de tels objets, elle l'y ramène effrontément, ou quand la conversation roule sur des questions d'un intérêt général, elle n'y prend aucune part, et se retire pour cacher la turpitude de ses pensées ou de ses actions. A la vue d'un homme, tout son être s'agite, sa sensibilité s'exalte, son imagination se monte, sa physionomie s'anime, la rougeur couvre ses joues,

ses yeux sont étincelants, un feu dévorant est près d'éclater ; sa poitrine est agitée, sa respiration précipitée et tumultueuse ; souvent il se manifeste alors des palpitations violentes, une accélération et un trouble général de la circulation ; les expressions les plus passionnées sont sur ses lèvres ; elle prodigue les soupirs, les avances, les regards les plus tendres, enfin les attitudes les plus voluptueuses pour engager celui qui est l'objet de ses désirs à satisfaire sa lubricité. » (*Louyer-Villermay.*)

Troisième degré. Je ne m'arrêterai pas à faire le tableau de cette maladie arrivée à son troisième degré. La plume se refuse à en retracer les symptômes. Je dois dire seulement, pour ne pas laisser mon travail incomplet, que l'exaltation augmente au point d'aliéner entièrement la raison. C'est alors que la nymphomanie, suivant l'expression de Cabanis, transforme la fille la plus timide en une bacchante, et la pudeur la plus délicate en une audace furieuse dont n'approche même pas l'effronterie de la prostitution. Le sommeil et l'appétit se perdent, l'agitation et la fureur sont presque continuelles, la bouche est sèche, brûlante et couverte d'écume; le délire s'étend à un plus grand nombre d'objets. La maigreur est alors extrême, et si la mort ne vient

terminer tant de maux, la maladie, comme l'a remarqué M. Pinel, devient dans le plus grand nombre des cas périodique, et la vie se passe dans une alternative d'un égarement érotique et de l'apathie la plus stupide.

Passons maintenant aux observations particulières. De l'aveu même de tous les médecins qui ont entièrement adopté, sur le sujet qui nous occupe, les idées de MM. Pinel, Cabanis, Esquirol et Louyer-Villermay, l'utérus ne revendique sur les autres systèmes aucun empire jusqu'à l'époque de la puberté. Cependant on a observé la nymphomanie sur des enfants en bas âge. Buchan raconte qu'on a remarqué les premiers symptômes de cette affection chez une petite fille âgée de trois ans.

L'exemple remarquable que nous allons rapporter ne permet pas d'élever le moindre doute à cet égard.

Une petite fille, n'ayant encore que trois ans, couchée sur le carreau ou s'appuyant avec force contre un meuble, agitait son corps avec une violence singulière. Ses parents ne virent d'abord dans cette action qu'un jeu; mais bientôt, reconnaissant avec douleur qu'elle dépendait d'une sorte de libertinage, ils s'occupèrent avec soin de corriger une aussi fâcheuse habi-

tude, recourant tantôt aux caresses et aux prières, tantôt aux menaces et à la honte, enfin aux corrections : ils ne purent aucunement réussir.

L'enfant grandit et le mal s'accrut au point qu'à table, en société, à l'église, à la vue d'un objet agréable, elle s'abandonnait, par tous les moyens possibles, à ces manœuvres, qui étaient suivies d'une éjaculation considérable. Quand on l'interrogeait sur l'époque où devait arriver son paroxysme, elle se taisait ou avouait éprouver un plaisir extrême. Au moment de ces crises, elle semblait avoir perdu presque entièrement la vue et l'ouïe. Par suite des menaces et des réprimandes de ses parents, elle s'abstenait, en leur présence, de se livrer à son funeste penchant; mais, du reste, elle recherchait la solitude pour le satisfaire : souvent on la trouva exténuée et assoupie.

Rien ne pouvant arrêter cet excès de lasciveté, on appela un médecin dont les conseils furent infructueux. Alors les parents songèrent à la marier, et firent choix d'un homme très robuste. Elle devint grosse, et fut dès lors exempte de sa maladie; mais elle sortait toujours des assauts amoureux les plus réitérés, fatiguée, mais non rassasiée; enfin l'accouchement ayant été très difficile, elle succomba pendant le travail. L'é-

poque de la plus grande salacité s'étendait du commencement à la fin du printemps, et pendant toute cette période la malade répandait une odeur de bouc. Cette lubricité était en quelque sorte héréditaire. » (*Ephém. des cur.*)

M. Louyer-Villermay a également vu une habitude hideuse, l'onanisme, chez des petites filles de trois et quatre ans, portée à un degré révoltant. Deux autres, un peu plus âgées, s'agitaient et se roidissaient contre tous les meubles qu'elles pouvaient embrasser.

Buchan, que nous citions tout à l'heure, a observé la nymphomanie chez une femme septuagénaire.

Je connais, dit encore dans l'article *nymphomanie* le praticien célèbre que nous avons déjà nommé tant de fois, une dame très respectable et plus qu'octogénaire, mais dont la raison est affaiblie, et qui trompe fréquemment la surveillance des personnes qui l'entourent pour se livrer à des attouchements répréhensibles.

La nymphomanie se manifeste donc encore après la cessation de la vie particulière à l'utérus.

Une jeune veuve se trouva attaquée, peu après la mort de son mari, de mélancolie et de violentes convulsions. Ces accès étaient précédés

par une tension et un sentiment de chaleur très désagréable dans la nuque. Quelques instants après, elle tombait par terre dans un état de roideur, jusqu'à ce qu'enfin la nuque et la colonne vertébrale fussent violemment retirées en arrière. La crise ne manquait jamais de se terminer par une évacuation qui avait lieu avec les tressaillements de la volupté, et dans une véritable extase : après quoi elle restait sans attaque pendant quelque temps.

Plusieurs fois je lui soutins avec le plat de la main la nuque durant ses accès, et j'y sentis une forte chaleur. Mais j'y remarquai surtout une proéminence bombée très considérable. *Plus tard, cette dame m'avoua que depuis son enfance* il lui avait été impossible de résister à un besoin impérieux, et que dans le moment où ses désirs étaient les plus pressants, la tension et la sensation de chaleur brûlante dans la nuque l'incommodaient le plus. (Gall, t. 2, p. 245.)

Une dame très spirituelle *était tourmentée également depuis son enfance par les désirs les plus désordonnés ;* l'éducation très soignée qu'elle avait reçue fut seule capable de la sauver des démarches les plus inconsidérées auxquelles la portait la violence de son tempérament. Lorsque, dans un âge plus mûr, elle se trouva abandonnée

parlant d'un beau jeune homme, et se roidissant avec force contre tout ce qu'elle pouvait saisir. Elle prend des attitudes lascives, et tient les propos les plus obscènes. Sa conversation sans suite ne roule que sur des objets lubriques, ses regards sont égarés, et sa bouche est brûlante.

La maladie n'était point continue, mais sujette à des retours irréguliers, qui cependant coïncidaient le plus souvent avec les époques de la menstruation [1].

Une dame, âgée de quarante-neuf ans, d'un tempérament sanguin et surtout nerveux, *éprouva dès l'âge le plus tendre les sensations les plus vives et un penchant extraordinaire pour les plaisirs vénériens*, auquel sa volonté fut toujours étrangère. A huit ans, l'accouplement des animaux l'irritait et l'entraînait irrésistiblement à des attouchements illicites; réglée à onze ans, dès sa treizième année elle avait acquis son entier développement; avec la puberté les mêmes dispositions se maintiennent, mais sans accroissement sensible; à dix-sept ans, elle épouse un homme de trente-six ans, vigoureux et très porté aux plaisirs de l'hymen. Elle recevait plu-

[1] Louyer-Villermay. *Dict. des sciences méd.*, art. *Nymphomanie.*

sieurs fois de suite ses embrassements sans être satisfaite, *lassa, sed non satiata;* souvent même après trois approches, sortant de ses bras encore plus ardente, elle s'abandonnait aux habitudes lesbiennes afin d'assouvir ses sens. Une statue, un tableau, la vue d'un homme, le contact le plus simple, un mot, suffisaient pour exciter des désirs violents : la nuit, dans ses songes, son imagination lui retraçait des tableaux lascifs, qui agissaient sur ses sens avec une force surprenante. Du reste, dans la société cette dame s'imposait une telle réserve que rien ne transpirait de ces dispositions qui la désolaient amèrement.

A quarante ans elle devint mère de son huitième enfant; sept ans après elle cessa d'être réglée, et fut veuve à quarante-neuf ans. Deux mois d'une continence absolue sont à peine écoulés qu'elle ressent les désirs les plus violents, une chaleur vive, un spasme continuel vers les organes génitaux. La nuit était l'époque de la plus grande agitation, pendant les veilles, les pensées les plus libertines, pendant le sommeil les rêves les plus érotiques, obsédaient son esprit. Vaincue par la force de ses penchants, deux ou trois fois elle succombe, mais ne retire de ces attouchements qu'un soulagement éphémère.

Cette dame, chez laquelle le tempérament seul entraînait le désordre, ne proférait, même durant ses accès, aucune parole déplacée, de sorte que sa conversation offrait un contraste parfait avec l'état de ses sens, et, par suite, de son imagination; elle était, il est vrai, singulièrement retenue par la présence de deux jeunes demoiselles, qui n'ont jamais connu ni même soupçonné la maladie véritable de leur mère [1]. »

Des penchants vivement irrités et non satisfaits peuvent aussi jeter dans un égarement complet de la raison.

« Une mélancolie tendre et des inquiétudes vagues, dont l'objet n'était ni méconnu ni dissimulé, distinguèrent à vingt ans *une personne douée d'une constitution forte et d'une vive sensibilité ;* tout concourait à enflammer son imagination : lecture assidue des romans les plus galants, sorte de passion pour toutes les productions des arts dans le genre érotique, fréquentation habituelle des jeunes gens des deux sexes, dont les uns la charment par des agréments personnels et toute la séduction de la galanterie, les autres par des exemples dangereux et des confidences indiscrètes. La coquetterie la plus

[1] Louyer-Villermay, art. cité.

raffinée est érigée alors en principe, et devient une occupation sérieuse ; son orgueil, flatté des moindres prévenances, les lui fait regarder comme un triomphe assuré, dont elle ne cessait de s'entretenir ou de faire l'objet de ses rêveries, jusqu'à ce qu'une nouvelle aventure fît oublier la première. Une faute paraissait inévitable, ou du moins très à craindre, et les parents se hâtent de conclure un mariage fondé sur certaines convenances. L'époux choisi était d'un âge mûr, et malgré les avantages de sa stature et d'une complexion forte, peut-être moins propre à satisfaire qu'à irriter ses désirs. La mélancolie de la jeune dame dégénère en une sombre jalousie, et elle attribue à des infidélités ce qui n'était que l'effet de la débilité des organes. Une sorte de dépérissement succède, les traits s'altèrent, et il se déclare un babil intarissable, avec le plus grand désordre dans les idées, prélude ou plutôt signe manifeste d'une manie déclarée [1]. »

De tous les désordres auxquels l'organisation humaine est exposée, il n'en est peut-être aucun, disent encore les auteurs, qui ait un rapport plus direct avec la nymphomanie que le vice herpétique ; et, à les en croire, il renforce l'ac-

[1] *De l'aliénation mentale*, deuxième édition, pag. 47 et 48, parag. 58.

tion du système utérin et décide l'invasion de la maladie.

L'observation suivante est une de celles qui ont paru les plus fortes à nos adversaires pour soutenir cette opinion : je vais fixer sur elle l'attention de mes lecteurs.

« Une demoiselle d'un tempérament bilioso-sanguin *était depuis long-temps en proie au chagrin d'un amour malheureux.* Fuyant avec un soin égal la société des hommes et celle de ses compagnes, elle était triste et rêveuse. A l'âge de trente ans, elle devint plus sombre et sujette à des accidents hystériques, ne sortant que pour se rendre à l'église, dont le prêtre, avancé en âge et d'une bonne réputation, formait toute sa société.

» Peu après elle éprouva sur tout le corps un prurit, plus prononcé au visage, depuis long-temps couvert de pustules : pour guérir cette couperose elle fit usage de douce-amère, de lait, de petit-lait et de bains tièdes.

» Bientôt elle perd l'appétit et ressent une grande révolution au physique comme au moral. Ses yeux sont plus brillants que de coutume : jusqu'alors elle s'était exprimée sensément et en termes choisis ; mais un jour de fête, elle se rend de grand matin chez le pasteur, et se fait

remarquer par des actes indécents, des propos honteux et lascifs. Celui-ci la reconduit chez ses parents, qui voulurent lui donner une garde; mais elle la refusa, disant qu'elle avait toujours détesté les personnes de son sexe. A midi on la trouva la face contre terre, les cheveux hérissés.

» Plus tard, elle était assise sur une chaise, le visage rouge, les yeux étincelants; le pouls battait inégalement et avec fréquence, l'hypogastre était légèrement gonflé et douloureux. Pour réponse aux questions qu'on lui adressait, elle jeta au visage des assistants une tasse pleine de limonade.

» Une demi-heure après elle pousse un grand cri, puis récite la troisième strophe d'une ode érotique. En ma présence, dit le médecin M. Jausion, elle se précipite sur son gardien, l'engageant, dans les termes les plus expressifs, à satisfaire de suite l'ardeur qui la consumait, menaçant, en cas de refus, de lui arracher la vie.

» Elle fut saignée largement, mais non sans peine, et refusa les médicaments.

» Sur ces entrefaites, le pasteur faisant tous ses efforts pour la calmer, elle s'élance hors du lit, nue comme une bacchante, et le prie, avec une voix effrayante, d'assouvir ses sens, prétendant

qu'elle avait toujours aimé par prédilection les prêtres. Alors on lui lie les pieds et les mains, et le curé se dispose à l'exorciser. Bientôt elle s'assoupit, et les parties génitales sont arrosées d'un liquide infect. Le calme fut attribué à l'exorcisme. Le pouls devint moins fréquent et l'hypogastre moins tendu; la figure colorée se couvrit d'une sueur abondante. La malade paraissant insensible, on lui appliqua treize sangsues à la vulve, puis on la plongea pendant deux heures dans un bain presque froid.

» Durant la nuit, elle fut assez tranquille, mais elle marmottait continuellement; le pouls alors était faible, et la respiration difficile; pendant cette intermission, on s'efforça, mais en vain, de lui administrer le quinquina à forte dose.

» Le lendemain matin, il lui survint tout-à-coup un désir effréné et furieux des plaisirs vénériens; en même temps elle quitte son lit, jette sa chemise, descend les escaliers et se précipite dans les bras d'un charpentier : elle l'appelle aux assauts amoureux, l'assurant que jamais il ne trouvera une aussi belle femme. On la lia de vive force, et on la fit garder à vue par quatre servantes très vigoureuses. Le prêtre de nouveau s'efforça de chasser les démons par ses prières et ses cantiques; mais, pendant près de sept heures, elle

ne cessa de proférer les propos les plus indécents. Outre les symptômes de l'accès précédent, on remarqua que l'œsophage était fermé par une strangulation spasmodique. Devant le pasteur, ses parents et ses médecins, elle récita les deux premières strophes de la même ode. Le paroxysme dura neuf heures. Une prostration absolue lui succéda bientôt : le pouls devint misérable; il s'y joignit de fréquents hoquets et le rire sardonique. Au milieu d'une sueur froide générale, cette infortunée expira [1]. »

Il n'y a point de commentaire à faire sur une observation semblable. Les lectures érotiques dont cette jeune personne nourrissait son esprit avant l'époque de sa maladie donnent une preuve convaincante de la violence native de son tempérament, et conséquemment des prédispositions prononcées qu'elle apportait à la contracter indépendamment de son affection herpétique.

Nous pourrions multiplier les faits en faveur de notre opinion: nous en faisons grâce à nos lecteurs, et nous conseillons aux médecins qui auraient encore quelque doute dans l'esprit d'aller dans les hôpitaux où l'on reçoit les personnes

[1] *Dictionnaire des sciences médicales*, art. Nymphomanie.

affectées de maladies de la peau. Ils y verront quelques sujets qui portent des dartres sur tout l'appareil de la génération, et ils ne les entendront accuser qu'une chaleur brûlante et une démangeaison insupportable.

Il faut reconnaître seulement qu'on peut tout à la fois avoir des dartres et un tempérament combustible.

DU SATYRIASIS.

Tous les auteurs que nous avons précédemment nommés placent également le siége du satyriasis dans l'appareil de la reproduction. D'après les détails dans lesquels nous sommes entrés jusqu'à présent, nous devons nous borner ici à consigner quelques observations particulières.

L'instinct de la propagation, avons-nous déjà dit, se manifeste quelquefois avant l'âge ordinaire de la manière la plus prononcée.

J'ai vu à Paris, rapporte le docteur Gall, un garçon de cinq ans qui, sous le rapport des forces corporelles, paraissait en avoir seize ; les parties sexuelles étaient entièrement développées ; sa nuque était large, bombée. Il avait une forte barbe, une voix rauque et mâle, en un mot

tous les signes d'une virilité pleine et entière. (Tom. III, p. 260.)

Nous trouvâmes, continue le même observateur, le cervelet tout aussi développé chez un garçon de dix ans, qui était détenu dans une maison de correction à Leipsick pour avoir violé une jeune fille. A Paris, j'ai vu le garçon d'une mulâtre, âgé de moins de trois ans; il se jetait non seulement sur de petites filles, mais sur des femmes, et les sommait avec audace et avec opiniâtreté de satisfaire ses désirs. Il ressentait dans les parties sexuelles, qui n'étaient point prématurément développées, mais qui présentaient des dimensions proportionnées à son âge, des érections plus que momentanées. Comme il était environné de filles qui se prêtaient à satisfaire ses désirs, comme à un jeu piquant pour elles par sa singularité, il mourut de consomption avant d'avoir atteint la fin de sa quatrième année. Son cervelet était extraordinairement développé. Le reste de sa tête avait les dimensions ordinaires à son âge.

L'ouvrage qu'a publié Tissot sur l'onanisme est rempli d'observations analogues. J'engage mes lecteurs à en prendre connaissance : elles contribueront à leur démontrer que le penchant à la reproduction peut se manifester bien aupa-

ravant l'époque de la puberté, et que son activité est indépendante des circonstances extérieures et du développement de l'appareil génital.

Les deux observations qu'on va lire ne peuvent être regardées comme exemples de satyriasis, puisque la santé générale n'a point été affaiblie, et que l'harmonie des fonctions du cerveau n'a point été troublée; mais elles ne peuvent cependant manquer de présenter quelque intérêt pour l'histoire complète de cette maladie. Comme faits physiologiques, elles confirment ce que nous avons déjà dit sur l'inégalité des facultés; elles servent bien naturellement de transition à l'état pathologique, et elles inspirent en même temps quelque pitié pour les infortunés qui, avec une semblable organisation, sont presque à chaque instant exposés à violer la pudeur et les lois, et dont l'intérêt de la morale et de la société ne saurait avec trop de persévérance et de soin chercher à réprimer la force démesurée.

J'ai observé, dit le docteur de Montègre, un homme de trente-six ans, mince, à cou alongé, à tête petite, à cheveux blancs, lisses et rares; sa peau était très blanche, ses chairs molles et maigres, ses passions en général douces et peu emportées : en totalité, il m'a toujours semblé émi-

nemment lymphatique : il était d'ailleurs de la Belgique, pays où la constitution lymphatique est fort commune. Toutefois, cet homme était d'une salacité extraordinaire et infatigable, au point que des actes de vigueur répétés huit ou neuf fois par nuit étaient pour lui des choses fort communes. Je dois ajouter que cet homme, qui menait la vie militaire depuis douze ou quinze ans, vivait avec des camarades assez curieux pour ne se laisser induire en erreur sur aucune circonstance du fait dont il s'agit. J'ai entendu raconter des choses bien plus étonnantes par des gens qui prétendaient en avoir été les témoins, mais je n'ai voulu parler que de ce qui m'est connu.

« Un musicien d'une structure athlétique, ayant les cheveux et la figure rouges, d'un tempérament ardent, était tellement tourmenté de désirs amoureux, que l'acte vénérien répété plusieurs fois en peu d'heures ne pouvait le satisfaire. Odieux à lui-même, et craignant les châtiments que la colère divine réserve aux luxurieux, il vint implorer mon secours. Je lui fis pratiquer une saignée, et le mis à l'usage des rafraîchissants et des calmants; je lui conseillai une diète légère, ce qui ne procura aucun soulagement. Mon avis fut alors qu'il eût recours au mariage; effectivement il épousa la fille forte et robuste

d'un villageois ; d'abord il parut s'en trouver bien ; mais peu de temps après il lassa sa femme par des embrassements trop répétés, et redevint aussi satyre qu'auparavant. M'étant venu demander d'autres secours, je lui recommandai les prières et le jeûne. Ne se trouvant pas soulagé, il voulait se soumettre à la castration : je pensai qu'il ne fallait point pratiquer cette opération, par rapport aux suites funestes qu'elle pourrait avoir, et qu'au moins il fallait la différer. Le malade, au contraire, me pressait vivement, et cherchait à gagner par des présents ceux qui s'opposaient à son dessein ; il me promit même un cheval qui allait l'amble, dont la beauté n'était pas à dédaigner, en cas que je voulusse me rendre à ses désirs.

» J'avoue que mes domestiques m'ont souvent fait rougir, ne connaissant pas la fureur satyriaque de ce musicien, et me demandant ce qu'il venait faire si souvent chez moi, lui qui non seulement n'avait pas l'air malade, mais qui présentait tous les signes de la santé la plus robuste ; peu s'en fallut que je ne fisse couper son membre importun.

» M'occupant des moyens que l'on pourrait tenter pour la guérison de ce musicien, je me rappelai avoir entendu dire à Pavie, par l'illustre

Prévatius, qu'il avait, avec du nitre préparé, guéri un homme qui souffrait des douleurs néphrétiques, occasionées par la présence d'un calcul. Le malade fut délivré de ses douleurs ; mais il devint par la suite inhabile aux plaisirs de l'amour. Je fis l'essai de ce moyen ; matin et soir je lui donnai du nitre dissous dans de l'eau de nymphéa. L'usage de ce sel, pendant environ huit jours, le rafraîchit au point qu'il suffisait à peine aux besoins de sa femme. (Traduct. de Baldassar Timeus, *Cas. med.*, lib. III. *Salacitas nitro curata*).

Les observations suivantes sont également intéressantes sous plusieurs rapports ; elles ont été fournies par des sujets qui par leur organisation offraient des prédispositions marquées à contracter la manie érotique, et qui, placés au milieu de circonstances favorables à la satisfaction de leur penchant, ont fini par lui faire acquérir une activité tellement forte, qu'il ne leur a plus été possible d'en régulariser l'emploi. Elles confirment les lois physiologiques, et elles prouvent contre l'idée générale que les fréquentes jouissances, loin d'être un remède contre cette espèce de manie, ne peuvent au contraire qu'en faciliter le développement et en empêcher la guérison.

« Un jeune homme, d'une forte constitution, et né d'un père riche, avait atteint son accroissement complet vers la dix-huitième année de l'âge, et *ce fut à cette époque de l'extrême effervescence de ses sens qu'il commença à se livrer à ses penchants avec toute l'impétuosité d'un caractère ardent*, et les facilités que lui donnait un rassemblement journalier de jeunes ouvrières dans une grande manufacture. Il prend alors l'habitude de s'adonner au plaisir sans frein et sans mesure, le plus souvent à diverses heures du jour et de la nuit; il fait succéder à l'âge de vingt ans d'autres excès non moins destructeurs, ceux de l'intempérance et de la fréquentation répétée des lieux de débauche. Des maux vénériens, tout-à-coup guéris et de nouveau contractés, viennent se joindre à l'épuisement, et se compliquer avec d'autres affections cutanées. Des objets de commerce rendent alors nécessaires des voyages fréquents en chaise de poste, le jour, la nuit, et dans toutes les saisons de l'année. Les traitements au mercure sont tour-à-tour commencés, suspendus, renouvelés, sans ordre et sans règle. Dès lors symptômes les plus marqués d'une hypochondrie la plus profonde; digestions laborieuses et très imparfaites; flatuosités incommodes, rapports aigres, alternatives de resserre-

ment ou de relâchement des intestins, douleurs vives de colique devenues périodiques; frayeurs sans causes, pusillanimité extrême, dégoût de la vie, et plusieurs tentatives de commettre un suicide; une crédulité aveugle et puérile dans la vertu des médicaments, et une confiance entière accordée à toute espèce d'empiriques, se joignent déjà, à vingt-cinq ans, à la nullité entière pour un plaisir dont il a abusé à l'excès, et à une décadence de la raison qui ne fait que s'accroître. » (Pinel, *Aliénation mentale.*)

« Un jeune homme très bien élevé et rempli de talents, *qui depuis son enfance s'était senti violemment entraîné aux idées érotiques*, les maîtrisait jusqu'à un certain point, à l'aide de son penchant également décidé à la dévotion. Lorsque ses relations sociales lui eurent permis de se livrer sans contrainte aux plaisirs de l'amour, il ne tarda pas de s'apercevoir, avec une espèce d'effroi, que souvent il lui devenait très difficile de détourner son attention des images voluptueuses qui le poursuivaient, pour la porter sur les affaires importantes et souvent pressées de son état. Tout son être était absorbé par la sensualité. Pour ne pas succomber tout-à-fait, il se trouvait forcé de s'occuper assidûment d'objets scientifiques ou de se créer quelque nouvelle

occupation favorite; son cervelet est d'une grandeur peu ordinaire. » (Gall, tom. III.)

Un homme avait vécu plusieurs années dans un mariage très bien assorti, dont il était né plusieurs enfants, et il avait acquis par son activité une fortune honnête. Lorsqu'il se fut retiré des affaires, et qu'il mena une vie oisive, son penchant inné dominant gagna peu à peu le dessus. Il s'abandonna tellement à ses désirs, que, jouissant encore de sa raison, il regardait toute femme comme une victime destinée à satisfaire sa sensualité. Du moment où il apercevait de la fenêtre une personne quelconque du sexe, il annonçait en toute hâte, et avec l'accent de la joie, à sa femme et à ses filles, le bonheur qui l'attendait. A la fin cette manie partielle dégénéra en manie générale, et peu après il mourut dans l'hospice pour les aliénés de Vienne. Son crâne prouve que son cervelet avait acquis un développement très considérable. (Gall, tom. III, p. 320.)

M. Pinel rapporte un exemple tout semblable : « Un homme, dit-il, avait rempli avec éloge, jusqu'à sa cinquantième année, des fonctions publiques. Il s'excite alors une ardeur immodérée pour les plaisirs vénériens; son regard est vif et animé; il fréquente des lieux de débauche, se livre à tous les excès, et revient tour à tour dans la so-

ciété de ses amis leur peindre les charmes d'un amour pur et sans taches. Son égarement augmente par degrés , et on est obligé de le tenir enfermé. La solitude exalte son imagination fougueuse; il peint en traits de feu les plaisirs qu'il a goûtés avec ce qu'il appelle des beautés célestes; il s'extasie en parlant de leurs grâces et de leurs vertus; il veut faire construire un temple à l'amour, et se croit lui-même élevé au rang des dieux : ce furent là les préludes d'une fureur violente avec délire [1].

AUTRES EXEMPLES DE SATYRIASIS.

« Un jeune homme de vingt ans, d'une complexion primitivement forte, presque athlétique, mais affaiblie par les excès dont je vais donner l'histoire, s'était depuis l'âge de quinze à dix-huit ans livré à cet acte destructeur dont Tissot a si bien décrit les dangers. Il s'y livrait de préférence dans le bain, et avait quelquefois porté le nombre des pollutions jusqu'à quinze dans un seul jour. Des excès aussi multipliés affaiblirent sa constitution, portèrent atteinte à la force de son intelligence, et du trouble dans sa mémoire. D'après les avis

[1] *De l'aliénation mentale*, deuxième édition, pag. 15 et 16, parag. 18.

avis de quelques personnes prudentes, ce jeune homme renonça à cette funeste habitude, et depuis deux ans il vivait dans la continence la plus exemplaire. Sa constitution s'était raffermie; la mémoire et les autres facultés mentales avaient repris leur ancienne vigueur. Ses parents, qui le destinaient au commerce, le placèrent chez un négociant : il se livrait à toutes ses nouvelles occupations avec tout le zèle et l'activité que comportaient et son âge et sa constitution robuste. Chéri de ce négociant et de sa femme, dont il recevait tous les jours des témoignages d'amitié, il s'abusa sur le genre d'attachement que la femme avait pour lui, et s'imagina d'en être tendrement aimé; de son côté il la payait d'un tendre retour. Placé entre la crainte de violer les devoirs de la reconnaissance, et les désirs de posséder cette femme, qui cependant n'était ni jeune, ni jolie, sa situation devint de jour en jour plus pénible et plus embarrassante. Bientôt on s'aperçut d'un dérangement dans les facultés de son entendement. Ce dérangement lui survint après la lecture de *Phèdre*, tragédie de Racine : il s'identifia tellement avec les personnages de cette tragédie, qu'il s'imagina être Hippolyte, regarda sa maîtresse comme Phèdre, et fit un Thésée de son époux. Plus amoureux qu'Hippolyte, et non

moins vertueux que lui, il conçoit le projet bizarre d'aller se jeter aux pieds de Thésée, et de lui avouer ce qui se passait dans son cœur. Il y met tout le pathétique que pouvait comporter le sujet : « Thésée, lui dit-il, le crime n'est pas encore consommé; votre femme n'est pas encore coupable : jusques ici, j'ai résisté à ses prières, à ses larmes; mais je ne suis plus maître de moi-même, et si vous ne m'éloignez de sa présence, il faudra que je succombe. » Il n'est pas besoin de dire quel fut l'étonnement du prétendu Thésée. Il prit le parti d'éloigner le jeune homme. Cet éloignement dissipa le délire; l'estomac et le tube intestinal étaient frappés d'atonie. Le malade désirait les aliments avec avidité ; mais dès qu'il les avait pris, il éprouvait des douleurs dans les régions épigastriques, et du malaise dans le reste du corps. La maladie a cédé à l'emploi combiné des antispasmodiques et des toniques. Ce jeune homme, marié depuis cinq ou six ans, jouit de la meilleure santé. »

Conséquemment au système accrédité dans les écoles, la continence est aussi regardée comme cause de l'affection nerveuse dont nous venons déjà, par des observations particulières, de faire connaître les principaux symptômes. *L'appareil de la reproduction est le siége, le prin-*

cipe, la source unique de la maladie. Les égarements et la lubricité qui la caractérisent tiennent à l'irritation produite par l'accumulation du sperme dans les vésicules et à sa résorption dans l'économie. Telle est en résumé l'opinion générale; et comme nous ne la partageons pas, et que nous croyons l'avoir réfutée avec quelque avantage, nous nous bornerons à dire seulement ici que le satyriasis est quelquefois occasioné par l'infraction des lois de la nature, ou, pour m'exprimer en termes plus physiologiques, qu'il dépend en quelques circonstances de la non-satisfaction d'un penchant inhérent à l'organisation, penchant dont l'activité excessive, indépendante des circonstances extérieures, peut entraîner la volonté et subjuguer la raison. Sa condition matérielle, ainsi qu'il est démontré, réside dans l'encéphale, et, dans tous les cas, sa manifestation désordonnée tient ou à la force native et prépondérante du cervelet, comme je viens de le dire, ou aux causes morales et intellectuelles qui ont favorisé le développement de cet organe, ou bien encore aux circonstances extérieures qui, au moment même de la maladie, ont mis violemment en jeu son action. Laissons donc pour la dernière fois ces idées préconçues, mais soumettons néanmoins à l'examen de nos

lecteurs quelques unes des observations particulières qui ont paru suffisantes à nos devanciers pour les proclamer et les faire adopter.

« Celui qui fait le sujet de cette première observation avait acquis, *dès l'âge de onze ans*, *cet accroissement physique*, *cette vigueur*, *qui annoncent une puberté prématurée, et éprouvait déjà ces désirs tumultueux, cepenchant irrésistible, qui poussent un sexe vers un autre ;* destiné par ses parents à l'état ecclésiastique, nourri dans les préceptes d'une religion qui commande la chasteté, *il eut long-temps à lutter contre la crainte de trahir ses devoirs et le désir de céder au penchant qui l'entraînait.* Parvenu à l'époque où des serments solennels le condamnaient à une continence perpétuelle, il redoubla de zèle et d'attention pour écarter de son imagination tous les objets lascifs qui pouvaient y laisser une impression vive, et émouvoir les organes de la génération. Cependant la nuit, durant le sommeil, la nature reprenant ses droits le délivrait par de fréquentes pollutions de l'irritation séminale. Pour obvier à cet inconvénient, il diminue la quantité de sa nourriture, supprime celle qu'il soupçonnait augmenter la sécrétion spermatique, et veille sur ses sensations avec encore plus de soin. Ce régime le réduisit à

un état de maigreur extrême. Arrivé à sa trente-deuxième année, un matin il s'éveilla l'imagination échauffée par des images voluptueuses, les organes de la génération fortement ébranlés : il se lève, et par de puissantes distractions trompe la nature. Cependant une vivacité, un feu jusqu'alors inconnu, s'emparent de lui, les sens acquièrent une sensibilité, une pénétration étonnante. L'après-midi, en entrant dans un salon, il porte ses regards sur deux personnes du sexe, qui firent sur lui une impression telle qu'elles lui parurent lumineuses, et comme si elles avaient été électrisées. Frappé d'un pareil phénomène, et en ignorant la cause, il l'attribua au prestige du démon, et se retira. Pendant le reste de la journée, ayant rencontré quelques autres femmes, il éprouva la même illusion. Le lendemain, voulant se rendre chez lui, il croit qu'à chaque instant la maison renverse.

» Dans une auberge où on lui sert à manger, le pain, le vin et toutes les choses qu'on lui présente, lui paraissent en désordre. Arrivé dans sa famille, il se trouve d'abord plus tranquille; mais le lendemain, environ dix heures après le repas, il sent tout-à-coup ses membres s'étendre et se raidir, tout son corps frémir et s'agiter par un mouvement violent et convulsif; il éprouve à la

tête la douleur la plus vive ; il lui semblait que cette partie tournoyait et faisait une volute : il se livre à des actions puériles et ridicules. Dans cet état, on le saigne, ce qui ne le soulage nullement ; on le plonge dans le bain, soulagement momentané. Bientôt les symptômes reparaissent avec plus d'intensité ; le délire se montre sous les formes les plus bizarres ; il croit que le gouverneur de sa province lui offre toutes les beautés de la cour de Louis XV pour le faire renoncer à la continence ; il se livre à des transports furieux, brise les colonnes de son lit, enfonce les portes de sa chambre. Ce vacarme attire ses parents, qui s'emparent de lui et le garrottent : devenu plus tranquille, on le rend à la liberté, ce qui lui fait éprouver les jouissances les plus délicieuses. La nuit, il dormit d'un sommeil doux et paisible ; mais aux approches du jour et de son réveil, il eut un songe qui lui donna un troisième et dernier accès ; c'est alors que les idées les plus agréables vinrent s'emparer de lui. Tout ce que les femmes de tous les pays ont de plus ravissant, tous les appas dont la nature les a ornées, vinrent tour à tour émouvoir ses sens. Il croyait les soumettre toutes à ses désirs ; cependant il était un objet pour lequel il avait une prédilection particulière : c'était une jeune de-

moiselle qu'il avait vue quatre jours avant de tomber malade.

» Dans cette singulière névrose, tous les organes des sens furent portés à un tel degré de sensibilité qu'ils lui firent éprouver les tourments les plus affreux et les plaisirs les plux doux. La lumière affectait certaines fois la rétine avec tant d'éclat et de vivacité qu'il ne pouvait en soutenir la présence; d'autres fois les points de vue les plus agréables, les perspectives les plus variées s'offraient à sa vue et ravissaient son âme.

» Le son le plus léger, les moindres vibrations de l'air causaient dans l'oreille une douleur intolérable, ou bien cet organe mieux disposé lui procurait les sensations les plus délicieuses; il lui semblait que l'univers était un orchestre immense, dont les sons harmonieux jetaient son âme dans l'extase la plus complète. Le goût et l'odorat eurent aussi leurs vicissitudes de peines et de plaisirs; le tact lui-même eut ses jouissances et ses tourments; mais il parut le dernier sur la scène, rapporte le malade qui a fourni cette observation. Le rideau déjà tiré, le flambeau de la raison totalement éteint, il vint faire le dénouement de la pièce par une catastrophe qui alarme la pudeur, étonne la nature et déconcerte la religion. A la suite de cette crise, dont

la honte retombe sur la loi du célibat ou sur son législateur; car s'il y avait un homme assez injuste pour me l'imputer, j'interrogerais contre lui ma conscience, j'invoquerais contre lui le ciel témoin de ma simplicité et de mon innocence; à la suite, dis-je, de cette crise, je ne pus plus ignorer ni me dissimuler le principe de ma maladie, mais je vis et compris clairement qu'elle avait été causée par l'abondance et l'effervescence de l'humeur séminale augmentée et échauffée par ma résistance et mon opiniâtreté à refuser à la nature de satisfaire à ses besoins.

» Revenu à moi-même, je ne me trouvais plus qu'un infortuné mortel rendu honteux par le cruel dénouement qui venait de se jouer dans son imagination. Je me vis en opposition entre le devoir de la religion et celui de la nature; menacé de maladie, si je me refusais à celui-ci; de honte et d'ignominie, même de l'animadversion de l'une et de l'autre puissance, si j'abandonnais celui-là : triste et affligeante alternative, qui me rendit importune et presque odieuse la lumière qui brillait à mes yeux! Plus d'une fois je fus tenté de la maudire, et je m'écriais souvent avec Job : *Lux cur data misero.* »

La tentation de saint Antoine, demande le doc-

teur Rony, est-elle autre chose qu'un satyriasis? Ce pieux solitaire, doué apparemment d'un tempérament fougueux, vivant dans un état de contemplation mystique, nous est présenté par son historien comme sans cesse aux prises avec les démons qui, sous la forme de femmes enchanteresses, viennent émouvoir ses sens, obséder son imagination, et allumer en lui les feux de la concupiscence; aussi le voyons-nous dans un état d'hallucination érotique lutter contre des fantômes chimériques, et nous offrir tous les désordres d'une imagination dominée par l'influence des organes génitaux. Nous allons citer un passage de son histoire, qui prouvera que cette opinion est loin d'être une conjecture. « Les démons présentaient à son esprit (saint Antoine) des pensées d'impureté ; mais Antoine les repoussait par la prière. Le démon chatouillait ses sens ; mais Antoine rougissait de honte, comme s'il y eût eu en cela de sa faute, fortifiait son corps par la foi, par l'oraison et par les veilles. Le démon, se voyant ainsi surmonté, prit de nuit la figure d'une femme, et en imita toutes les actions afin de le tromper : mais Antoine, élevant ses pensées vers le ciel, et considérant quelle est la noblesse et l'excellence de l'âme qu'il nous a donnée, éteignit les charbons ardents dont il voulait,

par cette tromperie, embraser son cœur. » (*Vie de saint Antoine*, écrite par saint Athanase, traduction de M. Arnauld d'Andilly.)

« Un jeune homme robuste et pléthorique était arrivé depuis quelque temps à Vienne. Faute de liaisons, il vivait dans une plus grande continence que de coutume, et il tomba brusquement dans une manie érotique. Il avait des érections long-temps continues ; les testicules étaient enflés et douloureux. Qu'y avait-il de plus naturel, suivant les idées reçues en médecine, que de chercher la cause de sa maladie dans l'inflammation des parties génitales ? Aussi employa-t-on tous les moyens pour combattre l'inflammation locale et pour faire cesser la sur-irritation des organes générateurs. Mais le malade n'en resta pas moins dans le même état pendant trois semaines. Lorsque je fus appelé, je rendis mes collègues attentifs à l'inflammation du cerveau et surtout du cervelet. Nous concertâmes notre plan curatif. En conséquence de cette idée et en peu de jours, l'inflammation et l'enflure des parties sexuelles ainsi que la manie avaient disparu. On peut donc admettre sans balancer, avec l'auteur qui nous a fait connaître cette observation, que lorsqu'un état maladif des parties génitales est accompagné de manie, ces par-

ties ne sont malades que secondairement ou par sympathie, et que le siége du mal est dans le cerveau, ou, si la manie est en particulier du genre érotique, dans le cervelet.»

« Familiarisé avec les faiblesses humaines, dit le docteur Gall, je suis disposé bien plutôt à attribuer la manie érotique à des excès qu'à une trop grande continence. Ces excès produisent une irritabilité, une excitabilité telle qu'il n'est plus au pouvoir de l'homme d'arrêter le torrent des idées lubriques et des images voluptueuses qui vient fondre sur lui.

» Dans plusieurs hospices pour les aliénés et dans quelques maisons de correction, continue le même observateur, nous avons rencontré des sujets que l'on prétendait être devenus aliénés par suite d'émissions excessivement fréquentes de la liqueur séminale ou que l'on voulait punir de s'être livrés à l'onanisme. Je suis bien loin de nier l'influence pernicieuse que l'onanisme exerce sur la manifestation des facultés intellectuelles, et plusieurs passages de mes écrits le prouvent suffisamment; mais dans ces cas il faut d'ordinaire accuser une autre cause. La nature avait traité en marâtre, sous le rapport des facultés supérieures, tous les sujets semblables que j'ai eu occasion d'observer. Chez eux, la partie an-

térieure du crâne était étroite et peu élevée, ou bien ils étaient plus ou moins hydrocéphales. Les parties postérieures du crâne, au contraire, leur nuque, leur cervelet, avaient acquis un degré de développement qui n'était dans aucune proportion avec celui des parties cérébrales affectées aux facultés intellectuelles supérieures. L'homme ainsi organisé se trouve dans le cas de tout animal lascif; c'est un singe en chaleur. L'organe de l'instinct de la propagation le domine impérieusement, parcequ'aucun autre organe ne peut balancer l'activité du premier. Rien de ce que nous appelons décence, mœurs, religion, ne peut agir sur un tel individu ; les punitions ne sauraient l'effrayer : rien ne saurait engager à se contraindre un être ravalé au-dessous de la brute, et qui n'a pas de volonté. L'observateur philosophe reconnaît ici que la faiblesse est la cause de l'abandon à une sensualité brutale, tandis que, dans son erreur, le vulgaire regarde la faiblesse de l'entendement comme une suite de l'abandon à la sensualité. »

Pour exposer enfin tous les faits qui démontrent combien les auteurs ont erré en plaçant le siége de la nymphomanie et du satyriasis dans l'appareil de la reproduction, rapprochez de ces observations particulières les observations

générales que les médecins de tous les temps et de tous les pays ont faites sur les causes les plus ordinaires de ces affections, et vous pourrez juger, par leurs déclarations, jusqu'à quel point une idée préconçue peut obscurcir l'entendement et fausser la thérapeutique. Consultez donc en quelque sorte, à tout hasard, les différents articles ou les livres *ex-professo* écrits sur ces affligeantes maladies, et vous y lirez presque jusqu'à satiété que dans la grande majorité des cas elles sont occasionées par la lecture des romans, la fréquentation des bals et des spectacles, l'inaction du système musculaire, les conversations érotiques, l'étude de la musique et la vue des statues et des tableaux, où la volupté, pour ainsi dire personnifiée, ne peut manquer d'exciter aux plaisirs dont elle paraît elle-même épuiser les délices.

INFLUENCE DE L'HÉRÉDITÉ.

En cherchant à apprécier, au commencement de cet ouvrage, l'influence de l'éducation sur la production des maladies mentales, j'ai reproché à nos devanciers de n'avoir point assez pris en considération les prédispositions que par leur organisation singulière la plupart des individus frappés d'aliénation avaient présentées en quelque sorte dès la naissance, et j'ai cherché à faire sentir quelques uns des inconvénients attachés aux méthodes encore journellement employées; j'ai dit que chez la masse des individus on ne pouvait s'empêcher de reconnaître la puissance immense de l'éducation sur le développement, la mesure et la direction de nos facultés tant intellectuelles que morales, mais que chez les aliénés et les hommes extraordinaires on avait eu tort de tout subordonner à l'action des circonstances extérieures.

Les considérations dans lesquelles nous allons entrer ici vont servir à compléter la solution de cette question; elle est très importante pour la thérapeutique.

De toutes les maladies qui affligent l'espèce humaine, il n'en est point qui, par voie d'hérédité, se transmettent avec plus de facilité que les affections cérébrales. Les observations particulières consignées dans les différents livres écrits sur l'aliénation mentale, les résumés généraux qu'ont présentés quelques auteurs, et l'expérience journalière, ne permettent pas d'élever à ce sujet la moindre discussion. Partons donc de cette vérité mathématique, et voyons si, par le secours de la physiologie, il ne serait pas possible d'indiquer quelques moyens de préserver des maladies mentales les sujets qui, ayant eu des parents aliénés, apportent en venant au monde des prédispositions plus ou moins prononcées à ces terribles affections : je place ici ces considérations pour éviter à l'article du traitement des répétitions aussi fastidieuses qu'inutiles.

Hippocrate, dont il faut à chaque instant citer le nom dans la science, revendique encore ici la gloire d'avoir donné un des meilleurs préceptes de la médecine pratique. Pour anéantir l'effet des prédispositions aux maladies mentales, pour arracher à la fatalité les victimes qu'elle a marquées dès la naissance, ce grand homme *veut que l'on change la constitution des enfants.*

Heureuse et belle idée qui ne pouvait naître que dans le cerveau d'un homme supérieur, et qui ne tend à rien moins par ses applications rigoureuses qu'à donner pour ainsi dire à l'homme une nouvelle existence.

Pour arriver à cet important résultat, le père de la médecine conseille les jeux et les fatigues de la gymnastique. Je n'ai point été à même de vérifier sur de jeunes sujets les observations du vieillard de Cos; mais je puis assurer avoir obtenu les effets les plus avantageux de ce moyen thérapeutique chez les aliénés dans un établissement que je dirige conjointement avec le docteur Falret. Nous sommes tous les deux fortement convaincus que les exercices musculaires et les travaux champêtres, auxquels presque tous nos malades se livrent sous notre surveillance spéciale, doivent être considérés comme une des causes principales des guérisons que nous avons eu le bonheur d'opérer. Mon assertion n'ajoute aucun poids sans doute à l'autorité d'Hippocrate, mais si la bonne foi d'un auteur et le récit exact des faits qu'il a observés peuvent inspirer quelque confiance et ne pas être tout-à-fait inutiles à la science, on me pardonnera sans doute d'avoir osé manifester ici mon opinion à côté de celle de ce grand homme.

Cabanis était pénétré de la sagesse et de l'utilité des conseils d'Hippocrate, lorsqu'il a dit, dans ses *Rapports du physique et du moral*, « Des exercices de corps continuels suffisent le plus souvent pour empêcher la réflexion de naître et même pour en effacer les habitudes déjà prises: la réflexion se produit par une action paisible et continue du cerveau. Pour que cette action soit complète, il faut que celle des autres organes, particulièrement des organes musculaires, n'opère point une diversion de forces trop grande ou trop durable : il faut aussi que des sensations extérieures variées ne créent pas sans cesse une foule de tableaux nouveaux et fugitifs dans le sein de l'organe pensant. »

A quels signes reconnaît-on les prédispositions aux maladies mentales? Tantôt les prédispositions sont marquées par la lenteur avec laquelle s'opèrent les fonctions intellectuelles, et tantôt au contraire par l'activité infatigable et désordonnée de ces mêmes fonctions. Mais c'est le plus ordinairement, ainsi que l'ont remarqué tous les auteurs, dans l'exercice des facultés affectives que l'on observe les particularités les plus nombreuses et les plus singulières. L'enfant prédisposé se distingue presque toujours de ses camarades; il vit sous l'empire exclusif d'un ou de plusieurs sentiments

ou penchants, et il présente de bonne heure en un mot ce qu'on appelle un caractère prononcé; ou bien encore, en opposition perpétuelle avec les circonstances extérieures, il montre dans sa conduite une foule de bizarreries auxquelles en général on ne fait point assez d'attention. Le contraire cependant a lieu quelquefois : de bons parents, ne s'imaginant point combien il y a peu d'hommes supérieurs, ont la simplicité de regarder ces anomalies, qui devraient les épouvanter, comme les plus précieux attributs, et comme en quelque sorte les signes précurseurs des plus hautes facultés.

C'est ordinairement de la troisième à la dixième année, quelquefois même un peu plus tard, que les enfants prédisposés aux maladies mentales, ou prédestinés à faire la gloire ou l'opprobre de l'humanité, annoncent par le jeu de leur physionomie, l'agitation presque continuelle et souvent convulsive de leurs muscles, ou par leurs dispositions morales et intellectuelles particulières, ou par toutes ces choses à la fois, ce qu'ils doivent être un jour. Il est donc déjà possible d'appliquer rigoureusement à ces enfants les préceptes d'Hippocrate relativement à la gymnastique; il ne s'agit que d'en proportionner les exercices aux forces individuel-

les ; mais l'on serait étrangement dans l'erreur, à mon avis, si l'on s'imaginait pouvoir par ce seul moyen obtenir des résultats satisfaisants. On ne change point ainsi les constitutions extraordinaires ; pour les modifier profondément ou les anéantir, il faut par-dessus tout employer des moyens qui aient sur le cerveau une action directe et continue; et si, comme je l'ai déjà dit, on a vu, dans un assez grand nombre de circonstances, des hommes rester pour ainsi dire indomptables, c'est moins par défaut de modificateurs puissants que par l'ignorance, la faiblesse, l'insouciance ou l'orgueil des personnes qui ont été chargées de leur éducation.

Je ne parlerai point des moyens qui peuvent modifier l'organisation des enfants que la nature semble avoir créés pour faire, étant hommes, le bonheur de leurs semblables, quoiqu'il fût quelquefois bien nécessaire de comprimer ou d'éclairer certaines facultés dont l'emploi sans mesure et sans choix ne les rend que trop souvent la dupe ou le jouet et des hommes et des choses. Je dois me borner à faire connaître ici ceux qu'il convient d'employer chez les enfants qui apportent en naissant des prédispositions plus ou moins prononcées aux maladies nerveuses, ou qui, sans transmission héréditaire, par la force

ou la faiblesse native de leurs facultés affectives, sont en discordance éternelle avec les circonstances extérieures, et menacent, par l'affaiblissement ou la perte de leur liberté morale, de tomber presque indifféremment dans le crime ou dans la folie.

C'est donc ici le lieu de proclamer une vérité bien importante pour la médecine, la morale et la législation; c'est qu'à moins d'avoir une organisation entièrement défectueuse et d'être conséquemment dans un idiotisme complet, il est toujours possible de modifier la constitution des enfants les plus singulièrement nés : tout le secret consiste à bien étudier les dispositions primitives, et à adopter des méthodes en rapport avec les particularités de l'individu. Certaines facultés sont-elles trop saillantes (c'est toujours des facultés affectives dont nous voulons parler), comprimez-les, retenez-les dans certaines mesures; développez, excitez seulement celles qui, peu prononcées, semblent enlever à l'individu les caractères de l'humanité. Soignez l'éducation, agrandissez l'intelligence, fournissez aux déterminations le plus de motifs que vous pourrez, en un mot équilibrez les facultés : vous établirez ainsi l'harmonie dans les fonctions du cerveau, vous donnerez à la raison plus d'em-

pire ; vous affranchirez l'homme de l'esclavage des passions : s'il y succombe, vous l'en rendrez comptable ; et en même temps que vous assurerez son bonheur et sa santé, vous aurez bien servi la société en donnant aux philosophes et aux jurisconsultes un moyen de plus pour juger de la moralité ou de la criminalité des actions.

L'application de ces principes n'est point aussi facile que pourraient le penser peut-être au premier coup d'œil les personnes qui ont peu réfléchi ou qui n'ont point d'expérience. Une multitude de choses y apportent des obstacles. Entrons dans quelques détails.

Avec quelque facilité que se propagent aujourd'hui les connaissances, on peut dire avec certitude que toutes celles qui se rapportent à la nature de l'homme sont très peu répandues. Les principes que nous avons donnés par exemple sont en pleine circulation dans le monde médical ; les vérités qui en découlent sont presque triviales aussi pour la magistrature et le barreau : mais elles n'ont pas franchi le cercle de ces corporations, et l'ignorance profonde dans laquelle on est à ce sujet dans toutes les autres classes de la société devient déjà une des causes principales qui s'opposent à ce que l'on puisse arracher

au malheur de leur naissance quelques uns des enfants que la nature a disgraciés.

Il ne faudrait pas croire cependant qu'il suffirait de posséder sur cette matière les meilleures instructions pour éviter tous les inconvénients et parvenir enfin à changer la constitution d'un enfant. Dans l'état encore imparfait des connaissances à ce sujet, un médecin qui connaît bien la physiologie du cerveau pourrait peut-être seul prétendre à obtenir cet heureux résultat; mais en outre de ces connaissances spéciales, que de qualités ne faut-il pas réunir pour s'acquitter de ce devoir honorable! Il faut avoir une capacité morale et intellectuelle étendue; il faut une volonté ferme et persévérante ; loin d'écouter sa sensibilité, il faut au contraire maîtriser certains sentiments qui sans doute peuvent honorer le caractère, mais qui, manifestés dans ces occasions, ne sont point à leur place et ne font que tourner au préjudice de l'infortuné que l'on veut modifier. Il ne s'agit point d'avoir de bonnes intentions, il faut de la raison, du courage, de l'impassibilité, et, avant toutes ces choses, il faut que la personne chargée de ce pénible emploi exerce sur l'enfant un pouvoir absolu.

Sans cette condition première, tout est nul pour le succès de l'entreprise, et on le conçoit

aisément; tout tire à conséquence chez des sujets semblables. S'il y a sur leur compte la moindre discussion dans la famille, si l'autorité est un instant balancée, ils s'en aperçoivent presque au moment même : qu'arrive-t-il alors ? d'une part, le respect que ces êtres malheureux portaient à l'homme qui les façonnait s'affaiblit; leur confiance s'ébranle, la crainte qu'il était quelquefois si nécessaire de leur inspirer diminue, et conséquemment on a déjà perdu la plus grande partie des moyens qui pouvaient le mieux comprimer l'activité désordonnée de leurs penchants; et, d'une autre part, la personne aux soins de qui la direction de ces enfants avait été primitivement abandonnée se voyant obligée d'expliquer chaque jour les motifs de sa conduite, sent bientôt l'ingratitude et l'inutilité de son rôle; lorsqu'elle aurait le plus grand besoin de puiser des forces dans la confiance des parents, elle est souvent réduite à se défendre elle-même contre les interprétations bornées de leurs sentiments ridicules. L'homme supérieur n'est point fait pour un pareil avilissement, il laisse à d'autres des fonctions incompatibles avec la noblesse de son caractère, et il va chercher à employer plus utilement ailleurs sa probité, son expérience, ses sacrifices et son génie.

Je ne puis m'occuper des dispositions originelles précoces et fortement prononcées chez l'homme sans arrêter l'attention des lecteurs sur deux facultés qui lui donnent un caractère indélébile, si on n'a pas eu soin de les comprimer, de les éclairer, ou de les modifier : je veux parler de l'orgueil et de la vanité. Chose singulière, il n'est point de sentiments dont la manifestation dans le commerce du monde s'oppose plus spécialement au bonheur, et il n'en est point qui soient plus fréquemment excités et plus abondamment nourris. Leur exaltation occasione si souvent l'aliénation mentale, quand elle n'est pas portée au point de troubler complètement l'harmonie des fonctions cérébrales, elle rend l'homme si ridicule ou si malheureux, que je crois devoir tout à la fois, par des observations particulières, en faire connaître les dangers, et indiquer en même temps les moyens que l'on pourrait employer pour retenir dans de justes limites des facultés précieuses en elles-mêmes, et aussi avantageuses à l'individu qu'à l'ordre social, quand on en fait un emploi mesuré.

Une chose bien digne de remarque, et qui nous autorise encore à nous arrêter un instant sur ce sujet, c'est que l'aliénation qui offre l'orgueil ou la vanité pour symptôme exclusif ou

prédominant est d'une guérison difficile, si elle n'est pas, dans la majorité des cas, incurable.

Il est ordinaire, dit M. Pinel, de trouver l'aliénation jointe avec un ton présomptueux et toute la bouffissure de l'orgueil, seulement durant l'accès, et comme un symptôme qui lui est propre. *Ce même vice, porté dès la jeunesse à un très haut degré, et comme inhérent à la constitution, peut aussi prendre peu à peu de l'accroissement, s'exalter et devenir la cause d'une manie réelle.* Un homme d'un âge moyen et d'une haute stature se faisait remarquer *par la dureté de ses propos et de ses réponses, non moins que par ses emportements violents et ses mœurs austères. Sa contenance et les traits de son visage portaient l'empreinte de la hauteur* et de l'esprit le plus ombrageux et le plus morose; c'étaient des inquiétudes continuelles, des reproches amers faits à tous ceux qui l'environnaient, ou même des invectives. Sa sauvage misanthropie augmenta encore par des revers de son commerce, et ce fut alors que la manie se déclara. Il tire des lettres-de-change pour des sommes exorbitantes sur son banquier, ainsi que sur d'autres maisons qui lui étaient étrangères, et bientôt après il fut renfermé pour cause de folie. Il conserva le même orgueil dans

le lieu de sa détention, et il donnait des ordres avec toute l'arrogance d'un despote d'Asie. Il finit par se croire chancelier d'Angleterre, duc de Batavia, et un puissant monarque. (*Doctor Perfect*, *Annale of insanity.*)

« Le fameux danseur Tren..., que nous avons vu *si brillant* et *si frivole* dans les salons de Paris, tomba un jour dans un tel état d'extravagance, qu'il fallut ordonner sa réclusion. Son idée fixe était de se croire prince ou un personnage très important. Il avait simulé divers ordres de chevalerie avec du papier peint, et il les attachait aux boutonnières de son habit. L'infortuné vit encore, et ses facultés mentales ne se sont jamais rétablies [1]. »

« Ceci nous rappelle l'histoire du comte Dus..., que la nature avait gratifié de tous les dons de la beauté physique. Il s'imagina un jour qu'il était Cupidon. Il se parait avec une recherche extrême, et courait s'étaler dans les lieux publics, avec un costume toujours nouveau. Dans ses appartements, il n'était occupé qu'à se mirer continuellement, comme Narcisse. Il dépensa des sommes considérables à son père, qui le chérissait tendrement, et dont il était l'unique fils. Il

[1] Alibert. *Physiologie des passions*, 1er vol.

finit par tomber dans des accès de manie furieuse, qui se convertirent en un idiotisme incurable [1]. »

« Un aliéné renfermé dans une pension de Paris, et qui durant ses accès se croyait le prophète Mahomet, prenait alors l'attitude du commandement et le ton du Très-Haut; ses traits étaient rayonnants, et sa démarche pleine de majesté. Un jour que le canon tirait à Paris pour des évènements de la révolution, il se persuade que c'est pour lui rendre hommage, il fait faire silence autour de lui, et il ne peut plus contenir sa joie. »

« Un aliéné de cette sorte, qui habitait une maison en vue du dôme du Val-de-Grâce, prétendit qu'il fallait transporter cet édifice dans le jardin des Tuileries, et que deux hommes suffiraient pour opérer ce déplacement. Il croyait voir un rapport d'égalité entre la force de deux hommes et la résistance qu'oppose cette masse énorme. On avait beau lui rendre sensible, par des exemples, l'immense disproportion de l'une à l'autre, en évaluant le poids de chacune des pierres de ce vaste édifice d'une manière rapprochée, il continua de juger que l'entreprise était

[1] Alibert. *Physiologie des passions*, 1er vol.

possible, et il proposait même de se charger de l'exécution. Il succéda bientôt des extravagances d'un autre genre : le même aliéné se crut propriétaire de toutes les forêts de France, et signait à ce titre des mandats de plusieurs millions à prendre sur le trésor public. Ses idées s'exaltèrent encore davantage, et il finit par se croire le plus grand potentat de l'Europe[1]. »

« Un père de famille très recommandable perd sa fortune et presque toutes ses ressources par des évènements de la révolution, et une tristesse profonde le conduit bientôt à un état maniaque; les symptômes, loin de céder au traitement ordinaire, et même aux moyens de répression les plus inhumains, empirent, et on le transfère à Bicêtre comme incurable. Jamais aliéné n'a donné un plus libre cours à ses actes d'extravagance : il se redresse sur lui-même tout bouffi d'orgueil, croit être le prophète Mahomet, frappe à droite et à gauche tous ceux qui se rencontrent sur son passage, et leur ordonne de se prosterner et de lui rendre hommage. Toute la journée se passe à prononcer de prétendus arrêts de proscription et de mort; ce ne sont que menaces, propos ou-

[1] *Traité d'aliénation mentale*, par M. Pinel, 2e édit., p. 92, § 109.

trageants contre les gens de service; l'autorité de surveillant est dédaignée et méconnue. Un jour même que sa femme éplorée vint le voir, il s'emporte contre elle, et l'aurait peut-être assommée, si l'on ne fût pas accouru à son secours. Que pouvaient produire les voies de douceur et les remontrances les plus modérées contre un aliéné qui regardait les autres hommes comme des atomes de poussière [1] ? »

« Trois aliénés qui se croyaient autant de souverains, et qui prenaient chacun le titre de Louis XIV, se disputent un jour les droits de la royauté, et les font valoir avec des formes un peu trop énergiques. La surveillante s'approche de l'un d'eux, et le tirant un peu à l'écart : « Pourquoi, lui dit-elle d'un air sérieux, entrez-vous en dispute avec ces gens-là, qui sont visiblement fous ? ne sait-on pas que vous seul devez être reconnu pour Louis XIV ? » Flatté de cet hommage, il se retire aussitôt en regardant les autres avec une hauteur dédaigneuse. [2] »

« Un homme d'un âge moyen avait *toujours été remarquable par la dureté de ses propos et un air sombre et ombrageux : toujours inquiet, querelleur, prêt à s'emporter*, son caractère s'ai-

[1] *Traité de l'aliénation mentale*, par M. Pinel.

[2] *Ibid.*

grit encore par quelques revers de fortune; il devint jaloux, misanthrope au plus haut degré, et insupportable à sa propre famille. Ce fut alors que son propre délire éclata. Il tira des lettres-de-change pour des sommes énormes, même sur des banquiers avec lesquels il n'avait aucune relation. Relégué enfin dans une maison d'aliénés, il y déploya toute l'arrogance d'un despote d'Orient, et il exigea des hommages qu'on ne rend qu'aux souverains. Cette bouffissure d'orgueil, contre laquelle tous les moyens qu'on put prendre furent vains, dégénéra peu à peu en un état de stupeur et d'idiotisme incurable[1]. »

« Une femme *très impérieuse, et accoutumée à se faire obéir aveuglément* par un mari plus que docile, restait au lit une partie de la matinée, exigeait ensuite qu'il vînt à genoux lui présenter à boire, et, dans les extases de son orgueil, finit par se croire la vierge Marie[2]. »

« Une femme, privée en grande partie de ses ressources par des évènements de la révolution, perd entièrement la raison, et est envoyée à l'hospice des aliénées. Elle se livre d'abord à un babil intarissable, et, dans l'excès de son délire, elle adresse des propos décousus aux objets les

[1] *Traité de l'aliénation mentale*, par M. Pinel.

[2] *Idem.*

plus inanimés, et pousse des cris et des vociférations les plus bruyantes; elle croit être la petite-fille de Louis XIV, et réclame ses droits au trône: son imagination semble bientôt réaliser ses désirs; c'est elle qui dispose, en idée, des contributions, et qui tient l'armée à sa solde. Un étranger vient-il dans l'hospice, elle croit que c'est en son honneur, et c'est, dit-elle, par ses ordres seuls qu'on a pu l'introduire. Ses compagnes d'infortune, dans l'hospice, sont pour elle des marquises et des duchesses qui marchent à sa suite, et elle leur donne des ordres avec le ton de l'autorité suprême [1]. »

M. Esquirol a consigné dans son article *Monomanie*, du *Dictionnaire des sciences médicales*, une observation fort intéressante, qui vient à l'appui de l'opinion que nous émettons. Chez le malade dont il est question, le délire n'a été en quelque sorte que l'expression de son caractère primitif renforcé; il faut en excepter cependant quelques idées de frayeur qui se sont d'abord manifestées, et qui tenaient aux causes de l'aliénation. Je vais en abréger un peu les détails.

M. M***, âgé de trente ans, d'une forte constitution, d'un caractère très vif, très gai, ayant

[1] *Traité de l'aliénation mentale*, par M. Pinel.

toujours fait sa volonté dès sa plus tendre jeunesse, très sensible au manque d'égards qu'on se doit dans la société, a toujours désiré passer pour un personnage important. Il aimait les exercices violents, tels que la chasse, les armes; il se trouvait contrarié lorsqu'il ne pouvait satisfaire ses goûts pour le luxe.

A l'âge de six mois, il fut opéré d'une fistule à l'anus. Du moment de sa naissance, jusqu'à sa cinquième année, il éprouva beaucoup de convulsions; à douze ans il eut une hernie inguinale qui existe toujours. Depuis, il a eu, à plusieurs reprises, des frayeurs, à la suite desquelles se sont développées des dartres et une esquinancie avec délire; sa mère éprouva aussi une frayeur très grande pendant qu'elle était grosse de lui. Quelque temps avant de tomber malade, M. M*** sentit le besoin de s'instruire, et passa les nuits à lire, malgré les représentations de ses parents. Il fut pris, il y a six ans, d'une aliénation d'esprit complète, qui fut calmée au bout de six à dix jours par l'usage des sangsues et des bains tièdes. Depuis cette époque, il n'a cessé de témoigner de la frayeur. Certains actes arbitraires, exercés envers lui dans ces derniers temps de trouble, ont contribué à fortifier ses craintes.

Il se persuade qu'on veut attenter à ses jours;

déjà il sent les funestes effets du poison ; il craint tous ceux qui l'approchent, excepté ses parents, qui sont condamnés à subir le même sort que lui. Il croit voir et entendre des personnes armées d'un poignard : des pistolets à vent ont été distribués pour le tuer. Se promène-t-il dans le jardin, il rentre bientôt, disant que la balle vient de siffler à ses oreilles.

Entré dans ma maison, j'ai vu que sa physionomie était extrêmement mobile et animée, sa démarche fière et grave. Les premiers jours, il refuse toute espèce d'aliments, il ne veut pas non plus permettre qu'on le rase.

Il est le premier homme du monde par son génie ; on cherche à attenter à sa vie, parcequ'on craint qu'il ne domine l'univers. Il est Apollon, César ; à ce double titre, il veut, et il veut fortement, que tout le monde lui obéisse. Il est honteux que la raison la plus supérieure se trouve confondue avec la folie ; il écrit à tous les hommes qui occupent les premières places, au roi lui-même : à chaque instant il attend des ordres pour sortir de mon établissement; il me menace de tout le poids de son autorité lorsqu'il sera rendu à la liberté; en attendant, il demande un avocat et un huissier : il est seul maître; personne n'a de droits sur lui; il ne répond qu'a-

vec dédain aux questions qu'on lui adresse, et très souvent même il ne daigne pas y répondre.

On n'a jamais pu parvenir à lui persuader que son état exigeait les secours de la médecine ; on veut, dit-il, lui faire perdre la tête par des remèdes intempestifs ; mais elle est trop forte, on n'y réussira pas.

Les moyens de la douceur et de la persuasion ont été insuffisants. Lorsqu'on a voulu lui faire prendre des bains tièdes ou lui appliquer un vésicatoire à une jambe, il a été nécessaire de lui en imposer par un grand appareil de force.

« J'ai couru de grands risques, dit M. Fodéré, auprès d'un mélancolique qui se disait le père éternel, parcequ'il prétendait que je ne lui avais pas témoigné assez de respect. » Plus loin le même auteur parle d'une manie érotique compliquée d'orgueil.

Ce genre de mélancolie, dit-il, ne dépend pas uniquement de l'instinct naturel qui porte les sexes l'un vers l'autre, mais il est compliqué des sentiments de vanité et d'orgueil, qui nous persuadent que nous méritons quelque chose de plus qu'humain, ou tout au moins que nous nous sommes attiré les regards des premiers parmi les mortels. Ce n'est ni la jeunesse, ni la beauté, ni les grâces, qui nous ont captivés ; c'est la puis-

sance, le rang élevé, le luxe des habits, des valets, de la fortune. De là vient l'idée de quelques dévots d'être aimés par des sylphes ou des anges; celle de quelques hommes que j'ai connus, qui se desséchaient, dans la persuasion que des reines et des princesses les avaient distingués. Pauvres effets de la présomption des esprits faibles et de notre éducation romancière, qui ne permet à personne de rester à sa place! Exemple:

Une dame âgée de trente-deux ans, d'une taille élevée, d'une constitution forte, ayant les yeux bleus, la peau blanche et les cheveux châtains, et sortant d'une maison d'éducation où l'on n'entretenait les jeunes personnes que du plus brillant avenir et des plus hautes prétentions, aperçoit, quelque temps après son mariage, un jeune homme d'un rang plus élevé que son époux; aussitôt elle devient éprise de lui, murmure de sa position, ne parle qu'avec mépris de son mari, se refuse à vivre avec lui, et finit par le prendre en aversion, ainsi que ses propres parents, qui s'efforcent vainement de la retirer de son égarement. Le mal augmente, il faut la séparer de son mari; elle parle sans cesse de l'objet de sa passion, elle devient difficile, capricieuse, colère; elle s'échappe de chez ses parents pour courir après lui; elle le voit partout;

elle l'appelle par ses chants passionnés : c'est le plus beau, le plus grand, le plus spirituel, le plus aimable, le plus parfait des hommes. Cet état persiste depuis plusieurs années. Un traitement méthodique d'un an, l'isolement, les bains tièdes et froids, les douches, les antispasmodiques à l'intérieur et à l'extérieur, rien n'a pu la rendre à la raison.

La marque la plus certaine que ces aliénés approchent de la guérison, a dit avec une grande vérité le vénérable Pinel, c'est quand ils commencent à entrevoir le ridicule et le faux de leurs prétentions, et qu'ils deviennent dociles aux remontrances des surveillants et des médecins.

« Un homme dans la vigueur de l'âge, renfermé à Bicêtre, croit être roi, et s'exprime toujours avec le ton du commandement et de l'autorité suprême. Il avait subi le traitement ordinaire à l'Hôtel-Dieu, où les coups et les actes de violence n'avaient fait que le rendre plus emporté et plus dangereux. Un jour il écrivait à sa femme une lettre pleine d'emportement, et l'accusait avec amertume de prolonger sa détention pour jouir d'une liberté entière. Il la menaçait d'ailleurs de tout le poids de sa vengeance. Avant d'envoyer cette lettre, il en fait la lecture

à un autre aliéné convalescent, qui improuve ces emportements fougueux, et lui reproche, avec le ton de l'amitié, de chercher à réduire sa femme au désespoir. Ce conseil sage est écouté et accueilli; la lettre n'est point envoyée, elle est remplacée par une autre, pleine de modération et d'égards. Le surveillant de l'hospice, instruit de cette docilité à des remontrances amicales, y voit déjà les signes manifestes d'un changement favorable qui se prépare; il se hâte d'en profiter, se rend dans la loge de l'aliéné pour s'entretenir avec lui, et il le ramène par degrés au principal objet de son délire. « Si vous êtes souverain, lui » dit-il, comment ne faites-vous pas cesser votre » détention, et pourquoi restez-vous confondu avec » des aliénés de toute espèce? » Il revient les jours suivants s'entretenir avec lui, en prenant le ton de la bienveillance et de l'amitié, et lui fait voir peu à peu le ridicule de ses prétentions exagérées, lui montre un autre aliéné convaincu aussi depuis long-temps qu'il était revêtu du pouvoir suprême, et devenu un objet de dérision. Le maniaque se sent d'abord ébranlé; bientôt il met en doute son titre de souverain; enfin il parvient à reconnaître ses écarts chimériques. Ce fut dans une quinzaine de jours que s'opéra cette révolution morale si inattendue; et, après quelques

mois d'épreuve, ce père respectable a été rendu à sa famille[1]. »

Si nous ajoutions quelque chose à ces observations, nous croirions faire injure à nos lecteurs : les considérations dont nous les avons fait précéder nous dispensent de tout commentaire ; nous devons nous borner à indiquer seulement les moyens que la médecine mentale peut fournir pour régulariser l'action et surveiller le développement de facultés qui, par leur excessive énergie, sont la cause d'une foule de désordres dans la société, et qui finissent si fréquemment par rompre à un tel point l'harmonie nécessaire aux opérations du cerveau, que l'aliénation la plus complète en est également l'affligeant résultat. Avant de les exposer, insistons simplement sur l'époque la plus convenable pour obtenir quelques changements dans la constitution intellectuelle et morale de l'homme.

Bernardin de Saint-Pierre appelait les enfants de petits hommes, et les hommes de grands enfants. Sans m'arrêter au sens littéral que l'on attache à cette dénomination ingénieuse, je crois

[1] *Traité de l'aliénation mentale*, par M. Pinel, 2e édit., p. 254.

qu'on en peut faire, sous un point de vue tout-à-fait différent, une application rigoureuse aux sujets exceptionnels dont nous parlons, et qui, je le répète, soit par transmission héréditaire, soit par faiblesse ou par force native dans leurs facultés, sont disgraciés ou trop abondamment pourvus par la nature. Enfants, ce qu'ils ont de trop saillant ou de trop défectueux leur donne un caractère prononcé, qui, par notre éducation mal entendue, ne peut guère se démentir par la suite : on a donc bientôt deviné leur funeste ou leur heureux génie, leurs belles qualités ou leurs affreux penchants; tout chez eux trahit la violence de leurs passions originelles, ou porte l'empreinte de la réflexion : considérés en eux-mêmes, leur conduite est parfaitement motivée; ce sont bien de petits hommes, dont le naturel reste sans modification, par les causes que nous avons indiquées, et dont il est par cela même facile de tirer l'horoscope. Hommes, ce sont de grands enfants, dont les dispositions primitives, journellement renforcées, ne peuvent que les mettre dans une position aussi préjudiciable à eux-mêmes qu'à l'ordre social; s'ils ont le pouvoir dans la main, et si les institutions de leur ordre ou de leur pays ne leur ont pas tracé de cercle qu'ils ne puissent dépasser, ils font sou-

vent payer bien cher à leurs contemporains la manifestation trop véhémente des sentiments et penchants qui résultent de leur organisation incomplète ou démesurée. Dans toute autre circonstance, ces hommes ne sont encore que de grands enfants ; sans capacité, ils végètent inutiles au monde ; possédant quelques facultés précieuses en elles-mêmes, mais sans rapport harmonique avec toutes les autres, ils en sont éternellement la dupe : la maturité que donnent l'âge et l'expérience n'arrive jamais pour eux, et ils se livrent nécessairement sans défense à la malignité et à l'exploitation de leurs semblables; ou bien, profondément blessés dans leurs sentiments exclusifs, et peu éclairés, ils se jettent dans toute sorte d'excès, s'ils ne tombent pas dans l'aliénation la mieux caractérisée.

Ces considérations se rattachent entièrement à notre objet ; elles font de plus en plus sentir la nécessité de soigner dès l'âge le plus tendre, et d'une manière toute particulière, les enfants que la nature a placés dans l'une de ces catégories. On n'est point assez convaincu de cette vérité, on pense qu'il sera toujours temps de prendre des mesures énergiques, on s'abuse sur la force et l'étendue des moyens que l'on croit posséder, et on laisse ainsi s'échapper le moment le plus

favorable pour modifier ou diriger convenablement les inclinations de l'homme.

Relativement à l'esprit de domination qui forme de si bonne heure un des traits saillants du caractère, Rousseau, dans son *Émile*, a traité cette matière avec tant de supériorité, il y a montré un talent si remarquable d'observation, il a insisté avec tant de raison, de chaleur et d'éloquence auprès des pères et mères et des instituteurs, pour sauver les enfants de notre éducation vicieuse, que je vais mettre sous les yeux des lecteurs ce passage de son livre : puisse-t-il s'imprimer dans l'intelligence de tous les hommes, et servir enfin au perfectionnement et au bonheur de l'humanité !

« A considérer l'enfance en elle-même, y a-t-il au monde un être plus faible, plus misérable, plus à la merci de tout ce qui l'environne, qui ait si grand besoin de pitié, de soin, de protection, qu'un enfant ? Ne semble-t-il pas qu'il ne montre une figure si douce et un air si touchant qu'afin que tout ce qui l'approche s'intéresse à sa faiblesse et s'empresse à le secourir ? Qu'y a-t-il donc de plus choquant et de plus contraire à l'ordre, que de voir un enfant impérieux et mutin commander à tout ce qui l'entoure, et prendre impudemment le ton de maître avec

ceux qui n'ont qu'à l'abandonner pour le faire périr.

» N'accoutumez donc pas votre enfant à tout obtenir ; car ses désirs croissant incessamment par la facilité de les satisfaire, tôt ou tard l'impuissance vous forcera malgré vous d'en venir au refus ; et ce refus inaccoutumé lui donnera plus de tourment que la privation même de ce qu'il désire. D'abord il voudra la canne que vous tenez ; bientôt il voudra votre montre ; ensuite il voudra l'oiseau qui vole ; il voudra l'étoile qu'il voit briller ; il voudra tout ce qu'il verra. A moins d'être Dieu, comment le contenterez-vous ?

» C'est une disposition naturelle à l'homme de regarder comme sien tout ce qui est en son pouvoir. En ce sens le principe de Hobbes est vrai jusqu'à un certain point : multipliez avec nos désirs les moyens de les satisfaire, chacun se fera maître de tout. L'enfant donc qui n'a qu'à vouloir pour obtenir, se croit le propriétaire de l'univers ; il regarde tous les hommes comme ses esclaves, et quand enfin l'on est forcé de lui refuser quelque chose, lui, croyant tout possible quand il commande, prend ce refus pour un acte de rébellion ; toutes les raisons qu'on lui donne, dans un âge incapable de raisonnement, ne sont à son

gré que des prétextes ; il voit partout de la mauvaise volonté : le sentiment d'une injustice prétendue aigrissant son naturel, il prend tout le monde en haine, et, sans jamais savoir gré de la complaisance, il s'indigne de toute opposition.

» J'ai vu des enfants élevés de cette manière, qui voulaient qu'on renversât la maison d'un coup d'épaule, qu'on leur donnât le coq qu'ils voyaient sur le clocher, qu'on arrêtât un régiment en marche, pour entendre les tambours plus long-temps, et qui perçaient l'air de leurs cris, sans vouloir écouter personne, aussitôt qu'on tardait à leur obéir. Tout s'empressait vainement à leur complaire ; leurs désirs s'irritant par la facilité d'obtenir, ils s'obstinaient aux choses impossibles, et ne trouvaient partout que des contradictions, qu'obstacles, que peines, que douleurs. Toujours grondants, toujours mutins, toujours furieux, ils passaient les jours à crier, à se plaindre. Étaient-ce là des êtres bien fortunés ? La faiblesse et la domination réunies n'engendrent que folie et misère. De deux enfants gâtés, l'un bat la table, l'autre fait fouetter la mer : ils auront bien à fouetter et à battre avant de vivre contents.

» Si ces idées d'empire et de tyrannie les rendent misérables dès leur enfance, que sera-ce

quand ils grandiront, et que leurs relations avec les autres hommes commenceront à s'étendre et se multiplier? Accoutumés à voir tout fléchir devant eux, quelle surprise en entrant dans le monde de sentir que tout leur résiste, et de se trouver écrasés du poids de cet univers qu'ils pensaient mouvoir à leur gré! Leurs airs insolents, leur puérile vanité, ne leur attirent que mortifications, dédains, railleries; ils boivent les affronts comme l'eau : de cruelles épreuves leur apprennent bientôt qu'ils ne connaissent ni leur état ni leurs forces; ne pouvant tout, ils ne croient rien pouvoir; tant d'obstacles inaccoutumés les rebutent, tant de mépris les avilissent; ils deviennent lâches, craintifs, rampants, et retombent autant au-dessous d'eux-mêmes qu'ils s'étaient élevés au-dessus. »

L'observation qu'on va lire appartient au même auteur. Je la cite comme un modèle de la conduite qu'il faut tenir dans des circonstances analogues.

« Je m'étais chargé, durant quelques semaines, d'un enfant accoutumé non seulement à faire ses volontés, mais encore à les faire faire à tout le monde, par conséquent plein de fantaisies. Dès le premier jour, pour mettre à l'essai ma complaisance, il voulut se lever à minuit. Au plus

profond de mon sommeil, il saute à bas de son lit, prend sa robe de chambre et m'appelle : je me lève, j'allume la chandelle; il n'en voulait pas davantage; au bout d'un quart d'heure le sommeil le gagne, et il se recouche content de son épreuve. Deux jours après il la réitère avec le même succès, et de ma part sans le moindre mouvement d'impatience. Comme il m'embrassait en se recouchant, je lui dis très positivement : Mon petit ami, cela va fort bien, mais n'y revenez plus : ce mot excita sa curiosité; et, dès le lendemain, voulant voir un peu comment j'oserais lui désobéir, il ne manqua pas de se relever à la même heure, et de m'appeler. Je lui demandai ce qu'il voulait. Il me dit qu'il ne pouvait dormir. *Tant pis*, repris-je, et je me tins coi. Il me pria d'allumer la chandelle : *Pourquoi faire?* et je me tins coi. Ce ton laconique commençait à l'embarrasser. Il s'en fut à tâtons chercher le fusil, qu'il fit semblant de battre; et je ne pouvais m'empêcher de rire en l'entendant se donner des coups sur les doigts. Enfin, bien convaincu qu'il n'en viendrait pas à bout, il m'apporta le briquet à mon lit; je lui dis que je n'en avais que faire, et me tournai de l'autre côté : alors il se mit à courir étourdiment par la chambre, criant, chantant, faisant beaucoup de bruit, se

donnant à la table et aux chaises des coups qu'il avait grand soin de modérer, et dont il ne laissait pas de crier bien fort, espérant me causer de l'inquiétude. Tout cela ne prenait point ; et je vis que, comptant sur de belles exhortations ou sur de la colère, il ne s'était nullement arrangé pour ce sang-froid.

» Cependant, résolu de vaincre ma patience à force d'opiniâtreté, il continua son tintamarre avec un tel succès, qu'à la fin je m'échauffai ; et pressentant que j'allais tout gâter par un emportement hors de propos, je pris mon parti d'une autre manière. Je me levai sans rien dire, j'allai au fusil, que je ne trouvai point; je le lui demande, il me le donne, pétillant de joie d'avoir enfin triomphé de moi. Je bats le fusil, j'allume la chandelle, je prends par la main mon petit bonhomme, je le mène tranquillement dans un cabinet voisin dont les volets étaient bien fermés, et où il n'y avait rien à casser : je l'y laisse sans lumière ; puis fermant sur lui la porte à la clef, je retourne me coucher sans lui avoir dit un seul mot. Il ne faut pas demander si d'abord il y eut du vacarme ; je m'y étais attendu ; je ne m'endormis point : enfin le bruit s'apaise ; j'écoute, je l'entends s'arranger, je me tranquillise. Le lendemain j'entre au jour dans le cabi-

net ; je trouve mon petit mutin couché sur un lit de repos, et dormant d'un profond sommeil, dont, après tant de fatigue, il devait avoir grand besoin. L'affaire ne finit pas là. La mère apprit que l'enfant avait passé les deux tiers de la nuit hors de son lit. Aussitôt tout fut perdu, c'était un enfant autant que mort. Voyant l'occasion bonne pour se venger, il fit le malade, sans prévoir qu'il n'y gagnerait rien. Le médecin fut appelé. Malheureusement pour la mère, ce médecin était un plaisant qui, pour s'amuser de ses frayeurs, s'appliquait à les augmenter. Cependant il me dit à l'oreille, Laissez-moi faire, je vous promets que l'enfant sera guéri pour quelque temps de la fantaisie d'être malade. En effet la diète et la chambre furent prescrites, et il fut recommandé à l'apothicaire. Je soupirais de voir cette pauvre mère ainsi la dupe de tout ce qui l'environnait, excepté moi seul, qu'elle prit en haine, précisément parceque je ne la trompais pas.

» Après des reproches assez durs, elle me dit que son fils était délicat, qu'il était l'unique héritier de sa famille; qu'il fallait le conserver à quelque prix que ce fût, et qu'elle ne voulait pas qu'il fût contrarié. En cela j'étais bien d'accord avec elle ; mais elle entendait par le con-

trarier, ne pas lui obéir en tout. Je vis qu'il fallait prendre avec la mère le même ton qu'avec l'enfant. Madame, lui dis-je assez froidement, je ne sais point comment on élève un héritier, et, qui plus est, je ne veux pas l'apprendre; vous pouvez vous arranger là-dessus. On avait besoin de moi pour quelque temps encore. Le père apaisa tout; la mère écrivit au précepteur de hâter son retour; et l'enfant, voyant qu'il ne gagnait rien à troubler mon sommeil ni à être malade, prit enfin le parti de dormir lui-même et de se bien porter. »

Un mot sur la culture des facultés intellectuelles.

Néanmoins, dira-t-on, quand un enfant a une intelligence précoce, quand, pour un objet quelconque, il montre un talent prononcé, adopterons-nous les mesures que vous proposez? Faudra-t-il arrêter par elles le développement des plus précieuses facultés? N'avons-nous pas assez d'hommes médiocres dans tous les genres, et nous faudra-t-il enfin mutiler aussi le génie?

Je vais brièvement répondre à ces questions.

En général, l'exercice prématuré des facultés intellectuelles et la culture trop hâtive des talents chez les sujets privilégiés tourne plus souvent à leur préjudice qu'à celui de la société.

Je veux dire que, quelles que soient ces dispositions mentales, la société n'a point ici à redouter l'activité impérieuse et terrible de ces penchants ou sentiments qui dominent les individus dont nous avons parlé, lorsqu'ils n'ont pas reçu l'éducation qui convenait aux singularités de leur caractère ; le seul malheur qui puisse lui arriver alors, c'est qu'elle trouve un homme ordinaire, un imbécile, ou un aliéné, là où elle aurait pu trouver un homme qui, par ses connaissances supérieures, eût honoré son siècle et servi l'humanité. Je ne rapporterai point d'observations particulières à l'appui de cette assertion ; l'histoire bien connue de la plupart des enfants célèbres me dispense de ce soin.

Le meilleur précepte à suivre pour les enfants envers qui, sous le rapport intellectuel, la nature a été libérale, c'est de les traiter selon leur âge et selon la raison. Sans doute il ne faut pas étouffer le germe de leurs talents, mais il ne faut pas non plus, de crainte de les épuiser ou de les rendre trop prédominantes, exercer des forces qui sont déjà trop actives.

Que fait-on cependant tous les jours dans la société ? précisément le contraire de ce que prescrit l'expérience. A peine l'enfant manifeste-t-il ses heureuses dispositions, que nous le sacri-

fions à notre égoïsme, à nos sentiments, à notre orgueil, à notre vanité. Au lieu de nous borner aux soins touchants que réclament sa faiblesse et ses misères, de ne le laisser recevoir que les instructions lentes et successives de la nature, et de prolonger autant que possible le sommeil du cerveau, nous l'enlevons à la tranquillité de la vie végétative qui lui est si nécessaire, nous le faisons sortir de sa place, nous le conduisons partout avec nous, nous le faisons asseoir à nos tables et figurer dans nos cercles; aussitôt qu'il y paraît, soit par amour des enfants, soit par bienveillance, soit par crainte, soit par flatterie, soit par calcul, soit pour jouer avec lui-même un rôle, il devient l'objet de l'attention universelle; nous lui faisons alors déployer son ballot et débiter ses sornettes; nous frappons ses sens par des impressions vives et prolongées; nous excitons son esprit par toutes sortes de moyens: la moindre exclamation qui lui échappe devient l'objet d'un commentaire, et le geste le plus insignifiant est à l'instant même interprété de manière à donner la plus haute idée de sa capacité. Nous mendions presque et pour nous et pour lui des applaudissements, et nous arrivons ainsi au résultat déplorable indiqué au commencement de ce paragraphe, et que l'on s'efforçait

de ne point obtenir, c'est-à-dire à l'épuisement de ses forces intellectuelles ou à leur prédominance : dans ce dernier cas, on devine aisément le malheur de sa position. Extraordinaire sous un ou plusieurs rapports, enfant ordinaire sous tous les autres, rempli de prétentions, sans expérience et sans docilité, il ne peut, à raison de la faiblesse de son âge et de la discordance de son esprit, trouver l'emploi convenable de ses facultés. Il n'a presque pas à opter ; il ne peut donc prendre que de mauvaises ou de fausses directions ; et, si, comme je viens de le dire, par un concours de circonstances aussi fâcheuses, ses moyens, par exception singulière, ne s'affaiblissent pas bien manifestement, à vingt-cinq ans il va infailliblement augmenter le nombre de ces artistes ou de ces beaux esprits que nous voyons tous les jours dans le monde, et qui, avec toute leur supériorité, ne savent organiser ni leur bonheur, ni celui de leur famille, et qui, après avoir encouru par leur inconduite ou leurs travers le mépris ou la pitié publique, tombent dans le plus affreux dénuement, accusent la fortune d'injustice, et vont, comme aliénés ou comme malheureux, achever dans les hôpitaux une existence qu'ils auraient pu, étant mieux dirigés dès l'enfance,

embellir pour eux-mêmes, et rendre en même temps beaucoup plus utile et beaucoup plus honorable.

Pour terminer tout ce qui est relatif à l'influence de l'hérédité sur la production des maladies mentales, voici le résumé des observations de plusieurs praticiens distingués.

Les enfants qui naissent avant que leurs parents aient été fous sont moins sujets à l'aliénation mentale que ceux qui sont nés après.

Il en est de même de ceux qui naissent de parents qui ne sont aliénés que du côté du père ou de la mère, comparativement à ceux qui naissent de pères et de mères aliénés. (Esquirol.)

Burton assure que les individus engendrés par des parents âgés sont plus prédisposés à la mélancolie.

Cox assure que rien n'est plus commun que de voir tomber dans l'aliénation les enfants d'un père ivrogne.

Les frayeurs éprouvées pendant la grossesse disposent aussi les enfants à l'aliénation mentale. Une femme du peuple est enceinte, son mari, pris de vin, menace de la frapper; elle s'effraie, accouche quelque temps après d'un enfant qui a une santé délicate, qui est sujet à des terreurs

paniques, et qui, vers l'âge de dix-huit ans, devient maniaque. (Esquirol.)

Une dame enceinte expose mille fois sa vie pour sauver celle de son mari. Elle a des convulsions ; elle accouche ; sa fille naît faible, sujette aux frayeurs ; elle se marie, est mère de quatre enfants ; à vingt-trois ans elle devient furieuse ; les idées de terreur, d'assassinat, de meurtre, occupent seules sa pensée. (Esquirol.)

L'hérédité se rencontre plus fréquemment chez les riches que chez les pauvres. Sur trois cent vingt et une aliénées admises à la Salpêtrière, cent cinq, ou à peu près un tiers, avaient eu des parents aliénés ; et sur deux cent soixante autres malades des classes riches, cent cinquante ou plus de la moitié étaient dans le même cas. (Esquirol.)

On peut dire que, dans cette circonstance, les classes opulentes ont mérité leur sort. Le malheur qui les frappe, ainsi que leur génération, ne tient qu'aux unions mal assorties qu'ils font contracter à leurs enfants. La famille dans laquelle ils veulent entrer compte un ou plusieurs aliénés ; n'importe, elle est puissante, riche ou titrée. A leurs yeux toute autre considération paraît petite et s'efface, et l'ambition, l'orgueil, ou la cupidité, dictent les conditions du contrat.

La probabilité de l'hérédité de la folie s'accroît de la même manière que celle des autres maladies. Le danger est en proportion du temps qu'elle a existé dans une famille et du nombre de générations successives qui en ont été affectées. M. Fodéré a observé que, parmi les crétins, les enfants de la première génération sont disposés à cette maladie; que si de tels enfants se marient avec d'autres crétins, la propagation du mal est plus certaine; et que si, pendant trois générations consécutives, les crétins s'allient entre eux, la maladie se propage d'une manière certaine. L'hérédité diminue dans la même proportion quand des enfants qui ont des prédispositions s'unissent successivement avec des individus qui se portent bien.

L'hérédité n'est pas une cause d'incurabilité, mais elle rend la guérison plus incertaine, plus difficile, et la rechute plus à craindre.

Jusqu'ici nous avons cherché d'une part à démontrer, par les applications de la physiologie du cerveau, que les causes véritables et toutes naturelles de la folie avaient une action directe et immédiate sur les fonctions cérébrales, ou, pour m'exprimer en termes moins susceptibles d'une fausse interprétation, jusqu'ici nous avons cherché à démontrer, tant par des observations

particulières que par des observations générales non moins incontestables, que le cerveau, comme tous les autres organes, se dérangeait par un exercice trop violent ou trop long-temps soutenu. D'une autre part, nous nous sommes efforcé de réfuter l'opinion qui accordait à un simple appareil extérieur, aux organes de la reproduction, une puissance telle qu'ils semblaient tout asservir à leur empire, et appuyés sur les conséquences nouvelles et rigoureuses que nous avons déduites des faits accumulés dans ce passage de notre ouvrage, nous avons prouvé, sans négliger ici les observations particulières, que l'aliénation mentale chez la femme ne devait point être attribuée à la suppression des règles, aux suites de couches, au temps critique, et que tous les troubles constatés dans les fonctions de l'utérus n'étaient que des effets des affections cérébrales, et ne pouvaient conséquemment être considérés *comme causes physiques les plus ordinaires* de la folie. Partant toujours des mêmes principes, nous avons aussi combattu par des faits multipliés le système des auteurs qui, fidèles à leur doctrine, plaçaient également le siége de l'hystérie, de la nymphomanie et du satyriasis dans les organes de la génération.

Nos considérations sur l'influence de l'héré-

dité ont fortifié les idées que nous avions manifestées dans le chapitre de l'éducation ; elles ont fixé l'attention sur les dispositions natives que présente le plus grand nombre des aliénés ; elles ont affaibli, pour cette classe d'infortunés, l'influence considérable d'ailleurs que les médecins donnaient d'une manière un peu trop exclusive aux circonstances extérieures, et elles ne doivent pas moins contribuer que tout ce qui précède à faire envisager l'aliénation mentale comme une affection idiopathique du cerveau, et à faire conséquemment adopter des méthodes curatives qui soient mieux en rapport avec le siége du mal et le mode d'action des causes qui l'ont provoqué.

L'énumération rapide des symptômes principaux qui caractérisent l'aliénation mentale va nous servir encore à mettre cette assertion hors de toute contestation.

CARACTÈRES ET SYMPTOMES

DE L'ALIÉNATION MENTALE.

Des symptômes étant donnés, déterminer le siége de la maladie, tel est le problème que la médecine, éclairée par la physiologie, peut se proposer aujourd'hui; je dis éclairée par la physiologie, parcequ'il est de toute évidence que les fonctions d'un organe étant connues, le trouble de ces mêmes fonctions doit indiquer nécessairement l'altération de l'organe que la nature a chargé du soin de les remplir.

Les observations particulières que j'ai consignées dans le cours de cet ouvrage ayant déjà servi à faire connaître les symptômes de l'aliénation mentale, je vais me borner à donner en cet endroit un exposé rapide des désordres intellectuels et moraux qui peuvent le mieux la caractériser, sans m'arrêter rigoureusement aux divisions que les auteurs ont cru devoir établir pour classer les différentes formes du délire. J'emprunte au professeur Esquirol la descrip-

tion qu'il a faite à ce sujet, et qu'il a insérée dans l'article FOLIE, du *Dictionnaire des sciences médicales*. Mes lecteurs y reconnaîtront le coup d'œil profond et ingénieux de ce praticien, et ils verront qu'il était difficile de présenter un tableau général où la nature ait été mieux prise sur le fait et où l'on représentât avec plus de vérité dans l'expression tout ce qui peut donner une idée complète d'une affection que l'on voit et que l'on verra malheureusement se multiplier de jour en jour dans une effrayante proportion, si par de sages et fortes institutions on ne parvient pas à refréner l'action exclusive et trop énergique de certains penchants ou sentiments qui semblent à eux seuls aujourd'hui composer toute l'existence intellectuelle et morale d'une multitude d'individus.

« Que de méditations pour le philosophe qui, se dérobant au tumulte du monde, parcourt une maison d'aliénés ! il y retrouve les mêmes idées, les mêmes erreurs, les mêmes passions, les mêmes infortunes. C'est le même monde ; mais dans une telle maison, les traits sont plus forts, les nuances plus marquées, les couleurs plus vives ; parceque l'homme est dans toute sa nudité, parcequ'il ne tourne point ses défauts en agréments, parcequ'il ne prête point à ses

passions le charme qui séduit, ni à ses vices les ornements qui l'embellissent.

» Chaque maison de fous a ses dieux, ses prêtres, ses fidèles, ses séides ; elle a ses empereurs, ses rois, ses ministres, ses courtisans, ses riches, ses généraux, ses soldats, et un peuple qui obéit. L'un se croit inspiré de Dieu, en communication avec le Saint-Esprit, il est chargé de convertir la terre; tandis que l'autre, possédé du démon, livré à tous les tourments de l'enfer, gémit, se désespère, maudit le ciel, la terre, et sa propre existence. L'un, audacieux et téméraire, commande à l'univers et fait la guerre aux quatre parties du monde; l'autre, fier du nom qu'il a pris, dédaigne ses compagnons d'infortune, vit seul et à l'écart, et conserve un sérieux aussi triste qu'il est vain. Celui-ci, dans son ridicule orgueil, croit posséder la science de Newton, l'éloquence de Bossuet; il exige qu'on applaudisse aux productions de son génie, qu'il débite avec des prétentions et une assurance comiques. Celui-là ne bouge point, ne fait pas le moindre mouvement, ne profère pas un mot; on le prendrait pour une statue : desséché par les remords, son voisin traîne avec lui les faibles restes d'une vie qui se soutient à peine ; il invoque la mort. Près de lui, cet homme qui vous paraît

heureux et jouir de sa raison, calcule l'instant de sa dernière heure avec un sang-froid épouvantable; il prépare avec calme, et même avec joie, les moyens de cesser de vivre. Que de terreurs imaginaires dévorent les jours et les nuits de ces mélancoliques! Éloignons-nous de ce furieux ; il se croit trahi, déshonoré; il accuse tout le monde, et ses parents et ses amis; dans sa vengeance effrénée, il n'épargne personne : celui-ci, jouet de son imagination qui l'irrite, est dans un état habituel de colère; il crie, menace, injurie, frappe, tue. Celui que vous voyez renfermé est un fanatique, qui, pour convertir les hommes, veut les purifier par le baptême de sang ; il a déjà sacrifié deux de ses enfants.

» Cet insensé, dans l'explosion bruyante de son délire, est d'une pétulance incoercible; il semble prêt à commettre les plus grands désordres, mais il ne nuit à personne. A l'activité empressée de celui-ci vous croiriez que quelque grand intérêt l'anime, que sa destinée dépend de ses démarches; dans l'irrégularité de ses mouvements, il choque tout ce qui l'entoure, il heurte tout ce qu'il rencontre ; avec son babil intarissable, il vous poursuit, il vous obsède; et, malgré ce torrent de paroles, il ne dit rien, il ne pense à rien : cet autre, transporté d'aise, passe sa vie

à se réjouir, il rit aux éclats; cependant, que peut-il espérer? il n'a aucun souvenir de la veille, aucun désir pour le lendemain.

» Ici l'on entend en même temps les cris de la joie mêlés à ceux de la douleur, l'expression de l'allégresse à côté de celle du désespoir; on voit le contentement des uns et les larmes des autres.

» Dans une maison de fous, les liens sociaux sont brisés, les amitiés cessent, la confiance est détruite, les habitudes sont changées; on agit sans bienséance, on obéit par crainte, on hait sans haïr; chacun a ses idées, ses pensées, ses affections, son langage; chacun vit pour soi, l'égoïsme isole tout. Un pareil asile n'est pas exempt de crimes : on s'y livre au plus honteux libertinage; le fils y maudit son père, la mère égorge ses enfants; enfin, on y vole, on y assassine.

» Si nous descendons plus loin, nous voyons l'homme, descendu du haut rang qui le place à la tête des êtres créés, dépouillé de ses priviléges, privé de son plus noble caractère, réduit à la condition des plus stupides et des plus viles créatures. Non seulement il n'a plus d'idées ni de passions, il n'a même plus les déterminations de l'instinct. Ne pouvant pourvoir à sa subsistance, il n'est pas même capable d'approcher de ses lè-

vres les aliments que la tendresse ou la bienfaisance lui présentent ; il se roule sur son propre fumier ; il reste exposé à toutes les influences extérieures et destructives ; il méconnaît son semblable, et n'a nul sentiment de sa propre existence. »

Malheureusement pour les aliénés, et quelquefois même pour la société, les symptômes qui caractérisent la folie ne se manifestent pas toujours d'une manière aussi prononcée. Lorsque la cause n'a point agi avec assez de violence pour provoquer presque instantanément l'explosion du délire, les dérangements qui s'opèrent dans les fonctions cérébrales se font lentement et progressivement. Au début de l'affection , le malade a jusqu'à un certain point la conscience de son état. Dans la solitude , il s'abandonne aux idées ou aux sentiments nouveaux qui le préoccupent, mais devant sa famille , ou sous les yeux du public, il fait effort sur lui-même, et parvient avec d'autant plus de facilité à cacher sa position, que l'on est en général dans une ignorance bien funeste sur les signes précurseurs des maladies mentales, et que par la crainte de certains préjugés, ou par une multitude d'autres raisons qu'il serait trop long d'énumérer ici , on est assez naturellement porté à conserver ses illusions

et à rejeter tout ce qui pourrait donner l'idée d'un malheur qui affecte aussi péniblement l'âme qu'il humilie profondément l'amour-propre. Néanmoins, au rapport même de toutes les personnes qui entourent le malade, il n'est pas tel qu'il était auparavant ; son caractère change, mais quelques singularités qu'il puisse faire paraître, on n'y apporte presque pas d'attention, ou l'on n'en parle que pour démontrer qu'elles sont toutes naturelles et qu'elles peuvent aisément s'expliquer par les circonstances au milieu desquelles il se trouve. Les douleurs de tête, l'insomnie, qu'on observe si fréquemment alors, rien ne peut faire croire à l'affection du cerveau, aucune indication ne se présente à remplir ; et tandis que pour les lésions de l'estomac, des intestins, des plèvres, des poumons, etc., on voit les malades, les parents, les médecins, saisir avec habileté, aux premiers troubles, les symptômes les plus légers, et adopter une thérapeutique prompte et savamment calculée, on néglige à l'égard du plus important des organes tous les signes qui annoncent de la manière la moins équivoque le désordre de ses fonctions. Il faut que la maladie dont il est frappé soit portée à son plus haut degré, que ses facultés soient presque entièrement bouleversées, pour qu'il n'y

ait plus d'incertitude ou de restriction, et que l'on arrive enfin à avouer que l'individu dont on voulait à toute force méconnaître l'état ou motiver la conduite est décidément aliéné.

C'est encore à l'esprit observateur de M. Esquirol que nous devons la connaissance de la période d'incubation de l'aliénation mentale.

Mais la folie, dit-il, a, comme toutes les autres maladies, son temps d'incubation, ses prodromes, et souvent, dans le compte que donnent les parents, on découvre que le premier acte de folie qui les a effrayés avait été précédé de plusieurs autres qui avaient échappé à toute observation. Souvent les aliénés combattent leurs idées, leurs déterminations, avant que personne s'aperçoive du désordre de leur raison et de la lutte intérieure qui précède l'explosion du délire. Long-temps avant qu'un individu soit reconnu aliéné, ses habitudes, ses goûts, ses passions, changent : l'un se livre à des spéculations exagérées ; ce revers n'est pas cause, mais premier effet de la maladie. Un autre donne tout-à-coup dans la haute dévotion, assiste à une prédication dont il est effrayé, il se croit damné. La prédication n'eût pas produit cet effet si la maladie n'avait existé précédemment. Un jeune seigneur, sans motif quelconque, part pour un

voyage de plusieurs années, huit jours après les couches de sa femme; il éprouve quelques contrariétés pendant son voyage; et, après six mois, son aliénation éclate : ce voyage n'était-il pas le premier acte de folie? Ainsi arrive-t-il souvent que le mal existe alors qu'on ne le soupçonne pas.

Relativement aux signes précurseurs de la folie, les trois observations suivantes, publiées par le docteur Georget, et les réflexions qui les suivent, ne seront point lues sans intérêt; elles confirment en tout point nos opinions.

« Adèle L...., âgée de dix-huit ans, vivement frappée des malheurs que venait d'éprouver sa famille, obligée par cela même de se faire ouvrière, après avoir joui de toutes les douceurs de l'aisance, s'imagine tout-à-coup qu'elle seule est l'auteur de tous ces malheurs; elle se jette dans une dévotion outrée pour apaiser la colère de Dieu; elle ennuie son confesseur par ses fréquentes visites et les contes qu'elle lui fait : plus tard, elle croit l'aimer plus que Dieu même, et s'en afflige; elle est très gaie; elle est silencieuse; les règles deviennent irrégulières, puis se suppriment; le sommeil est agité, entremêlé de réveils avec frayeur. Cet état ne l'empêche pas de travailler très bien pendant près de quinze

mois. Les personnes qui l'entourent remarquent seulement que *son caractère a changé ;* mais elles attribuent ce changement à l'âge de raison. Après huit mois de traitement à la Salpêtrière, elle est guérie, et c'est seulement alors que j'ai pu recueillir ces renseignements. »

« Caroline S..., âgée de dix-neuf ans, éprouva ce délire caché plus de dix mois avant qu'il n'ait éclaté, et sans que ses parents s'en soient doutés; seulement elle n'aimait plus la promenade, pleurait quelquefois sans sujet apparent; elle allait tous les jours en cachette faire dire des messes pour devenir meilleure. Ses parents lui deviennent indifférents, ce qui l'afflige beaucoup; elle maigrit, perd le sommeil, éprouve des céphalalgies, ses règles se suppriment, et trois mois après elle est conduite à la Salpêtrière. Peu de jours auparavant elle faisait encore son état de couturière. Ce n'est de même qu'après sa guérison qu'elle a pu me donner ceux de ces renseignements qui tiennent à l'état de son intelligence. »

« Colas, âgée de trente ans, a déjà eu trois accès de manie; dans l'intervalle elle paraît jouir de toute sa raison, travaille et se conduit très régulièrement; cependant elle m'a assuré plusieurs fois que ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'elle parvient à comprimer des idées

qui la poursuivent constamment ; quelquefois même son ouvrage lui tombe des mains pendant des instants très courts où elle éprouve une sorte d'anéantissement intellectuel. Cette intermission, ou plutôt cette rémission, dure environ six mois. »

« Guillot entre à la Salpêtrière à l'âge de dix-huit ans, atteinte d'une manie avec fureur, suite d'un amour contrarié. Toute l'année précédente elle travaillait de son état, sans qu'on se doutât de la maladie qui la menaçait, ou plutôt dont elle était atteinte. En effet, elle était moins gaie qu'à l'ordinaire; le travail ne lui plaisait plus autant. Elle était parfois assez brusque, même envers ses parents. Elle sentait bien que sa tête était affaiblie, que des idées, qui lui paraissaient extraordinaires, naissaient malgré elle; mais la raison suffisait encore pour les comprimer. Environ quatre mois avant l'explosion du délire, l'appétit s'est perdu, les règles sont devenues irrégulières, et ont fini par se supprimer; il est survenu de l'insomnie, des céphalalgies, etc. »

« Cette période d'incubation, qui peut durer des jours, des mois, et même plus d'une année, ne présente pas seulement des lésions intellectuelles, le cerveau offre encore d'autres dérangements; et comme cet organe ne peut-être long-

temps malade sans que les autres ne s'en ressentent, plusieurs fonctions finissent par se déranger; le sommeil, d'abord troublé par des rêves pénibles, des réveils en sursaut, finit par se perdre; il survient des maux de tête: les malades disent que le sang leur monte à la tête; ils se plaignent de chaleurs incommodes vers cette partie; les fonctions digestives s'altèrent, l'appétit se perd, des maux d'estomac se développent quelquefois. L'embonpoint diminue; la peau perd de sa fraîcheur, sa couleur change parfois, et devient très brune, foncée, terreuse: les règles deviennent d'abord irrégulières, tant pour la quantité du sang que pour les époques auxquelles elles doivent venir, puis finissent par se supprimer entièrement. Il en est à peu près de même de tous les écoulements naturels ou artificiels. C'est de même ainsi que surviennent ces répercussions d'exanthèmes, ces dispositions d'affections rhumatismales, goutteuses, ou autres du même genre; ces accidents ne se présentent pas toujours; il arrive même que si le délire éclate peu de temps après l'action de la cause, il ne s'en manifeste aucun. Enfin ils ont plus ou moins d'intensité, selon l'irritabilité de l'individu, la nature de son délire latent, son genre de vie, l'état ordinaire de sa santé, etc.»

« Tel est le mode de développement que suivent le plus ordinairement les symptômes qui précèdent l'invasion de la folie, et dont il est très important d'avoir une connaissance exacte, puisque nous y puisons la faculté de remonter à la source des désordres qu'offre cette maladie. Si les auteurs eussent ainsi analysé les différents phénomènes de l'aliénation mentale, s'ils les avaient pour ainsi dire surpris en naissant, se disputerait-on encore pour savoir quels sont ceux qui ont précédé ou suivi, ont été causes ou effets ? N'est-il pas évident que s'ils eussent reconnu ce que nous venons de prouver à l'instant, qu'un organe très important, très influent de l'économie, le cerveau, présente les premiers troubles dans ses fonctions, que ceux qui se manifestent ailleurs sont consécutifs à ceux-là et en dépendent, ils n'auraient jamais pensé à fixer le siége de la folie dans le thorax ou l'abdomen, et à regarder comme des causes la suppression des règles, du lait, qui ne sont que les effets de l'affection cérébrale ? »

Les faits particuliers que nous venons de rapporter font parfaitement bien connaître la période d'incubation des maladies mentales. Pour un esprit non prévenu, tout déjà y rend irrécusable l'affection primitive et idiopathique du

cerveau ; il ne reste plus qu'à donner l'énumération des symptômes principaux qui signalent l'invasion de ces maladies, pour dissiper tous les doutes que l'on pourrait encore avoir sur leur nature et leur siége : le désordre des fonctions intellectuelles et morales devient alors plus frappant, et l'on n'y peut, sous peine d'absurdité ou de mauvaise foi, y méconnaître tous les caractères d'une lésion de l'organe encéphalique ou de ses dépendances ; mais comme il importe beaucoup pour la thérapeutique de ne pas laisser dans l'esprit de nos adversaires le moindre sujet de contestation, et que la description qu'il me serait facile d'en faire, d'après les tableaux que j'ai tous les jours sous les yeux, pourrait leur paraître suspecte, je préfère laisser parler l'auteur le plus célèbre de la dernière époque, le vénérable Pinel, dont le témoignage ici milite d'autant plus en notre faveur, qu'il a souvent placé lui-même, en dépit de l'observation, le siége primitif des maladies mentales dans la région de l'estomac et des intestins.

« Il survient, dit ce grand médecin, des agitations, des inquiétudes vagues, des terreurs paniques, un état constant d'insomnie, et bientôt après, le désordre et le trouble des idées se marquent au dehors par des gestes insolites, par des

singularités dans la contenance et les mouvements du corps, qui ne peuvent que vivement frapper un œil observateur. L'aliéné tient quelquefois sa tète élevée et ses regards fixés vers le ciel; il parle à voix basse, ou pousse des cris et des vociférations, sans aucune cause connue; il se promène et s'arrête tour à tour avec un air d'admiration réfléchie ou une sorte de recueillement profond. Dans quelques aliénés, ce sont de vains excès d'une humeur joviale et des éclats de rire immodérés. Quelquefois aussi, comme si la nature se plaisait dans des contrastes, il se manifeste une taciturnité sombre, une effusion de larmes involontaire, ou même une tristesse concentrée et des angoisses extrêmes. Dans certains cas, la rougeur presque subite des yeux, une loquacité exubérante, font présager l'explosion prochaine de la manie et la nécessité urgente d'une étroite réclusion. Un aliéné, après de longs intervalles de calme, parlait d'abord avec volubilité; il poussait de fréquents éclats de rire, puis il versait un torrent de larmes, et l'expérience avait appris de le renfermer aussitôt, car les accès étaient de la plus grande violence. C'est par des visions extatiques durant la nuit que préludait souvent les accès d'une dévotion maniaque; c'est aussi quelquefois par des rêves

enchanteurs et par une prétendue apparition de l'objet aimé, que la folie par amour éclate quelquefois avec fureur, qu'elle peut prendre le caractère d'une douce rêverie, ou bien ne laisser voir que la confusion la plus extrême dans les idées, et une raison entièrement bouleversée. »

Les symptômes caractéristiques de l'aliénation mentale observés pendant la période d'excitation, et dont on a pris connaissance au commencement de ce chapitre, en lisant la description qu'en a faite d'une manière générale le professeur Esquirol, ne permettent pas non plus de chercher ailleurs que dans le cerveau le siége de cette maladie.

Que cette affection se termine d'une manière funeste ou heureuse, l'observation clinique ne fournit encore que des preuves en faveur de notre opinion. Lorsque le malade guérit, les fonctions cérébrales rentrent dans l'ordre physiologique, les sentiments et les penchants pervertis, exaltés, ou affaiblis, reviennent insensiblement à leur état normal, et l'intelligence reprend sa supériorité; si la maladie s'aggrave, toutes les facultés intellectuelles et morales se troublent ou s'anéantissent à la longue, et à un tel point qu'il ne reste souvent chez ces infortunés aucun des caractères distinctifs de l'humanité.

L'ouverture des cadavres ne va point démentir nos assertions; ce sera, si je puis parler ainsi, notre troisième démonstration; elle ne sera pas moins évidente que les deux autres.

RECHERCHES CADAVÉRIQUES.

Peut-on puiser dans les ouvertures des corps des aliénés de nouvelles preuves en faveur de mon opinion, ou en d'autres termes les altérations de l'encéphale et de ses membranes peuvent-elles concourir à prouver que cet organe est le siége primitif des maladies mentales ?

Avant de parler des modifications organiques observées dans le cerveau et ses membranes, fixons un instant notre attention sur les lésions que présentent le thorax, l'abdomen et la cavité pelvienne.

Commençons par les organes observés dans la poitrine.

Les plèvres sont souvent affectées de phlegmasie chronique, tantôt elles contiennent des liquides séro-purulents ou sanieux, tantôt on y remarque des adhérences, tantôt des éruptions, et quelquefois même elles offrent de fausses membranes.

Les poumons sont rarement dans un état sain.

J'ai vu à la Salpêtrière beaucoup de femmes

aliénées mourir par suite de la phthisie ; mais chez elles cette affection était presque toujours latente ; aucun symptôme ne l'indiquait ; l'ouverture du corps en montrait seule tous les ravages. Des tubercules, des cavernes, des masses indurées, des abcès, des atrophies, des transformations graisseuses, telles étaient dans ces organes les modifications les plus générales et les mieux prononcées.

Le péricarde et le cœur n'offrent pas souvent chez les aliénés de lésions organiques.

Abdomen. La muqueuse gastro-intestinale, considérée dans toute la longueur du tube digestif, ne présente pas constamment d'altération dans son tissu ; cependant on la trouve encore assez fréquemment injectée, épaissie ou ulcérée dans un ou plusieurs points de sa surface. La phlegmasie de cette membrane est presque toujours consécutive ; elle est chronique, n'éveille point de sympathie, et elle survient ordinairement dans les derniers temps de l'existence des malades.

Le péritoine est ordinairement dans l'état naturel, seulement ses replis sont souvent relâchés, et le paquet intestinal occupe alors la partie la plus déclive de l'abdomen. Je pense, avec le docteur Georget, que cette disposition est la cause

de l'obliquité du colon, notée par M. Esquirol comme très fréquente chez les mélancoliques.

Malgré les progrès de l'anatomie et de la physiologie, le foie est encore si peu connu dans sa texture intime que l'on ne sait trop de quelle manière envisager les variétés qu'il présente, dans une foule de cas, à l'ouverture des cadavres, sous le rapport de son volume, de sa consistance ou de sa couleur; il est souvent le siége d'une désorganisation graisseuse; on y trouve aussi quelquefois des tubercules ou des abcès; la vésicule biliaire renferme fréquemment des calculs; les reins n'offrent presque jamais d'altération.

Cavité pelvienne. — L'utérus et ses annexes présentent rarement des lésions organiques; des kystes séreux dans les ovaires, des tumeurs fibreuses et osseuses dans la matrice se remarquent parfois néanmoins, mais pendant la vie on n'en soupçonne même pas la présence.

Toutes ces altérations, dont nous avons fait l'énumération rapide, peuvent tout à la fois être invoquées pour ou contre les diverses opinions émises sur le siége des maladies mentales, suivant qu'on les considère d'une manière isolée ou comparativement avec les causes de ces affections, les symptômes observés pendant la vie et qu'on a le soin d'apprécier, les circonstances

dans lesquelles se sont trouvés placés les aliénés qui ont succombé : on est alors contraint par la force des choses de conclure, 1° que l'action des causes s'est fait d'abord sentir dans le cerveau ; 2° que les seuls symptômes caractéristiques de la folie sont des dérangements des facultés, qui ont besoin de l'intégrité de cet organe pour leur manifestation régulière ; 3° que les circonstances hygiéniques dans lesquelles se trouvent placés les aliénés, et la lenteur de la marche de leurs affections, les exposent à toutes les altérations que nous avons remarquées, et dès lors qu'elles n'existent que comme complications ou comme effets de l'influence que le cerveau malade doit nécessairement exercer sur l'ensemble de l'économie, et plus particulièrement sur tel ou tel organe, à raison des dispositions natives et des rapports plus intimes qui les unissent à l'encéphale, ou par suite de dispositions natives qu'on ne saurait expliquer, mais que les faits les plus multipliés mettent hors de doute, etc.

En supposant d'ailleurs que les organes de la vie intérieure, ou d'assimilation, fussent quelquefois, par leurs altérations, la cause éloignée des maladies mentales, ils ne pourraient, dans aucun cas, être considérés comme le siége de ces affections.

Une maladie ne peut avoir son siége que dans l'organe qui préside à la fonction dont le trouble caractérise l'espèce de maladie que l'on observe.

La cause prochaine organique de la folie ne peut donc exister que dans l'encéphale ou dans ses membranes.

Voyons quelles altérations ont été remarquées dans ces organes chez les aliénés.

État du cerveau et de ses membranes chez les aliénés. — Les observations qu'on a pu faire avant Morgagni sur le cerveau des aliénés sont trop incomplètes pour les consigner dans cet ouvrage; ce n'est vraiment qu'à dater de l'époque de ce grand homme que l'anatomie pathologique commença, surtout par les progrès qu'il lui fit faire, à jeter quelque lumière sur la nature et le siége des maladies. M. Georget, dans le *Nouveau Dictionnaire de médecine*, ayant fait un extrait plein d'exactitude de toutes les altérations que ce même Morgagni, Greding, Haslam, Esquirol, Gall et Spurzeim, disent avoir constatées ou dans le crâne, ou dans le cerveau, ou dans ses membranes, je vais, pour éviter des longueurs, me borner à présenter avec lui le résumé de ce que l'observation la plus attentive a pu découvrir à ces hommes remarquables.

Quoique Morgagni n'ait disséqué que fort peu de cerveaux d'aliénés (sept ou huit, *voyez* sa 8e *lettre*), cet excellent observateur note cependant plusieurs altérations morbides de cet organe. Il dit avoir trouvé presque toujours la substance des hémisphères cérébraux assez ferme, et celle du cervelet beaucoup plus molle ; il n'attache pas cependant une grande importance à cette augmentation de consistance de la substance cérébrale, attendu que ce même caractère s'est rencontré sur des individus qui n'avaient point été aliénés et que des aliénés ne l'ont pas présenté. Dans un cas, Morgagni a trouvé la substance blanche des hémisphères cérébraux ferme et brunâtre, et ses vaisseaux sanguins, ainsi que les plexus choroïdes, très engorgés; dans un autre, il note la dureté des hémisphères, le ramollissement de la voûte à trois piliers, l'engorgement des vaisseaux du cerveau, et l'adhérence de la pie-mère à la surface de cet organe, à celle du cervelet et de la moelle alongée; dans un troisième, il signale l'injection des méninges et des plexus, la fermeté du cerveau, la mollesse du cervelet. Il fait quelquefois mention de collections séreuses existant dans les réseaux de la pie-mère ou dans les ventricules ; il parle de lésions de la prétendue glande pinéale, etc.

Parmi les altérations encéphaliques indiquées par Greding, on distingue particulièrement les suivantes : crâne épais, partiellement ou généralement, cent soixante-sept fois sur deux cent seize sujets maniaques, soixante-dix-huit sur cent cadavres de furieux, vingt-deux sur trente têtes d'imbéciles, sans compter les cas où les os étaient denses sans être épais; plexus choroïdes contenant des vésicules hydatiformes, quatre-vingt-seize fois sur des furieux, et vingt-quatre sur des mélancoliques; cerveau exhalant une odeur fétide, quoique *sain*, quatre fois sur vingt-neuf cas de fureur; cerveau ramolli (*pultaceum*), cinquante et une fois sur cent cas, surtout de manie compliquée d'épilepsie; couches optiques atrophiées, sur deux individus en démence. Cet auteur parle encore de diverses autres dispositions morbides de l'encéphale ou de ses membranes, telles que : dure-mère très adhérente au crâne, pie-mère épaissie et bleuâtre, ventricules dilatés ou rétrécis, desséchés ou remplis de sérosité, corps quadrijumeaux affaissés et mous, concrétions osseuses ou pierreuses dans le cervelet, etc.

Haslam assure que l'aliénation mentale, sous quelque forme qu'elle se présente, est *toujours* accompagnée d'altérations dans les organes encé-

phaliques, et pense que c'est dans ces altérations qu'il faut chercher la cause primitive du trouble de l'intelligence. Haslam a publié, avec détails, trente observations de folie avec l'ouverture du corps ; il signale les lésions suivantes : péricrâne peu adhérent au crâne, neuf fois ; disposition contraire, quatorze fois; os du crâne plus épais qu'à l'ordinaire, trois fois, moins épais trois fois, diploïques une fois, très injectés de sang une fois ; dure-mère très adhérente aux os, deux fois, peu adhérente deux fois ; substance cérébrale ferme, neuf fois, molle quatre fois, naturelle dix-sept fois ; collection séreuse entre les méninges, seize fois, dans les ventricules latéraux dix-huit fois. Cet auteur dit avoir vu souvent les téguments de la tête très relâchés à la suite des accès de fureur.

M. Esquirol trace ainsi les dispositions des organes encéphaliques observées sur un grand nombre de cadavres : crânes minces diploïques, sept, éburnés cinq, injectés trois ; crânes épais diploïques, douze, éburnés dix, injectés vingt-deux ; crânes irréguliers relativement aux divers diamètres et à la cavité des deux moitiés de la boîte osseuse, vingt-neuf ; méninges épaissies, onze, injectées dix-neuf ; artères basilaires ossifiées, cinq ; cerveau dense, quinze ; cerveau

mou, vingt-neuf; cervelet dense, douze; cervelet mou, dix-sept; substance grise abondante, cinq; substance grise décolorée, quinze; substance blanche injectée, dix-neuf; adhérences de la membrane qui revêt les ventricules, cinquante-quatre; collections séreuses fréquentes entre la pie-mère et l'arachnoïde, ainsi que dans les ventricules; plexus choroïdes offrant presque toujours des kystes séreux. Diverses autres altérations, telles que des tumeurs, des kystes, des ramollissements partiels, des ossifications de l'arachnoïde, etc., sont encore indiquées. Nous ajouterons que M. Esquirol, ayant fait une collection nombreuse de crânes et de bustes d'aliénés, pourra publier un jour des renseignements précieux sur les rapports de la forme de la tête avec les différents désordres de la pensée, et éclairer ainsi plusieurs points de la doctrine physiologique des fonctions du cerveau, enseignée par le docteur Gall. Nous avons cité dans notre travail sur l'encéphalite deux cas de folie aiguë observés par M. Esquirol, qui présentèrent à l'autopsie cadavérique les traces d'une phlegmasie intense du cerveau.

Le docteur Gall prétend que, dans la folie chronique, le cerveau s'amaigrit, les circonvolutions deviennent plus étroites, tout l'encéphale se

rapetisse ; que la lame interne des os du crâne suit l'affaissement du cerveau, et que ces os deviennent plus épais et en même temps plus denses, plus compactes, semblables à la matière de l'ivoire; M. Gall prétend surtout que les os du crâne sont denses, pesants, éburnés, épais, dans la mélancolie suicide chronique. M. Spurzheim assure que dans les folies avec une très grande activité des facultés, chez les enfants précoces qui perdent les manifestations des facultés intellectuelles après les fièvres dites cérébrales, dans les démences qui ont succédé à la manie ou à la mélancolie, chez les aliénés qui sont morts d'apoplexie, il a *toujours* remarqué des altérations organiques dans la substance cérébrale, dans les vaisseaux encéphaliques, dans les méninges ou dans le crâne.

Voici les altérations que le docteur Georget a lui-même constatées dans le cerveau des aliénés. Je les rapporte ici avec d'autant plus de confiance que, condisciple et ami de ce médecin, j'ai, en 1817, 1818, 1819 et 1820, assisté à l'autopsie de la plupart des sujets dont il expose les lésions organiques, et que mes observations sont en tout point conformes à celles que je vais, d'après la rédaction qui lui appartient, mettre sous les yeux des lecteurs.

« Quelques crânes comme contournés, une moitié étant plus en avant, et l'autre plus en arrière; quelques autres développés inégalement, plus bombés d'un côté, ordinairement à droite; plusieurs ayant le diamètre latéral de même étendue que l'antéro-postérieur, et la voûte très élevée; les cavités de la base offrant des inégalités, celles d'un côté étant plus grandes que celles de l'autre; un vingtième environ de crânes épais, partiellement ou généralement, quelquefois seulement au coronal : certains crânes avaient près de cinq lignes d'épaisseur; plus souvent les os ont été trouvés très durs, très blancs, sans diploé, ressemblant quelquefois à de l'ivoire; on en voit, au contraire, qui sont presque entièrement diploïques et d'une extrême légèreté. Dure-mère rarement altérée, quelquefois très adhérente au crâne, dans plusieurs cas paraissant épaissie, dans trois autres offrant des ossifications dans son grand repli; arachnoïde laissant voir çà et là, dans certains cas, des plaques rouges ou grisâtres et inégales, des couches couenneuses. J'ajouterai que le plus souvent cette membrane est lisse et transparente, que quelquefois elle est épaissie, opaque et résistante, sans être dépolie à sa surface libre. Pie-mère injectée, ses vaisseaux rouges et durs;

la même membrane épaissie, infiltrée de sérosité, ce qui forme une couche d'une ligne ou plus d'apparence gélatineuse ; mais cette couche n'est formée que d'eau limpide qui s'écoule lorsqu'on pratique une incision. Volume du cerveau quelquefois moindre que ne paraît le comporter la cavité du crâne ; quelques cerveaux sont très fermes, se coupent avec difficulté ; la substance blanche est comme glutineuse, élastique, et se laisse distendre avant de se rompre ; plus souvent le cerveau est mou, et quelquefois alors la substance grise est blafarde, jaunâtre, et l'autre substance est d'un blanc sale ; en sorte qu'elles semblent se confondre par la couleur, et un peu par la consistance ; les circonvolutions sont quelquefois plus petites, écartées par de la sérosité et par la pie-mère épaissie ; cavités intérieures du cerveau paraissant, sur des sujets, très grandes, et très petites sur d'autres, souvent remplies d'une sérosité ordinairement claire et limpide ; plexus choroïdes en général vides de sang, décolorés, souvent remplis de vésicules hydatiformes ; ramollissements partiels du cerveau ; érosions, ulcérations de la surface des ventricules ; tumeurs carcinomateuses ; cervelet ordinairement plus mou que le cerveau, quelquefois ramolli partiellement, et réduit en pu-

trilage. Mésocéphale, moelle alongée et moelle épinière très rarement altérés. Nous avons eu l'occasion d'observer, avec M. Mitivié, plusieurs cas de folie aiguë terminée par la mort au bout de plusieurs mois, dans lesquels nous vîmes une injection sanguine considérable, avec augmentation de consistance manifeste du tissu cérébral; et plusieurs autres de folie chronique avec paralysie générale et accès épileptiformes ou apoplectiformes, dans lesquels la surface des circonvolutions était ramollie et adhérente à la pie-mère. MM. Delaye, Foville et Pinel-Granchamp, internes de la Salpêtrière, disent avoir observé des altérations manifestes de la *substance grise extérieure* du cerveau dans tous les cas où il y avait eu désordre intellectuel continué jusqu'à la mort. Ainsi, chez la plupart des aliénés, ils ont rencontré tantôt des marbrures d'un rouge plus ou moins vif dans la substance grise superficielle, tantôt comme une augmentation de consistance, ou bien une mollesse remarquable de la même partie, souvent des adhérences partielles de la méningine à la surface du cerveau, particulièrement en avant; d'autres fois de semblables adhérences si intimes dans toute l'étendue de la substance corticale, qu'en enlevant la membrane, on enlevait une

épaisseur remarquable de la substance grise extérieure. La coloration rouge intense de la substance corticale correspondait aux symptômes aigus d'aliénation : dans la démence, au contraire, il n'existe le plus souvent que des marbrures légères disséminées ; et, dans leurs intervalles, la substance grise est très pâle, plus molle ou plus dense que dans l'état naturel ; souvent aussi elle semble diminuée d'épaisseur ; dans quelques cas, on ne voit plus distinctement les limites des deux substances du cerveau. » (Ces faits sont consignés dans l'ouvrage de M. Rostan sur le ramollissement du cerveau, 2e édition.)

Croirait-on, d'après des observations aussi nombreuses et aussi positives, que l'anatomie pathologique est encore aujourd'hui regardée universellement comme stérile, relativement à la connaissance de la cause organique des maladies mentales ? c'est cependant ce qui résulte des aveux des médecins les plus compétents pour prononcer en pareille matière. Prouvons-le par quelques extraits de leurs ouvrages.

« Ce serait faire un mauvais choix, dit M. Pinel, que de prendre l'aliénation mentale pour un objet particulier de ses recherches en se livrant à des discussions vagues sur le siége de l'entende-

ment et la nature de ses lésions diverses; car rien n'est plus obscur et plus impénétrable. Mais si on se renferme dans de sages limites, qu'on s'en tienne à l'étude de ces caractères distinctifs, manifestés par des signes extérieurs, et qu'on n'adopte pour principe de traitement que des résultats d'une expérience éclairée, on rentre alors dans la marche qu'on doit suivre en général dans toutes les parties de l'histoire naturelle, et en procédant avec réserve dans les cas douteux, on n'a plus à craindre de s'égarer [1]. »

« Quoiqu'on doive parler avec éloge, continue le même auteur, des efforts de Greding pour répandre de nouvelles lumières sur les affections organiques des aliénés, *peut-on établir quelque liaison entre les apparences physiques manifestées après la mort, et les lésions des fonctions intellectuelles qu'on a observées pendant la vie?* Que de variétés analogues ne retrouve-t-on point sur le crâne et le cerveau des personnes qui n'ont jamais offert aucun caractère d'égarement de la raison! et dès lors comment parvenir à fixer les limites qui séparent ce qui est dans l'ordre naturel, de ce qui peut tenir à un état de maladie? » (Pinel, Introd., *Traité de l'aliénation mentale.*)

[1] Pinel, *Traité de la manie.*

« Quant au siége du délire, il nous sera inconnu aussi long-temps que le siége de la faculté se présente et la manière dont son action se produit au dehors. L'ouverture des cadavres n'ayant rien appris à cet égard, *nous n'avons aucune donnée positive sur les conditions matérielles ou organiques du délire.* » (*Dict. des scienc. médic.*, tom. VIII, p. 256, art. *Délire.* (Esquirol.)

« A ces lésions générales, qui n'apprennent rien relativement *à la cause et au siége de la démence*, j'ajoute quelques altérations particulières, *quoiqu'elles ne prouvent pas davantage*, *puisqu'elles se sont rencontrées chez des individus affectés ou de paralysie ou de convulsions*, etc. » (*Dict. des scienc. médic.*, tom. VIII, p. 290, art. *Démence*, par M. Esquirol.) »

« Nous voilà conduits naturellement à l'ouverture des corps des aliénés, dit encore, dans un autre article du Dictionnaire des sciences médicales, le professeur Esquirol; à ce mot chacun espère que nous allons indiquer le siége de la folie. Nous sommes encore bien loin de ce but; les ouvertures des corps faites jusqu'ici ont été stériles. . . . .

. . . .

» Tous les travaux sur l'anatomie du cerveau n'ont eu, n'ont d'autres résultats qu'une description plus exacte de cet organe, et la certitude désespérante de ne pouvoir jamais assigner à ces parties des usages d'où l'on puisse tirer des connaissances applicables à l'exercice de la faculté pensante, soit dans l'état de santé, soit dans l'état de maladie. »

M. Georget dit, à la page 419 de son ouvrage sur la folie : « L'altération organique supposée, la cause d'une maladie doit se présenter constamment dans les mêmes circonstances, et rarement dans d'autres, une même cause devant toujours produire les mêmes effets. C'est pour cela que nous ne trouvons point dans le cerveau des insensés de preuves directes du siége de la folie. En effet, les désordres physiques que nous offre cet organe ne sont pas constants chez tous ces malades ou même chez la plupart, et se rencontrent chez d'autres individus qui n'ont pas été fous ; nous pourrons tout au plus les considérer comme des suites de la lésion première que nous n'avons pu apprécier, et comme des causes des affections nerveuses chroniques secondaires, si fréquentes chez les aliénés. » . . . .

A la p. 425, il représente la même idée : « On ne trouve point dans le cerveau de preuves posi-

tives qui indiquent le siége de la folie, si ce n'est dans l'idiotie. *Chez les autres aliénés les altérations qu'il présente sont postérieures au développement de cette maladie, dont elles paraissent être unè conséquence.* »

Enfin le même auteur, dans le résumé général qu'il donne à ce sujet à la fin de son ouvrage, page 504, s'exprime de manière à ne laisser aucun doute sur son opinion dans l'esprit des lecteurs. Ecoutons-le parler : « Il faut bien distinguer le siége d'une lésion de la nature de l'altération qui constitue la cause prochaine. Le premier est suffisamment indiqué par les troubles de l'action organique, sans qu'il soit d'une indispensable nécessité d'en avoir la preuve matérielle. La seconde n'est pas toujours facile à apprécier, nos sens n'étant point assez pénétrants pour saisir tous les changements que peut offrir l'organisation, et cela surtout dans le système nerveux, d'où il résulte qu'il est des maladies dont nous ne connaissons que les symptômes.

» Nous ne pouvons point découvrir la cause prochaine de la folie, qui a nécessairement son siége dans le cerveau, organe des fonctions essentiellement lésées.

» Toutes les altérations que nous avons observées sur les aliénées de la Salpêtrière sont con-

sécutives au développement de la folie, excepté celles des cerveaux d'idiotes, qui sont primitives et liées à l'état intellectuel. »

Telle était aussi l'opinion de M. Falret lorsqu'il publia, en 1821, son ouvrage sur le suicide et l'hypochondrie; mais depuis cette époque ce médecin s'attacha d'une manière toute spéciale à approfondir la nature des maladies mentales. Il voulut faire pour le cerveau ce qu'on avait fait pour tous les autres organes, et quelque imposante que fût d'ailleurs dans son esprit l'autorité de nos deux grands maîtres, Pinel et Esquirol, fort de sa conviction, secouant le joug de l'école et des petites considérations, digne en tout de marcher sur leurs traces, il dépassa la limite qu'ils s'étaient peut-être trop hâtés de poser dans la science, et il chercha la corrélation que jusqu'à lui on avait à peine soupçonnée entre les symptômes de l'aliénation et les altérations de l'encéphale ou de ses membranes. Voici dans quels termes il fit connaître sa nouvelle manière de voir, le 6 décembre 1823, à l'Athénée de médecine, sous le titre d'*Inductions tirées de l'ouverture des corps des aliénés*.

« Je viens aujourd'hui montrer le but que je m'efforcerai un jour d'atteindre : toutefois il ne faudrait pas que le titre donné à mon tra-

vail réveillât l'idée de la découverte d'une lésion cérébrale inaperçue par mes prédécesseurs. Je n'agrandis pas le domaine des faits, j'en tire des règles de conduite en les interrogeant par l'induction ; je ne répudie pas l'héritage du passé, je cherche à le mettre en valeur. . . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

» Je crois être à même de prouver que les lésions méningiennes et cérébrales *observées* chez les aliénés sont suffisantes pour expliquer les symptômes des maladies mentales, et dès lors, contradictoirement à l'opinion des plus grands maîtres, la nature de ces affections n'est-elle pas connue ? Cette cause n'est pas unique ; les maladies mentales sont produites par des modifications très variées des méninges et de l'encéphale. En rapprochant les symptômes et les altérations pathologiques, j'espère parvenir de cette manière à suivre dans un grand nombre de cas l'enchaînement des causes et des effets. Poussant un peu plus loin les inductions, j'essaierai de préciser les signes auxquels on peut distinguer pendant la vie si une folie est due primitivement à la lésion de l'encéphale ou de ses membranes, ou bien encore à l'existence

successive ou simultanée de ces lésions ; enfin je tenterai de remonter des phénomènes observés pendant la vie aux diverses altérations qui les produisent.

» Si je ne parviens pas à indiquer des signes positifs, un autre sera plus heureux ; mais si l'opinion que je viens de manifester n'est pas dénuée de fondement, on cessera de faire à l'anatomie pathologique le reproche d'être frappée de stérilité, et la connaissance des maladies mentales reposera sur une base solide.

» Il restera à expliquer les cas où il n'existe pas de lésion perceptible à nos sens ; mais le nombre de ces cas n'a-t-il pas beaucoup diminué depuis qu'on observe plus attentivement le cerveau des aliénés, et n'est-il pas facile de prévoir des résultats plus satisfaisants d'un examen encore plus approfondi ? Je pense néanmoins qu'il existe des aliénés chez lesquels on cherchera en vain des modifications cérébrales ; mais j'espère donner quelques éclaircissements à cet égard (folies par habitudes intellectuelles vicieuses, etc., etc.), et fortifier mon opinion de faits analogues dans les lésions des autres fonctions. »

Un peu plus tard, M. Falret, pénétré de l'importance de la solution d'une telle question, re-

produisit avec une nouvelle force ses idées dans l'*Encyclopédie moderne*.

« A l'article folie, dit ce médecin, j'examinerai l'influence de l'action immodérée du cerveau comme cause des maladies mentales, et l'influence des autres organes malades sur la production des mêmes affections. L'exposé des causes présenté de cette manière me paraît plus convenable que la méthode reçue, pour démontrer que très certainement il y a des folies sympathiques ; mais que, dans la généralité des cas, la folie est une maladie idiopathique de l'encéphale. Je m'efforcerai aussi de prouver que l'anatomie pathologique n'est pas stérile pour la connaissance des maladies mentales. En rapprochant les symptômes et les altérations pathologiques, j'espère parvenir de cette manière à suivre, dans un grand nombre de cas, l'enchaînement des causes et des effets. Poussant un peu plus loin les inductions, j'essaierai de préciser les signes auxquels on peut distinguer pendant la vie si une folie est due primitivement à la lésion des membranes ou à la lésion de l'encéphale, ou bien encore à l'existence successive ou simultanée de ces deux lésions : résultat d'une utilité majeure, s'il peut être obtenu, et pour la justesse du pronostic ou pour l'appréciation de l'influence de l'hérédité,

en même temps que cette connaissance rendrait les indications thérapeutiques beaucoup plus positives.

» Est-il nécessaire de prévenir qu'en cherchant à rattacher les symptômes de la folie aux altérations que présentent les organes après la mort, nous ne prétendons pas chercher à expliquer l'essence du délire ? Il faudrait, pour arriver à la solution de ce problème, connaître le mode d'action de l'encéphale pour l'accomplissement des hautes fonctions qui lui sont dévolues ; or, l'essence de cette action est impénétrable, comme l'essence de tout autre phénomène naturel. Mais, en n'attribuant pas le délire aux modifications organiques appréciables par les sens, n'est-ce point faire de l'aliénation mentale un être abstrait, existant par lui-même, faire enfin un pas rétrograde, et admettre des maladies de l'âme, des affections mentales essentielles ? C'est s'exposer aux contradictions les plus absurdes, c'est supposer mille changements dans un être spirituel qui est immuable de sa nature, c'est reconnaître que les facultés intellectuelles et morales sont le produit exclusif de l'âme, et nier, en présence des faits les plus nombreux et les plus concluants, que l'encéphale est la condition physique indispensable pour leur manifestation. »

Quel n'a donc pas dû être l'étonnement des hommes qui suivent la marche et les progrès de la science, lorsqu'en 1825 ils virent paraître, sous le titre de *Nouvelle doctrine des maladies mentales*, une brochure dans laquelle l'auteur, qui assistait en 1823 à la lecture que fit M. Falret devant la société de l'Athénée de médecine, parut étranger à la communication donnée par son confrère, et ne fit aucune mention de l'opinion qu'il avait si clairement et si positivement énoncée ? Si ces idées fondamentales lui appartenaient pourquoi ne pas en avoir alors réclamé la priorité? Pourquoi, lorsque le docteur Falret, non satisfait d'en avoir donné connaissance dans des séances publiques, les fit insérer dans les ouvrages que nous avons cités, pourquoi, dis-je, M. Bayle observa-t-il encore le plus profond silence ?

Si la discussion dans laquelle je vais m'engager à ce sujet ne servait que les intérêts et ne satisfaisait que l'amour-propre de mon confrère et de mon ami M. Falret, je me garderais, par respect pour lui, d'appeler sur elle l'attention des lecteurs; le caractère bien connu de M. Falret le met d'ailleurs au-dessus de ces faiblesses; mais comme par les détails que je vais donner je crois servir à la fois la science et la vérité, j'aime à penser

qu'on ne la trouvera point déplacée. J'ai encore, en mon particulier, une autre raison à donner. Quand un homme, par ses études, ses recherches et ses méditations, s'efforce de faire de nouvelles découvertes, et qu'il ne demande, pour prix de ses pénibles travaux, que l'estime et le suffrage de ses contemporains, on doit trouver bien naturelles les récriminations qui tendent à lui conserver ou à lui faire obtenir ces distinctions honorables.

Lorsque M. Bayle fit paraître sa nouvelle doctrine des maladies mentales, MM. Bricheteau, Joly, Miquel, animés par un sentiment de justice, réclamèrent en faveur de M. Falret la priorité du principe fécond qui porte à considérer les lésions observées dans le cerveau et ses membranes chez les aliénés comme causes et non comme effets des maladies mentales.

Voici comment s'exprime à ce sujet le docteur Miquel, dont le nom est si honorablement connu dans la science :

« Tout le monde sait que les maladies mentales laissent peu de traces sur les organes après la mort, ou du moins telle était, il n'y a pas long-temps, l'opinion généralement adoptée. Cependant, au commencement de l'année dernière, M. Falret annonça qu'il se croyait à même

de prouver que les lésions cérébrales et méningiennes, observées chez les aliénés, étaient suffisantes pour expliquer les symptômes des maladies mentales. Et M. Bayle publie aujourd'hui une *nouvelle doctrine* de ces maladies, dans laquelle il se propose de les rattacher toutes à des lésions déterminées du cerveau et des méninges. La publication de ce dernier opuscule a déjà donné lieu à beaucoup de réclamations. D'abord il a été vivement critiqué dans les *Archives* par M. Georget; et en même temps que M. Broussais en réclame l'idée mère comme sa propriété, M. Bricheteau l'attribue à plus juste raison à M. Falret, dans le *Bulletin de la Société médicale d'émulation.*» *Gazette de santé*, n° XX, 15 juillet 1825 :

Le même auteur fait d'ailleurs remarquer dans un des numéros suivants des différences notables dans les opinions de MM. Falret et Bayle. « En effet, dit-il, M. Bayle, dans sa thèse publiée en 1822, a voulu seulement établir « que l'*arachnitis chronique* est la cause d'une aliénation mentale symptomatique, » tandis que M. Falret, dans sa note publiée en 1824, s'engage à prouver que *les lésions méningiennes et cérébrales* observées chez les aliénés sont suffisantes pour expliquer les symptômes des ma-

24.

ladies mentales. M. Bayle, ajoute le docteur Miquel, cherche la cause d'une espèce de folie dans l'inflammation chronique de l'arachnoïde, tandis que M. Falret attribue toutes les folies aux diverses lésions des méninges et du *cerveau*, telles que l'inflammation, la dureté, le ramollissement, etc. M. Bayle ne donne à la lésion de l'arachnoïde le privilége de produire la folie que dans quelques cas de folie symptomatique, tandis que la phrase de M. Falret, n'offrant aucune restriction, établit que la folie est *toujours* produite par la lésion de l'arachnoïde du cerveau et de la pie-mère. »

M. Joly, qui s'est toujours fait remarquer par une grande impartialité et un excellent esprit de critique, établit en ces termes les rapports et les différences d'opinion entre MM. Falret et Bayle, en parlant des mémoires sur l'anatomie pathologique des aliénés, lus à la Société médicale d'émulation :

« Nos lecteurs se rappelleront sans doute que, dans un premier travail communiqué à l'Athénée de médecine en 1823, et publié dans la *Nouvelle bibliothèque médicale*, sous le titre d'*Inductions tirées de l'ouverture des corps des aliénés*, M. Falret a jeté les bases d'un traité *ex professo* des maladies mentales, qu'il se propose de publier

» Ce médecin vient encore tout récemment de lire à la Société médicale d'émulation un mémoire sur le même sujet, dans lequel, reproduisant les diverses opinions qu'il avait émises précédemment, il établit de nouveau que les lésions du cerveau et des méninges, que beaucoup de médecins regardent aujourd'hui comme les effets des maladies mentales, en sont les véritables causes; qu'elles sont dues tantôt à une conformation vicieuse native ou acquise du crâne ou du cerveau, tantôt à une *lésion des méninges*. On voit que les idées de M. Falret offrent, sous ce dernier point de vue, une conformité remarquable avec celles de M. Bayle, mais d'un autre côté ces deux médecins diffèrent essentiellement d'opinion, en ce que M. Falret, au lieu de limiter pour ainsi dire la cause de la folie à une inflammation chronique des méninges, admet que souvent aussi le cerveau et le cervelet peuvent être le point de départ de la maladie; que dans certains cas les affections mentales doivent être attribuées à la dureté du cerveau, et dans d'autres au ramollissement partiel ou général de cet organe; néanmoins il se croit autorisé par l'observation à annoncer que l'engorgement de la pie-mère et du cerveau est la plus fréquente des altérations que l'on rencontre chez les aliénés. »

Cependant M. Bayle réclama contre la décision de MM. Joly et Miquel, et ces médecins n'en persistèrent pas moins à accorder la priorité à M. Falret.

« Ainsi donc, dit M. Joly en terminant sa réponse, si M. Bayle invoque sa thèse comme un titre de priorité sur M. Falret, elle prouvera assez qu'il n'y a aucune parité dans les opinions de ces deux auteurs; si, au contraire, M. Falret oppose ses inductions à la nouvelle doctrine de M. Bayle, il aura sur ce dernier la priorité, et, sous quelques rapports, le droit de revendication. »

Enfin M. Bricheteau, qui avait entendu la lecture des deux mémoires de M. Falret, destinés à développer et à prouver son opinion émise en 1823, en rendit compte dans les numéros de mars et avril des bulletins de la Société médicale d'émulation. Cette analyse de deux mémoires lus devant une société savante avant l'apparition de la *Nouvelle doctrine des maladies mentales*, par M. Bayle, représente très en abrégé, mais avec fidélité, les opinions principales de M. Falret, et il suffit, conjointement avec la note de ce médecin, lue en 1823 à l'Athénée de médecine, pour démontrer qu'on ne peut sans mauvaise foi contester à M. Falret d'avoir le

premier émis et cherché à prouver le principe subversif des idées universellement accréditées, qui consiste à rattacher les symptômes des maladies mentales aux altérations du cerveau et de ses membranes comme les effets à leurs causes.

Mettons sous les yeux du lecteur cette analyse faite par M. Bricheteau, que recommande à l'estime publique et son caractère et son instruction profonde, si bien appréciée par notre vénérable Pinel, lorsqu'il l'associa à tous les travaux dont il a enrichi le Dictionnaire des sciences médicales.

« Dans le travail dont il s'agit, dit ce médecin, le docteur Falret s'est attaché à développer diverses opinions qu'il avait déjà annoncées en 1822 et 1823, comme les bases d'un ouvrage qu'il était sur le point de publier, et qui va en effet bientôt paraître.

» Il pense que les lésions variées du cerveau et de ses membranes, que les médecins de l'époque actuelle regardent comme les effets des maladies mentales, en sont les véritables causes. Il a comparé les lésions trouvées dans le cerveau et les méninges des aliénés, avec les lésions observées dans les poumons, le cœur et l'estomac d'individus affectés de diverses maladies de ces organes, et a établi que ces lésions étaient de même na-

ture, et différaient seulement par leur siége. Selon lui, c'est une grande inconséquence de considérer, d'un côté, les altérations organiques des viscères comme la cause du trouble de leurs fonctions, et de l'autre, de reculer devant la même induction, lorsqu'il s'agit de prononcer sur les mêmes altérations trouvées dans le cerveau et les méninges des aliénés. M. Falret s'est élevé avec force contre l'opinion de certains médecins, comme MM. Gall et Spurzheim par exemple, qui ont prétendu que, dans les maladies mentales, une lésion vitale précède toujours un dérangement organique ; et il a ajouté qu'il n'était pas plus possible de concevoir d'isolement, dans l'état de santé, entre les propriétés vitales et les tissus organiques, qu'une succession dans l'altération des uns et des autres; enfin, que les tissus organiques et leurs propriétés devaient être simultanément affectés.

» Il a placé au premier rang des fausses interprétations admises par ses prédécesseurs dans le sujet en question, cette disposition des esprits plus ou moins générale, suivant les diverses époques, à isoler de l'organisme les facultés intellectuelles et affectives; disposition attestée par les dénominations scientifiques des maladies de l'âme, maladies de l'esprit, aliénations mentales, etc.

» Parmi les causes d'erreur particulières aux contemporains, M. Falret a signalé le scepticisme, dont, suivant lui, on a beaucoup trop exagéré les avantages; il soutient qu'on a porté l'esprit de doute beaucoup trop loin dans une matière où il fallait, au contraire, introduire l'esprit de recherche et d'investigation.

» Ce médecin pense qu'on a été souvent trompé par l'acception donnée aux mots *lésions organiques*, dénomination trop restreinte, à la désorganisation presque complète des tissus, et qui doit s'étendre à toutes les modifications pathologiques des organes. Il croit que détourner ainsi le sens naturel des mots c'est s'exposer aux plus vicieuses interprétations, et à prendre pour des lésions diverses différents degrés d'une même maladie, en reconnaissant une subordination vicieuse de cause à effet.

» Une autre cause d'erreur dans l'interprétation des lésions de l'encéphale et des méninges, notée par M. Falret, dérive de ce qu'on a cherché à établir une ligne de démarcation rigoureuse entre le délire produit par les affections aiguës de ces parties, et les maladies mentales, dont la nature lui paraît la même, mais dont la marche est beaucoup plus lente.

» L'auteur signale aussi comme très nuisible

aux progrès de la science cette tendance générale des esprits à supposer que les maladies mentales doivent reconnaître pour cause une lésion spéciale toujours la même, comme si les fonctions du cerveau ne pouvaient pas être troublées, perverties par des lésions diverses, ainsi qu'il arrive aux fonctions remplies par d'autres organes. Des hommes recommandables, suivant notre auteur, tels que Morgagni, Dumas et Stoll, sont tombés dans cette erreur : le premier, en voulant que la dureté du cerveau fût la cause unique de la folie, à l'exclusion de toute autre altération ; et les deux autres, en accordant cette sorte de privilége à la frénésie chronique. C'est cette même tendance à limiter la cause prochaine de cette maladie à une seule lésion, qui a entraîné M. Lallemand, professeur à Montpellier, à établir que le délire est spécialement produit par l'inflammation de l'arachnoïde [1].

» M. Falret avait aussi, dès l'année 1822, établi dans son *Traité de l'hypochondrie et du suicide*, que les méninges étaient souvent lésées dans la folie; mais il est loin de croire que ces membranes soient le siége exclusif de cette maladie.

[1] Deuxième Lettre anatomico-pathologique sur l'encéphale et ses dépendances, page 246.

Le cerveau et le cervelet lui paraissent également être, dans un grand nombre de cas, le point de départ de l'état maladif.

» L'opinion de ce médecin est donc opposée à celles qui sont aujourd'hui les plus accréditées, puisqu'il regarde comme cause organique des maladies mentales les mêmes altérations que MM. Pinel, Esquirol, Gall, Fodéré, Dubuisson, Georget, etc., considèrent comme les effets de ces affections. Il se trouve pareillement en opposition avec Morgagni, Stoll, Dumas et autres, qui tendent évidemment à substituer leurs observations particulières à l'universalité des observations.

» M. Falret croit, en définitive, que les maladies mentales sont dues tantôt à une conformation vicieuse, native ou acquise, du crâne ou du cerveau; tantôt à une lésion des méninges. Il admet aussi que, dans certains cas, les affections mentales doivent être attribuées à la dureté du cerveau, et, dans d'autres, au ramollissement partiel ou général de cet organe; en un mot, que chacune des lésions de l'encéphale et de ses enveloppes, *mentionnées par ses prédécesseurs comme effet*, peut être considérée comme la cause organique de quelques maladies mentales. Néanmoins, il se croit autorisé par l'observation à avancer que

l'engorgement des vaisseaux de la pie-mère et du cerveau est la plus fréquente des altérations qu'on trouve dans l'encéphale et les méninges chez les aliénés.[1]

» Le plus faible degré d'engorgement offre une simple distension des vaisseaux, et le plus fort se manifeste lorsqu'on incise le cerveau par une multitude de gouttelettes de sang, qui se reproduisent aussitôt qu'on les essuie. Quelquefois les points sanguinolents qu'on voit de toutes parts en divisant l'encéphale, donnent à cet organe une teinte rouge, et à ses divisions l'aspect sablé de certains granits ou porphyres rouges. L'auteur avait déjà noté cet état de la pie-mère et du cerveau dans son ouvrage sur l'*hypochon-*

[1] Peut-on croire qu'un langage si clair, si positif, n'ait pas été compris par tous les esprits, et que M. Bayle ait pu avancer que M. Falret n'indique point de quelle nature sont les lésions du cerveau et de ses membranes, qui produisent les maladies mentales? Peut-on imaginer que cet auteur ait pu ajouter que jusqu'à ce jour l'opinion de M. Falret était une assertion sans preuves, puisque deux séances entières ont été consacrées par M. Falret à la lecture des faits et des raisonnements qui l'étayent antérieurement à la publication de la *Nouvelle doctrine* de M. Bayle, et qu'un compte en a été rendu dans les bulletins de la Société médicale d'émulation.

drie et le suicide, pages 179 et 233; ouvrage si remarquable, que même les Anglais et les Allemands l'ont mis au rang des classiques.

» M. Falret, dans la suite de son travail, soumet à une analyse rigoureuse un grand nombre d'observations de folies recueillies avec soin, et cherche à établir le diagnostic de cette maladie. L'adjectif *médical* lui paraît essentiel pour caractériser l'espèce de diagnostic dont il parle, parceque, selon lui, ce n'est pas connaître une espèce de folie que de savoir la rapporter à la manie, à la mélancolie, ou à la démence; c'est là le diagnostic des psychologistes. Il pense qu'on ne peut établir le diagnostic d'une maladie, si on ne donne aux phénomènes extérieurs une valeur représentative de l'état intérieur de la lésion de l'organe qui en est le siége, si on ne transforme les symptômes en signes, si les effets ne sont pas liés par la pensée à leurs causes organiques, etc. »

Le travail de M. Falret nous conduit naturellement à parler de l'opuscule que vient de publier M. Bayle, sous le titre ambitieux de *Nouvelle doctrine des maladies mentales.* Non seulement cette brochure ne contient rien de nouveau, mais encore l'auteur y présente, comme siennes, des opinions, dont les unes ont été

émises il y a déjà bien long-temps, et dont les autres ont été annoncées, il y a deux ans, par le docteur Falret, exclusivement livré, comme on sait, à l'étude des maladies mentales. Il y a deux idées fondamentales dans la dissertation de M. Bayle. La première a pour objet d'établir que la folie consiste le plus souvent dans *une inflammation chronique des méninges* (*arachnoïde et pie-mère*), *et quelquefois dans une irritation spécifique ou sympathique du cerveau.* Or, cette idée n'est pas nouvelle, puisqu'elle a été celle de plusieurs auteurs, et notamment de M. Lallemand de Montpellier, qui dit (lettre 2e, pag. 246) qu'on n'observe jamais le délire dans les inflammations du cerveau ; que ce symptôme appartient spécialement aux inflammations de l'arachnoïde ; et il ajoute que M. Royer-Collard, médecin à l'hospice de Charenton, l'a confirmé dans cette opinion, en lui assurant que, chez presque tous les aliénés qu'il avait ouverts depuis plusieurs années, il avait remarqué les mêmes altérations de l'arachnoïde. La date de la lettre de M. Lallemand est de 1820. M. Falret, dans son *Traité de l'hypochondrie et du suicide*, indique aussi très positivement les lésions des méninges comme cause de l'aliénation mentale. En général, dit-il, je trouve qu'on ne fait pas assez

d'attention aux lésions des méninges dans l'aliénation mentale. Dans beaucoup de circonstances, elles offrent des traces d'irritation plus ou moins intenses; et, plus loin, il cite des faits de ce genre. Dans un travail imprimé plus tard dans la *Bibliothèque médicale* [1], M. Falret s'exprime ainsi : « Depuis la publication de mon livre sur l'*hypochondrie et le suicide*, je fais de cette question (la nature de la folie) l'objet habituel de mes réflexions; et je crois être à même de prouver que les lésions méningiennes et cérébrales observées chez les aliénés sont suffisantes pour expliquer les symptômes des maladies mentales; et dès lors, contradictoirement à l'opinion des plus grands maîtres, la nature de cette affection n'est-elle pas connue ? » L'auteur reproduisit, à peu près à la même époque, les *mêmes idées*, dans l'article *Aliénation* de l'Encyclopédie moderne de M. Courtin, où il annonce évidemment qu'il s'occupe depuis long-temps d'un ouvrage étendu et *ex professo* sur cette matière, objet de la méditation de tous ses instants dans un grand établissement d'aliénés.

[1] *Inductions des ouvertures des corps des aliénés*, lues à l'Athénée de médecine le 6 décembre 1823, et publiées dans la *Bibliothèque médicale* de janvier 1824.

Le second point capital traité dans la dissertation de M. Bayle consiste à établir des rapports de cause à effet entre les altérations de l'encéphale et de ses membranes, et les symptômes des maladies mentales. Sous ce rapport encore, la priorité appartient à M. Falret, et ses droits sont consignés dans l'article de la *Bibliothèque médicale*, dont il a été question plus haut.

Cette importante corrélation entre les signes de la folie et les altérations cérébrales et méningiennes qui la produisent, a donc été, comme on le voit, proclamée par le docteur Falret. Il est tellement pénétré de la vérité et de l'importance de son opinion, qu'il l'a reproduite sous diverses formes dans les écrits qu'il a publiés, comme on peut le voir à la page 233 de son *Traité du suicide et de l'hypochondrie*, et dans son article *Aliénation* de l'Encyclopédie moderne. Disons, en terminant, qu'il paraît difficile que M. Bayle ignorât les travaux de M. Falret, puisque, dans sa thèse, il cite cet auteur distingué à l'article *Siége des maladies mentales*, et qu'il est en outre collaborateur de la *Bibliothèque médicale* (6 décembre 1823), où ce dernier avait consigné son opinion sur les inductions à tirer des ouvertures des corps des aliénés, et dont il est venu présenter le développement à la Société

médicale d'émulation, dans une de ses séances du mois de février 1825. »

Il résulte de tout ce qui précède, que M. Falret est le premier qui ait proclamé, sous forme de principe général, l'importante corrélation des symptômes de la folie et des altérations cérébrales et méningiennes. La note insérée dans la *Bibliothèque médicale*, l'article *Aliénation mentale* de l'Encyclopédie moderne, la lecture de deux mémoires à la Société médicale d'émulation, et le compte rendu de ces mémoires dans les bulletins de cette société avant l'apparition de la *Nouvelle doctrine* par M. Bayle, tout prouve incontestablement que le principe fécond dont M. Bayle réclame la priorité a été énoncé avant lui par le docteur Falret. Toutefois M. Falret ne dit pas qu'il soit le premier qui ait attribué les maladies mentales à une lésion du physique, à une altération du cerveau; il n'ignore pas les travaux des Bonnel, des Morgagni, des Meckel, etc.; mais ce médecin peut soutenir avec juste raison que le premier il s'est élevé contre cette spécialité de lésion de l'encéphale à laquelle ces grands médecins semblaient attribuer toutes ces affections, et qu'il a accordé à chacune des lésions nombreuses observées par lui ou ses prédécesseurs, dans le cerveau et ses membranes chez les alié-

nés, une influence plus ou moins grande sur la production des maladies mentales, au lieu de les regarder comme des effets, conformément à l'opinion généralement accréditée. M. Falret a le droit de revendiquer la priorité relativement à l'énoncé de ce principe, et aux premiers développements dans lesquels il est entré pour en démontrer la justesse : elle a été reconnue par MM. Bricheteau, Joly et Miquel; elle sera reconnue par tout homme de bonne foi qui voudra prendre le soin d'examiner les faits, qui, selon nous, la lui assurent de la manière la plus positive. Quant aux applications que l'on fait maintenant de ce principe, ou qu'on peut en faire plus tard, le public jugera, lorsque M. Falret aura publié son travail, si elles sont aussi nombreuses et aussi justes dans les ouvrages des médecins qui l'auront adopté, que dans celui de M. Falret, qui l'a conçu, proclamé, et qui déjà a cherché à en démontrer l'excellence dans deux séances de la Société médicale d'émulation.

S'il entrait dans notre plan d'examiner les idées émises par M. Bayle, relativement à l'influence qu'il accorde à l'inflammation des méninges, et particulièrement de l'arachnoïde, sur la production des maladies mentales, nous

ferions voir que les faits mêmes dont il croit étayer son opinion fortifient au contraire celle de M. Falret, savoir que la véritable cause prochaine ou du moins la plus fréquente réside dans l'engorgement des vaisseaux de la pie-mère et dans ceux du cerveau; nous montrerions les étranges contradictions dans lesquelles il est tombé; nous signalerions surtout le défaut de concordance entre les idées générales de cet auteur et ses observations particulières. Comment concilier, par exemple, la phrase suivante, insérée page 13 de la *Nouvelle doctrine des maladies mentales*, avec celle que nous lisons, page 49, du même opuscule.

« *Dans le plus grand nombre des cas*, l'aliénation est produite par une lésion physique, qui consiste presque toujours dans une phlegmasie chronique des méninges (arachnoïde et pie-mère), et quelquefois dans une irritation spécifique ou sympathique du cerveau. »

« La méningite chronique est la cause prochaine d'*un cinquième environ* des maladies mentales chez les hommes, et d'*un trentième à un trente-cinquième* chez les femmes. »

Que M. Bayle se flatte d'avoir le premier considéré les maladies d'orgueil comme produites par l'inflammation chronique des membranes du

cerveau, M. Falret ne viendra pas certainement lui disputer la priorité de cette singulière opinion; mais lorsque M. Bayle se félicite d'avoir contribué à conduire M. Falret à la véritable doctrine de l'aliénation mentale, n'est-on pas en droit de rechercher sur quel fondement s'appuie une semblable prétention? Est-ce par sa *Nouvelle doctrine* ou par son ouvrage sur les maladies du cerveau que M. Bayle pense avoir éclairé l'opinion de ce médecin? Il a donc oublié, et la note insérée dans la *Bibliothèque médicale* en janvier 1822, et la lecture de deux mémoires sur l'anatomie pathologique, faite à la Société médicale d'émulation avant la publication de ces travaux. En un mot, on oppose à M. Bayle un fait bien simple et un argument invincible : qu'il consulte l'ordre des dates. Croit-il avoir gain de cause en citant sa thèse soutenue en 1822, contre les publications de M. Falret, faites en 1824 et en 1825? On répond que dans ce cas il n'existe aucune parité entre les opinions de ces médecins, comme l'ont très bien reconnu MM. Bricheteau, Joly et Miquel.

Bornons-nous enfin à rappeler qu'à chaque page de sa thèse, M. Bayle émet et partage l'opinion de nos devanciers sur l'aliénation *essentielle*.

En effet, M. Bayle considère sous le même point de vue, et comme cause de l'aliénation mentale, l'arachnitis chronique, la goutte, la gastrite et la gastro-entérite chronique, affections qui ne peuvent pas être confondues par un esprit judicieux, et qui réellement ne sauraient constituer les causes organiques des maladies mentales, puisque le siége d'une maladie ne peut résider que dans l'organe dont les fonctions sont dérangées, ce qui fait que M. Bayle prend évidemment un effet, ou une complication, ou une cause éloignée, pour la cause organique. Une nouvelle preuve que M. Bayle était loin de chercher la corrélation dont nous parlons, c'est que dans cette thèse il ne cherche à faire connaître l'arachnitis, la goutte, la gastrite, etc., que comme cause d'une aliénation symptomatique, confondue jusqu'à lui avec l'*aliénation essentielle* (voyez page 39). Et comment d'ailleurs M. Bayle aurait-il eu l'idée de chercher la corrélation des faits que M. Falret établit entre les symptômes de l'aliénation et les altérations de l'encéphale, lui qui prétend, page 6 de cette même thèse, que *les nombreuses recherches anatomiques faites sur les cadavres des aliénés ont prouvé* d'une manière incontestable *que dans le plus grand nombre des cas il n'y a aucune lésion orga-*

nique appréciable aux sens, soit dans le cerveau, soit dans ses dépendances ?

La discussion dans laquelle nous nous sommes engagé, et la franchise avec laquelle nous l'avons traitée, ne nous empêchent pas d'avoir pour M. Bayle la considération que méritent ses talents ; et si nous sommes entré dans des développements qui pourront peut-être ne pas offrir le même intérêt à tous nos lecteurs, nous l'avons jugé nécessaire, autant par respect pour la vérité que pour indiquer l'état actuel de la science et fortifier par ces nouveaux aperçus de notre confrère Falret les idées que, dans le cours de cet ouvrage, nous avons manifestées sur la nature et le siége des maladies mentales : passons maintenant au traitement de ces affections.

TRAITEMENT

DE L'ALIÉNATION MENTALE.

Maintenant que nous connaissons la nature et le siége des maladies mentales, et que nous avons considéré le mode d'action de leurs causes, nous allons nous occuper de la partie la plus intéressante de leur histoire : je veux parler du traitement de ces affections.

Dans toute maladie, se proposer de modifier l'organe altéré, de manière à le ramener à son état physiologique, tel doit être le but constant des efforts du médecin. Dans l'aliénation mentale, c'est sur le cerveau essentiellement et primitivement lésé qu'il faut spécialement diriger les ressources de la thérapeutique.

On peut agir sur cet organe de deux manières, directement ou indirectement : les moyens directs sont les moyens intellectuels et moraux de nos devanciers, ou bien encore, en d'autres termes pour nous, les moyens directs ne sont

autre chose que l'exercice ou le repos que l'on fait prendre au cerveau, ou simplement à quelques unes de ses parties.

Tout ce que la thérapeutique emprunte à la physique proprement dite, tels que médicaments, douches, saignées, moxa, vésicatoires, rentre dans ce qu'on appelle les moyens indirects.

Dans l'état actuel des connaissances, les moyens indirects ou physiques ne sont pas en crédit pour le traitement des maladies mentales. Je sais qu'on en a abusé, je sais que, sans distinction, sans lumière, sans réserve, on en a fait en quelque sorte une application banale à la masse des aliénés; mais, d'après la conviction qu'a fait naître en moi l'observation journalière de ces malades, et certains faits dont j'ai été témoin dans les hôpitaux, ou que j'ai vu rapportés par des auteurs dignes de foi, je ne puis m'empêcher de croire et de dire que l'emploi m'en paraît trop négligé. Une autre considération non moins importante frappera nos lecteurs. Aujourd'hui que nous connaissons le siége de la maladie, et que nous commençons à apprécier le mode d'altération de l'organe affecté, aujourd'hui qu'il ne reste aucun doute sur la corrélation qui subsiste entre l'état pathologique du cerveau et les troubles intellec-

tuels et moraux qui caractérisent l'aliénation, nous pensons que cet organe ne doit plus être séparé du reste de l'économie, et que l'on peut adopter pour les lésions cérébrales ou méningiennes, particulièrement lorsqu'elles sont passées à l'état chronique, les moyens dont l'expérience a mille et mille fois montré les avantages dans les affections à peu près identiques de tous les autres organes. Que les médecins donc s'attachent à bien constater l'état du cerveau : les indications curatives se présenteront d'elles-mêmes, et se multiplieront en raison de la sagacité et du génie de l'observateur.

De tous les moyens que la médecine peut fournir à la thérapeutique des maladies mentales, je n'en connais pas de plus puissant que l'isolement; son influence sur le cerveau est tout à la fois active et passive. Les développements dans lesquels je vais entrer vont expliquer ma pensée.

Avant d'indiquer comment l'isolement agit d'une manière immédiate et active sur le cerveau des aliénés, faisons connaître par opposition la situation dans laquelle se trouvent, au milieu de leur famille, le plus grand nombre de ces infortunés. La comparaison que l'on pourra facilement établir entre ces deux modes d'exis-

tence servira peut-être à cette partie encore peu avancée du traitement des maladies cérébrales.

Lorsqu'une personne a perdu la tête, si le délire ne s'étend pas à toutes sortes d'objets, s'il n'est pas accompagné de fureur ou d'une grande agitation, il reste presque toujours des doutes dans l'esprit des parents sur le véritable caractère de l'affection : le malade raisonne-t-il avec justesse sur un certain nombre de points, en voilà assez pour éloigner toute idée d'aliénation. « Ce n'est qu'une idée, s'écrie de concert la famille, il sera facile de lui en démontrer la fausseté. » En partant de ce principe, on emploie toutes les ressources de l'argumentation ; les parents ou les amis intimes, qui, par leur énergie morale, leurs succès dans le monde, ou l'étendue de leurs connaissances, obtiennent le plus de confiance ou exercent le plus d'autorité dans la famille, viennent à tour de rôle ou tous ensemble discuter avec le malade, ne doutant pas un seul instant qu'il ne se rende bientôt à la raison et à la vérité, dont ils se regardent avec bonhomie comme les interprètes et les représentants ; et les discussions continuent jusqu'au moment où, par cette logique intempestive, le malade, excité chaque jour dans le sens de son délire, et ayant

fait à chaque nouvelle attaque des efforts intellectuels incroyables pour motiver sa conduite et ses discours, arrive à un tel degré d'exaltation qu'il finit, par ses emportements ou la fixité de ses idées, par effrayer, fatiguer ou confondre tous ceux qui, à force de constance et de prétendues bonnes raisons, croyaient pouvoir redresser son entendement, ne voulaient pas croire à l'existence de la folie, et qui avec les meilleures intentions possibles l'ont mis dans un état voisin de l'incurabilité.

Ce n'est pas toujours là le tableau que présente une famille qui veut garder près d'elle un de ses membres aliéné : il est quelquefois tout-à-fait différent : seulement les moyens opposés que l'on croit devoir employer conduisent absolument aux mêmes résultats : on va s'en convaincre aisément.

Que ces hommes qui s'attachent à déprécier dans leurs écrits l'espèce humaine aillent observer la conduite que tiennent beaucoup de personnes avec leurs parents aliénés, ils reviendront bientôt de leur opinion trop exclusive; ils remarqueront souvent qu'il est impossible de porter plus loin que ne le font quelques uns de ces individus les attentions, la bienveillance, le dévouement et l'expression de toutes les autres qua-

lités qui peuvent honorer nos semblables, et ils s'affligeront seulement avec nous de ce que des sentiments si profonds, si désintéressés, si respectables, ne soient pas plus éclairés, puisque leur manifestation ne peut, comme le moyen précédent, qu'être préjudiciable aux infortunés qu'on veut cependant à tout prix soulager ou guérir.

Dans les circonstances dont nous parlons, l'aliénation n'est point contestée; on s'étudie au contraire à en bien saisir le caractère, afin d'éviter au malade toute impression qui ne serait pas en rapport avec les penchants ou les sentiments qui le préoccupent ou qui le dominent violemment. On ne peut, à ce sujet, se faire une idée de la condescendance de quelques parents. Si je rapportais certains faits qui sont à ma connaissance, je suis persuadé qu'on ne voudrait pas les croire, tant la conduite des individus qui les ont fournis, et qui croyaient bien faire, était ridicule et extravagante! J'en fais donc grâce à mes lecteurs. Qu'il nous suffise d'assurer, sans crainte d'être démenti par les médecins qui vivent comme nous au milieu de ces malades, et qui ont des relations multipliées avec leurs parents, que, dans une famille où il y a un aliéné, fréquemment la tête en délire

gouverne à un tel point la maison, qu'elle annule les puissances intellectuelles qui par hasard voudraient s'y faire entendre. Quelle est la conséquence d'une abnégation si peu raisonnée et si mal entendue? La voici : le malade, obtenant satisfaction pleine et entière, et presque à chaque instant répétée, de ses volontés, fait acquérir, par cet exercice soutenu, une force démesurée aux facultés qui sont déjà trop énergiques; il se fortifie dans les idées que tout le monde entretient, et dont rien d'extérieur ne contre-balance l'action; l'irritation de la partie cérébrale affectée s'étend de jour en jour davantage, ou devient plus profonde; et ce n'est encore ici qu'après avoir échoué dans l'emploi de tous ces moyens, que l'on s'avise enfin de réclamer les secours d'un médecin éclairé.

Puissent ces vérités arriver à la connaissance des parents des malades! Si elles font impression sur leur esprit, ils n'en resteront pas moins bienveillants; mais ils comprendront peut-être qu'il est quelquefois très utile de substituer la raison aux sentiments les plus honorables en eux-mêmes, et, mieux instruits sur leurs devoirs et les intérêts des infortunés qu'ils désirent si ardemment servir, ils pourront puissamment contribuer à rendre les guérisons plus faciles et plus nombreuses.

Les considérations suivantes, que nous devons au professeur Esquirol, donnent tout le poids de leur autorité à celles que nous avons présentées.

« Souvent la cause de l'aliénation mentale, dit-il, existe au sein de la famille ; elle prend sa source dans des chagrins, des dissensions domestiques, des revers de fortune, des privations, etc. ; et la présence des parents et des amis irrite le mal, souvent même sans qu'ils s'en doutent. Quelquefois un excès de tendresse entretient la maladie. Un mari se persuade qu'il ne peut faire le bonheur de sa femme ; il prend la résolution de la fuir, et menace de terminer son existence, puisque c'est le seul moyen de rendre sa femme heureuse. Les pleurs de sa femme, sa contenance triste, sont autant de nouveaux moyens qui persuadent à cet infortuné qu'il ne peut rien faire de mieux que de se détruire. »

« Cet autre malheureux, devenu tout-à-coup maître de la terre, dicte des ordres souverains à tout ce qui l'environne ; il prétend être obéi aveuglément de ceux qu'il a coutume de voir céder à ses volontés, par respect ou par affection. Sa femme, ses enfants, ses amis, ses domestiques, sont des sujets : ils ont toujours obéi ; comment oseraient-ils être désobéissants ? Il est

dans ses états; il commande en despote; il est prêt à punir avec la dernière sévérité quiconque osera faire la moindre remontrance. Ce qu'il exige est impossible; n'importe, il le veut : les volontés des grands de la terre doivent-elles rencontrer des obstacles invincibles? L'affliction de sa famille, le chagrin de ses amis, l'empressement de tous, leur déférence pour ses volontés et ses caprices, la répugnance de chacun pour le contrarier, par la crainte d'exaspérer ses fureurs, tout ne contribue-t-il point à le confirmer dans ses idées de puissance et de domination? Enlevez-le à ses prétentions, en le transportant hors de chez lui, hors de son empire : éloigné de ses sujets, entouré d'objets nouveaux, il recueillera ses idées, dirigera son attention pour se reconnaître lui-même, et pour se mettre en rapport avec ses commensaux. »

Tels sont, pour la guérison, les obstacles et les inconvénients du séjour des aliénés dans leur famille. Observons maintenant les effets qu'ils retirent de l'isolement dans une maison qui leur est consacrée.

L'aliéné, séparé de sa famille, se trouve déjà par cela même soustrait, dans la majorité des cas, aux causes qui ont provoqué le développement du délire, et qui par leur action journa-

lière l'entretiennent et tendent à le perpétuer ; ajoutons à cet avantage que, dans un établissement destiné au traitement de ces affections, on a pris pour les malades une foule de dispositions relatives au caractère de l'aliénation qu'ils peuvent présenter. Un aliéné, par exemple, dont le délire s'étend à toute sorte d'objets, dont la sensibilité générale est augmentée, dont les sens très irritables transmettent au cerveau des impressions vives et multipliées, peut y vivre loin de toute excitation, dans le silence, le recueillement et le calme intellectuel et moral si nécessaire à son état. Jamais dans une maison particulière, où l'on aura cherché à isoler le malade à grands frais, on ne pourra trouver toutes les choses extérieures aussi convenablement disposées. Si l'agitation de l'aliéné va jusqu'à la fureur, vous serez obligé, pour sa propre conservation, ou pour échapper à sa violence, de lutter pour ainsi dire corps à corps avec lui et de le maintenir par des liens dans une immobilité presque absolue sur sa couche ; ce combat singulier, cette contrainte douloureuse, que vous prolongez en raison des obstacles que vous avez surmontés et de l'effroi que le malade vous a inspiré, augmentent nécessairement les symptômes. Dans une maison d'aliénés, les soins sont

mieux entendus, les domestiques mieux exercés, et, je le répète, toutes les dispositions sont mieux prises. Un malade, dans le cas de celui dont nous parlons, a presque toujours une rémission par le premier effet de l'isolement; en présence des objets nouveaux qui frappent, pour ainsi dire, tous ses sens à la fois, il fixe son attention, s'étonne, et cherche la signification de ce qu'il voit se passer autour de lui : c'est le moment où le médecin peut avec plus de facilité obtenir sa confiance; retombe-t-il dans ses divagations et ses fureurs, est-il dangereux pour lui-même ou pour ceux qui l'entourent, on fait paraître dix ou douze hommes à ses yeux, et devant un aussi grand appareil de force, il est rare que ce malheureux, qui allait tout détruire ou tout bouleverser, ne se calme à l'instant et ne suive à la lettre les ordonnances qu'on lui prescrit; disons en outre que, pendant le temps que dure l'agitation, il peut être mis à l'écart dans des endroits spacieux, ombragés et tranquilles, où il peut se livrer sans danger et avec avantage au mouvement que la nature semble impérieusement lui commander.

Les mélancoliques ou monomanes n'ont pas moins besoin que les maniaques de vivre dans l'isolement. La plupart de ces infortunés présentent

avec le trouble de leur intelligence, ou une exaltation, ou un affaiblissement, ou une perversion telle dans leurs facultés affectives, que la séparation d'avec les personnes qui involontairement ont excité ces passions, cette indifférence, ou ces haines, est de première nécessité. La satisfaction que l'on chercherait à procurer à des sentiments si démesurés, à des affections si peu motivées, ne pourrait, ainsi que l'expérience l'a déjà démontré bien des fois, qu'aggraver l'état du malade. Ces aliénés sont d'autant plus dangereux, qu'ils jouissent, sous une multitude de rapports, de la raison la plus saine, et que, recueillis en eux-mêmes, réservés jusqu'à la défiance, ils cachent avec le plus grand soin leurs projets, et qu'ils emploient toute sorte de moyens ingénieux pour en assurer l'exécution. Presque tous ces actes épouvantables dont on parle depuis quelques années, et dont quelques uns, soumis au jugement des jurisconsultes et des médecins, ont été considérés comme le produit de l'aliénation mentale, ont été exécutés par des monomanes. Une réflexion toute naturelle, et qu'on ne trouvera peut-être pas déplacée, puisqu'elle peut servir à ces malades, se présente ici sous ma plume; c'est que, d'après les atrocités de ce genre, qui semblent se multiplier encore aujourd'hui, l'in-

térêt social s'ajoute aux motifs que nous avons fait connaître pour demander et exiger l'isolement de pareils infortunés.

Encore un des grands avantages de l'isolement dans une maison spécialement destinée au traitement des affections cérébrales, c'est que, dans un établissement de cette nature, tout est subordonné à des règlements invariables: les malades se lèvent, se promènent, se couchent à des heures déterminées ; les repas se prennent avec la même régularité. Personne ne peut, à moins d'une indisposition, se soustraire à l'ordre établi. Le malade qui ne veut point obéir est obligé de motiver son refus; son médecin est son juge. Le médecin est pénétré de respect pour le malheur; il est plein de bienveillance, son instruction est profonde, et sa raison facile à contenter. Si l'aliéné n'est point fondé dans ses demandes ou ses réclamations, si quelques particularités n'engagent pas le médecin à composer avec l'opiniâtreté qu'il manifeste, le règlement s'exécute; et l'impression intellectuelle et morale qui en est la conséquence arrête souvent le désordre de la pensée, ou distrait fortement de ses préoccupations celui qui, absorbé dans un seul sentiment, se montrait insensible à toutes choses.

L'assujettissement rigoureux aux règles con-

sacrées est aussi utile aux aliénés qu'aux enfants qu'on veut discipliner. Dans les petites comme dans les grandes circonstances, ce sont toujours elles qu'il faut invoquer. Le médecin, le premier, doit s'en montrer l'esclave, pour que les malades, qui sont presque tous susceptibles sous le rapport de l'orgueil, soient bien convaincus qu'ils ne sont pas le jouet des passions ou des caprices d'un homme. Les résistances continuelles et régulières que trouvent ainsi ces têtes désordonnées dans les objets extérieurs, impriment au cerveau des mouvements uniformes; et quoiqu'il soit vrai de dire que l'aliénation rend les impressions de ces résistances moins avantageuses qu'elles ne le seraient chez l'homme en bonne santé, on ne doit pas moins les considérer comme des puissances directrices et tutélaires.

On doit d'autant moins hésiter à isoler un malade, que les soins qu'un aliéné reçoit au sein de sa famille sont comptés pour rien : ainsi que l'a fait observer M. Esquirol, chacun fait son devoir en s'empressant autour de lui; hors de chez lui, les soins qu'on lui prodigue sont appréciés, parcequ'ils sont nouveaux, parcequ'ils ne sont pas rigoureusement dus. Les prévenances, les attentions, la douceur, agiront sur lui, parcequ'il a moins de droit de les attendre de gens

qu'il ne connaît pas. Qu'un homme exercé et habile profite de cette disposition, qu'il commande la confiance et l'estime par un ton ferme et assuré, bientôt l'aliéné trouvera dans cet inconnu un homme qu'il faut ménager, ou à la bonté duquel il faut s'abandonner.

On a fait quelques objections contre l'isolement, elles sont jugées dans l'esprit de la plupart de nos confrères ; mais comme elles paraissent avoir encore toute leur force dans l'opinion du monde et de quelques médecins même, je crois devoir en entreprendre la réfutation.

On craint qu'un aliéné au milieu de ses compagnons d'infortune n'aggrave son état.

Si les personnes qui font cette réflexion avaient plus de circonspection dans l'esprit, elles iraient étudier les aliénés avant de donner des conseils pour leur direction, elles apprendraient alors que dans les hôpitaux et les établissements particuliers bien dirigés, on n'a point d'inconvénients à redouter de la réunion des malades ; elles sauraient que des divisions sont établies non seulement pour les sexes, mais encore pour classer, suivant le caractère de l'aliénation, les infortunés qu'on y envoie subir un traitement ; elles sauraient que les malades turbulents, malpropres, furieux ou convalescents, habitent

des quartiers séparés qui présentent eux-mêmes des sous-divisions, et qu'ils ne peuvent conséquemment en aucune manière se porter préjudice, et elles verraient en même temps que l'on ne rassemble sous le même toit et dans le même cercle que tous ceux qui peuvent, autant que possible, réagir avec avantage les uns sur les autres. Je dis autant que possible; car c'est chose digne de compassion et tout à la fois d'un bien haut intérêt que d'observer un certain nombre d'aliénés réunis dans un même endroit. Semblables à des hommes bien portants, mais passionnés à l'excès, ils sont morts à tout ce qui les entoure, l'égoïsme les isole tous; ils sont seuls au milieu du monde. Heureux ceux qui peuvent être frappés par quelques uns des tableaux comiques ou bizarres qu'ils ont quelquefois sous les yeux! Cette vue les fait réfléchir sur leur état, sur leur position nouvelle et extraordinaire; en outre de cela, la privation de leur liberté, l'ennui, le désir de revoir les objets de leur affection, sont autant de causes morales et intellectuelles qui peuvent rendre de jour en jour les préoccupations moins fortes, et qui, en les contraignant à vivre à l'extérieur, les dispose à s'oublier eux-mêmes et à ressaisir insensiblement l'existence intellectuelle et

morale qu'ils avaient en quelque sorte perdue.

Quelques uns de ces malades sont tellement concentrés en eux-mêmes, et ont si peu de raison, que souvent ils n'apprécient point le lieu dans lequel on les a mis et les personnes dont ils sont entourés.

On craint aussi que les aliénés séparés de leur famille ne s'en affligent et n'empirent ainsi leur état. On répond à cela par une vérité d'observation : c'est que presque tous ces malades, particulièrement les monomanes, offrent une telle perversion dans les qualités affectives, qu'ils sont, dans la grande majorité des cas, insensibles à la séparation ; si par hasard ils n'y sont point indifférents, il ne faut point s'en affecter, puisque, par cela même, le médecin a un moyen de plus pour agir vivement sur leur esprit.

Quelques personnes ont pensé, suivant le docteur Georget, qu'il était encore à craindre qu'on n'abusât, contre la liberté individuelle, de séquestrer les aliénés. Si la liberté d'action doit cesser dès l'instant que la liberté morale n'existe plus, il faut, en effet, être bien certain de ne détruire l'une que lorsque l'autre l'est déjà. Dans un établissement public, surveillé par une administration supérieure, un pareil abus n'est pas à craindre; or il est difficile de croire

que dans un établissement particulier un médecin voulût se prêter à des manœuvres aussi viles qu'odieuses.

Un séjour plus ou moins prolongé dans un établissement n'est point le seul moyen d'*isoler les aliénés* dans le sens attaché à cette locution usitée : on peut encore les soustraire avec autant de facilité à l'action des causes qui les ont rendus malades, et leur faire éviter tous les inconvénients que nous avons fait connaître, et qui résultent des rapports qu'ils conservent avec leur famille, en les faisant voyager. Les impressions nouvelles et forcées qu'ils reçoivent, par ce changement total dans leur manière de vivre, peuvent opérer une diversion puissante dans les idées ou les sentiments exclusifs qui les préoccupent. Les voyages ne sont ordinairement conseillés que dans la convalescence des affections mentales ; mais je crois que c'est trop en restreindre l'emploi, et qu'on pourrait s'en servir avec le plus grand avantage chez les monomanes, à quelque période de leur maladie qu'on veuille les considérer. Cette idée, qui perce dans les écrits de notre vénérable Pinel, et qui lui a été suscitée, tant par la lecture la plus approfondie des auteurs anciens que par sa longue expérience et ses profondes méditations, me paraît

devoir fixer l'attention des praticiens. Je suis sûr que l'application qu'on en pourrait faire (et nous avons déjà en faveur de cette opinion les observations bien connues des premiers temps de la médecine et l'autorité du grand homme dont nous parlions à l'instant même) fournirait à la thérapeutique des affections cérébrales une de ses ressources les plus puissantes et les mieux entendues. Je ne vois à cela qu'une difficulté, elle est dans l'exécution. Les malades doivent être accompagnés et guidés dans leurs voyages par un homme versé dans ces études spéciales et accoutumé à vivre avec ces infortunés; et parmi ceux qui pourraient hardiment se charger d'un rôle aussi délicat, il en est très peu qui puissent se dérober aux occupations que leur réputation multiplie tous les jours autour d'eux. Mais ayons le plaisir et l'avantage d'entendre sur le sujet qui nous occupe notre Hippocrate moderne :

« Une connaissance profonde de la nature de l'homme et du caractère général des mélancoliques, dit-il, a toujours fait vivement sentir la nécessité de leur communiquer des ébranlements profonds, de faire une diversion puissante à leurs idées sinistres, et d'agir par des impressions énergiques et long-temps continuées sur tous

leurs sens externes. De sages institutions de ce genre ont fait une partie de la gloire des anciens prêtres d'Égypte. Jamais peut-être on n'a déployé pour un but plus louable toutes les ressources industrieuses des arts, les objets de pompe et de magnificence, les plaisirs variés des sens, l'ascendant puissant et les prestiges du culte.

» Aux deux extrémités de l'ancienne Égypte, qui était alors très peuplée et très florissante, continue cet observateur, il y avait des temples dédiés à Saturne, où les mélancoliques se rendaient en foule, et où des prêtres, profitant de leur crédulité confiante, secondaient leur guérison prétendue miraculeuse par tous les moyens naturels que l'hygiène peut suggérer: jeux, exercices récréatifs de toute espèce institués dans ces temples, peintures voluptueuses, images séduisantes exposées de toutes parts aux yeux des malades; les chants les plus agréables, les sons les plus mélodieux charmaient souvent leurs oreilles; ils se promenaient dans des jardins fleuris, dans des bosquets ornés avec un art recherché; tantôt on leur faisait respirer un air frais et salubre sur le Nil, dans des bateaux décorés, et au milieu de concerts champêtres; tantôt on les conduisait dans des îles riantes, où, sous le symbole de quelque divinité

protectrice, on leur procurait des spectacles nouveaux et ingénieusement imaginés, et des sociétés choisies. Tous les moments étaient enfin consacrés à quelque scène comique, à des danses grotesques, à un système d'amusement diversifié et soutenu par des idées religieuses. Un régime assorti et scrupuleusement observé, le voyage nécessaire pour se rendre dans ces saints lieux, des fêtes continuelles instituées à dessein le long de la route, l'espoir fortifié par la superstition, l'habileté des prêtres à produire une diversion favorable et à écarter des idées tristes et mélancoliques, pouvaient-ils manquer de suspendre le sentiment de la douleur, de calmer les inquiétudes, et d'opérer souvent des changements salutaires, qu'on avait soin de faire valoir pour inspirer la confiance et établir le crédit des divinités tutélaires ? » (*Nosograph. phil.*, tom. 94, 3e édition.)

S'il peut m'être permis d'exposer une opinion contraire à celle de plusieurs de mes devanciers, je dirai qu'on ne doit pas chercher à agir sur l'intelligence des aliénés. Ce n'est point par des raisonnements qu'on peut frapper leur esprit. Sous ce point de vue, ils ressemblent encore à la masse des individus qui jouissent de l'intégrité de leurs facultés; c'est-à-dire qu'il est très rare

que la raison serve de principe et de guide à leurs déterminations ; ils obéissent presque toujours à la voix beaucoup plus impérieuse des intérêts, des sentiments, des penchants, des passions, pour employer une expression plus généralement répandue : aussi n'est-ce qu'en se servant de ces moyens énergiques que les anciens médecins se sont acquis beaucoup de réputation dans le traitement des maladies mentales. La première indication qu'il y ait donc à remplir, particulièrement chez les mélancoliques, ce doit être, si je ne me trompe, de s'attacher à connaître, par des renseignements précis, les facultés qui, par leur prédominance, donnaient à l'aliéné, avant sa maladie, un caractère déterminé, si toutefois, par leur exaltation, elles ne caractérisent pas elles-mêmes le délire. En mettant en jeu ces qualités affectives, que l'état morbide du cerveau semble avoir fait disparaître, vous avez la certitude qu'elles répondront facilement à vos excitations, et que, si vous persistez dans vos efforts, vous rappellerez leur activité et parviendrez ainsi à balancer la puissance désordonnée de celles qui, par leur action démesurée, avaient troublé l'harmonie des opérations cérébrales et entraîné l'aliénation.

Tels sont les moyens principaux qui agissent directement sur le cerveau, telles sont les res-

sources qu'une connaissance approfondie de la physiologie de cet organe peut fournir à la thérapeutique des maladies mentales.

Au commencement de ce chapitre j'ai fait entendre que l'emploi des moyens indirects pour le traitement des maladies mentales me paraissait beaucoup trop négligé, et c'est ici le lieu de rappeler notre opinion. Les affections cérébrales exigent, comme toutes les autres lésions de l'organisme, les ressources les plus énergiques de la médecine; il faut dans cette circonstance, comme dans toutes les autres, s'efforcer de modifier l'état pathologique du cerveau ou de ses membranes par des médications soutenues et bien dirigées.

Depuis vingt-cinq ans, la médecine mentale, grâce à l'impulsion donnée par MM. Pinel et Esquirol, a fait des progrès sensibles. La partie de la thérapeutique qui a pour objet l'administration des remèdes proprement dits, ou le traitement médical, repose sur des principes beaucoup plus fixes. Les indications à remplir sont plus faciles à saisir et bien mieux déterminées. Des idées populaires, des procédés purement empiriques, certains faits isolés, ne forment plus, comme au temps qui précédait l'époque de ces deux hommes illustres, la base du traite-

ment des aliénés; mais il faut dire aussi qu'en s'élevant avec tant de force et de raison contre les méthodes empiriques et presque barbares de leurs contemporains, ces médecins ont porté trop loin la réserve, le doute et l'expectation. Aujourd'hui, ce n'est plus l'imagination qui cherche à opposer des moyens extraordinaires et violents à une maladie inconnue dans ses caractères, c'est l'esprit d'observation introduit dans toutes les autres branches de la médecine, que l'on applique enfin aux lésions cérébrales, et qui cherche à reconnaître, par l'étude des causes et l'examen des symptômes, non seulement l'organe altéré, mais encore son mode ou son degré d'altération. Tout doit donc autoriser à adopter, pour le traitement de la folie, les principes généraux de la thérapeutique : c'est au médecin qu'on appelle auprès du malade à en modifier l'application suivant l'âge, le sexe, la force de l'individu, etc., etc. Tous ceux qui désireraient des détails sur l'emploi de ces moyens généraux, tels que la saignée, les sangsues, les purgatifs, les douches, les bains, les exercices musculaires, etc., en trouveront de fort étendus et de très intéressants dans les ouvrages de MM. Pinel, Fodéré, Esquirol, Georget et Falret.

Quant à la manière dont j'ai envisagé mon

sujet, relativement à l'influence des causes physiques, telles que la suppression des règles, les suites de couches, etc., sur la production des maladies mentales, je n'ai point à faire d'article particulier pour le traitement, puisque j'ai démontré que dans toutes ces circonstances on avait pris l'effet pour la cause : on doit seulement s'efforcer de rappeler l'écoulement menstruel pour débarrasser l'économie de la quantité de sang qui resterait en surcharge. Quand on échoue dans les tentatives, on y supplée par des évacuations artificielles.

Chez les femmes, à la suite des couches, quand il y a suppression des lochies et du lait, on retire de bons effets de l'administration de doux purgatifs ; on excite aussi, avec non moins d'avantage, une transpiration abondante ; l'application d'un vésicatoire à la nuque n'est pas moins efficace.

Ayant également, par l'interprétation des faits, et contre l'opinion de mes adversaires, placé dans l'encéphale le siége de l'hystérie, de la nymphomanie et du satyriasis, je n'ai qu'une chose à dire à ce sujet, c'est de diriger les moyens curatifs sur l'organe affecté.

FIN.

TABLE.

DES CAUSES MORALES ET PHYSIQUES DES MALADIES MENTALES.

FIN DE LA TABLE.

FAUTES A CORRIGER.

Page 150, ligne 8, la petitesse, *lisez* les petitesses.

Page 312, ligne 2, des sentiments et penchants, *lisez* des sentiments et des penchants.

After p 242/
leaf 264, pages
243 + 244 are
missing

After p 252/
leaf 272, pages
253 + 254 are
missing